



LIBRERIA A. JIMENEZ

Plaza de la Villa, 1

Teléf. 241 21 49

MADRID-12



DEUX FOIS SAUVÉ!



Ce qu'il faut penser des publications de M^{me} Woillez

DANS tous les ouvrages que M^{me} Woillez a consacrés à l'éducation de la jeunesse une pensée dominante semble avoir constamment dirigé sa plume : rendre ses semblables meilleurs en même temps que plus heureux. Pour atteindre ce double but elle estimait avec raison qu'il ne suffit point, dans un tableau moral, de revêtir les idées d'une teinte plus ou moins religieuse, mais qu'il faut inspirer aux lecteurs l'amour de l'Évangile, seul guide capable de les diriger avec sûreté dans le chemin difficile de la vie. Pensant encore judicieusement qu'il ne suffit pas de dire ce que vaut la vertu, madame Woillez ne craint pas de dire ce qu'elle coûte. C'est là un vrai service qu'elle rend à ceux qui la lisent. Combien de jeunes cœurs, en effet, n'a-t-on pas découragés pour avoir prêté à l'accomplissement du devoir une facilité qu'il n'a presque jamais dans la vie réelle ! Oui, pour le chrétien, la vie se présente comme un continuel sacrifice dont l'homme est à la fois le sacrificateur et la victime ; or, cette dure vérité, il s'agit de l'inculquer dans les jeunes esprits par des exemples attrayants.

Cette éducation pratique, dont l'apprentissage embrasse toute l'existence, doit être commencée de bonne heure si l'on veut qu'elle porte des fruits abondants. Aussi, est-ce le premier des devoirs, pour les parents, de ne pas laisser amollir l'âme des enfants par ces lectures énervantes qui leur donnent une idée fautive de la vie, en la présentant toujours comme un chemin bordé de fleurs ; puis de les préserver de ces autres lectures non moins pernicieuses, dont les séduisantes peintures ne servent qu'à surexciter des imaginations déjà trop précoces. De pareils défauts ne sauraient être reprochés aux ouvrages d'éducation sortis de la plume de madame Woillez. Loin de là : le grand mérite de ses écrits consiste à garantir des écueils sans les faire toucher ; à inspirer l'horreur du vice sans le nommer ; et cela, en peignant sous de vives couleurs la vertu qui lui est opposée ; en un mot, dans ses touchants récits on sent le cœur qui parle au cœur ; mais la raison en dirige les mouvements, parce qu'elle prend toujours son point d'appui dans la foi. Tout spécialement le volume *Deux fois sauvé*, comme l'écrit le cardinal Morlot, « réunit toutes les conditions propres à une lecture attachante et utile : les principes les plus religieux s'y mêlent à un récit historique plein d'intérêt. »

LE D^r DESCURET.



Les jolis paniers dont son obligeant voisin
lui fit trouver le débit. (P. 20)

N-255373

ZR 3473



DEUX FOIS SAUVÉ!

Histoire d'Ernest et d'Etienne

PAR

MADAME WOILLEZ

auteur de plusieurs ouvrages d'éducation.



LILLE
(NORD)

Maison du Bon Livre.

GRAMMONT
(BELGIQUE)

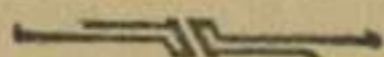
Œuvre de St-Charles.



LE PETIT ERNEST. (P. 18.)



DEUX FOIS SAUVÉ!



CHAPITRE PREMIER.

Une étrange découverte. — Le frère d'adoption.

De toutes les vertus de la vie privée
la première c'est la piété filiale.
F. DE BEAUHARNAIS



UR les bords de l'Adour, à quelques lieues de Bayonne, il existait, en 1797, une pauvre cabane isolée, dont l'aspect misérable attristait la vue du voyageur. Ce réduit solitaire était l'asile d'un chrétien de vieille roche, que de douloureuses infirmités avaient rendu incapable de tout travail.

Agé de cinquante-huit ans environ, Antonio Bérard avait longtemps joui d'une vie douce et paisible. Une femme dévouée et laborieuse, des enfants soumis, un

champ vaste et fertile, tout avait concouru pendant de longues années à le rendre parfaitement heureux. Mais Antonio avait vu tout à coup d'amers chagrins succéder à ses joies. Une grave blessure, qu'il s'était faite au pied en travaillant, l'avait mis pour toujours hors d'état de cultiver la terre. Pour comble d'infortune, il avait perdu successivement la plupart de ceux qu'il aimait, et dès lors la souffrance et la misère étaient venues s'asseoir à son foyer.

Cependant son plus jeune fils lui restait : c'était pour Antonio comme la planche de salut que saisit le naufragé au milieu de la tempête.

Bon, intelligent et courageux, Étienne, malgré son extrême jeunesse, voyait avec angoisse les maux qui affligeaient son père, et s'il n'avait pu lui conserver la propriété du champ qui formait autrefois leur principale richesse, il avait réussi du moins à lui garder un petit troupeau, dont le produit pouvait encore les faire vivre.

Le fils d'Antonio était devenu l'un des plus habiles bergers du pays. Chacun admirait son agilité à grimper avec ses moutons et ses chèvres sur les plus hautes montagnes, afin de leur procurer une meilleure et plus abondante nourriture. Chaque matin, avant de s'éloigner, il préparait tout ce qui était nécessaire à son père, dont les infirmités allaient toujours croissant ; et le soir, aussitôt son troupeau rentré au bercail, il reprenait les soins du ménage, ranimait le pauvre infirme par sa tendresse, l'égayait par ses chansons ; jamais l'amour filial n'avait inspiré plus de sollicitude et de dévouement.

Aussi ce père et son enfant, isolés du monde, ne for-

maient pour ainsi dire qu'un seul cœur, qu'une seule âme : ce qui plaisait à l'un, l'autre l'adoptait à l'instant ; ils comptaient sur leur affection mutuelle comme sur un trésor que la mort seule pouvait leur ravir, et de cette confiance parfaite naissaient pour eux un calme, une douceur que bien des heureux de la terre eussent pu leur envier.

C'est qu'en effet, pour arriver à cette paix tranquille au sein de l'indigence, il faut des âmes dont le souffle des passions n'ait jamais troublé la pureté, et qui, formées dans la solitude, aient appris à connaître Dieu et à l'aimer.

Cette science, la plus utile de toutes et la seule nécessaire, Antonio l'avait transmise à Étienne, telle qu'il l'avait reçue de ses parents ; aussi le père et le fils, dans leur simplicité, se croyaient suffisamment instruits pour fournir la carrière qui leur était tracée : y borner leur ambition ne leur avait jamais paru un effort pénible ; ils ignoraient le monde, ses agitations, ses déceptions, ses déboires ; et quand le repas du soir se trouvait assez abondant pour contenter leur appétit, ils en rendaient grâces à la Providence comme d'un nouveau bienfait.

C'est au milieu de cette vie solitaire et paisible que s'était écoulée l'enfance d'Étienne. Un jour, tout en surveillant son troupeau, il était allé s'asseoir sur le versant d'une montagne assez proche de la grande route de Bayonne. De là, il apercevait le mouvement des voyageurs et des voitures, et dans sa contemplation il oublia si bien les heures que la fin de la journée arriva avant qu'il eût songé à se rapprocher de sa cabane.

La pensée de son père vint l'arracher à sa distraction, et il se levait pour rassembler son troupeau, lorsque, portant un dernier regard sur la route, il vit de loin un homme et une femme descendre d'une berline et s'avancer vers la montagne. La curiosité d'Étienne est piquée; ces étrangers, d'ailleurs, cherchent peut-être leur chemin; la charité lui dit de le leur indiquer.

Tandis qu'il fait ces réflexions, il voit la femme déposer un fardeau au milieu des hautes herbes. Elle joint alors les mains sur sa poitrine et paraît en proie au désespoir. L'homme qui l'accompagne, voyant sa mission accomplie, l'entraîne précipitamment vers la voiture, et tout disparaît bientôt aux yeux du jeune pâtre.

Pressé de savoir ce que ces inconnus ont abandonné ainsi dans la prairie, Étienne s'y porte, suivi de son troupeau. Le jour était à son déclin; il a d'abord quelque peine à reconnaître la place où l'étrangère s'était arrêtée. Enfin un mouchoir blanc, échappé des mains de la femme, le met sur la voie; il avance, et pousse un cri de surprise en apercevant sur le gazon un petit enfant soigneusement enveloppé, et dont la figure est découverte.

« Oh ! les misérables ! se dit Étienne en frémissant d'horreur ; ils auront tué ce pauvre innocent, et ils sont venus cacher ici leur crime. »

En même temps, il soulève l'enfant dans ses bras, et un nouveau cri lui échappe : « Il est vivant ! Mon Dieu ! si je pouvais le sauver ! »

Tout à cette pensée, Étienne rassemble son troupeau et marche à grands pas vers sa chaumière,

portant avec précaution le pauvre enfant endormi.

« Que tu as tardé, Etienne ! dit le vieux père à son fils en l'apercevant ; pourquoi donc rentrer ainsi à la nuit close ? Tu m'as donné bien de l'inquiétude. — Père, ce n'est pas ma faute. Voyez plutôt, voici la cause du retard.... — Qu'est-ce ? un enfant ? D'où vient-il ? — Je l'ai trouvé là-bas, au pied de la montagne qui est près de la route. » Et alors il raconte à son père ce qui s'est passé. « Et cet homme, cette femme, as-tu pu voir comme ils étaient ? demande Antonio. — Non, reprend Etienne, le jour était déjà bien bas ; cependant il m'a semblé qu'ils étaient habillés comme des bourgeois ; ils sont venus en voiture et sont repartis au grand galop après leur vilaine action.

La femme toutefois agitait ses bras comme une personne qui a un grand chagrin, et je gagerais que c'est à contre-cœur qu'elle a abandonné l'enfant. L'homme, au contraire, paraissait résolu ; il a emmené de force la malheureuse, qui se débattait, et l'a presque portée dans la voiture.

— Pourquoi n'as-tu pas crié ? ça lui aurait fait peur, tout au moins !

— Oh ! dame ! j'étais d'abord si surpris que je n'y songeais pas ; et puis, ils se sont enfuis si vite qu'ils ne m'auraient pas entendu.

— C'est heureux tout de même que tu te sois trouvé là, reprit Antonio ; ce pauvre petit ! sans toi il était perdu, car pendant la nuit les loups seraient venus le dévorer. Approche donc a lampe, que je le voie. Il est, ma foi, fort bien vêtu, mais c'est drôle, rien ne le réveille !....

— Ils lui auront peut-être fait prendre quelque drogue pour empêcher ses cris. Si ça allait le faire mourir, mon père?

— Non, il n'a pas du tout l'air malade; vois ses joues, comme elles sont roses! Couche-le, couvre-le bien; demain, quand il s'éveillera, il nous dira peut-être d'où il vient; ce petit garçon-là doit savoir parler; il a au moins cinq ans.»

Un peu rassuré sur l'état de l'enfant, Etienne le déposa doucement sur son propre lit, puis il se hâta de préparer le souper de son père; mais, tout en vaquant aux soins du ménage, il s'échappait de temps en temps pour aller regarder son petit protégé, et il s'affligeait de la durée de son sommeil. « Si, du moins, pensait-il, je pouvais lui faire prendre une écuellée de lait de mes chèvres, cela lui ferait du bien, j'en suis sûr.»

Tout en se parlant ainsi, le bon jeune homme plaçait dans la cendre du foyer la part qu'il réservait au petit garçon. Peu de temps après, Antonio s'endormit à la grande joie d'Etienne, qui fut libre alors de retourner auprès de l'enfant. « Les misérables! se dit-il tout bas en le considérant les larmes aux yeux, comment ont-ils pu abandonner ce pauvre innocent! Quel bonheur que je me sois trouvé là juste à point pour les voir, moi qui ne vais presque jamais de ce côté! Ah! mon père a bien raison, la Providence arrange tout pour le mieux. On dirait qu'elle m'a conduit aujourd'hui comme par la main.» Enfin l'enfant ouvrit les yeux, regarda autour de lui avec un mélange de surprise et de frayeur, puis il se mit à crier en pleurant :

« Pepita ! Pepita !

— Celle que vous appelez ne peut vous entendre, mon cher petit, lui dit le pâtre ; cependant ne pleurez pas, j'aurai soin de vous. Tenez, prenez un peu de ce lait tout chaud, il est bon ; goûtez plutôt.

— Non, non, Pepita ! » répétait l'enfant en repoussant la main de son jeune sauveur.

A force de douceur et de persévérance Etienne parvint cependant à lui faire accepter le breuvage qu'il lui présentait, et peu après le pauvre petit retomba dans un profond sommeil, dont il ne sortit que le lendemain, quand le berger se leva. Poussant alors de nouveaux cris, il répéta le même nom qu'il avait déjà prononcé.

« Quelle est donc cette Pepita que vous appelez ainsi ? lui demande Etienne.

— C'est ma bonne, répondit-il à travers ses sanglots.

— Et votre maman, où est-elle ?

— Maman ? elle est morte !

— Où cela ?

— A la maison.

— Et où est votre maison ?

— Là-bas, là-bas, bien loin.

— Savez-vous dans quel pays, dans quelle ville ?

— Non, je ne sais pas.

— Vous êtes donc parti avec Pepita, votre bonne ?

— Oui, dans une voiture que des mules faisaient aller bien fort.

— Il y avait un homme avec vous ?

— Oui, Ernano, puis le muletier, qui l'a quitté ensuite.

— Quel est cet Ernano ?

— Le mari de Pepita.

— Etait-il bon pour vous ?

— Oh ! non ! quand Pepita me disait d'aller l'embrasser, je pleurais, parce qu'il me repoussait toujours en me faisant de gros yeux.

— Et votre père, où est-il ?

— Dans la terre avec maman. »

Etienne pressa affectueusement la main du petit infortuné, et l'enfant, attiré sans doute par la vive expression de bienveillance qui se lisait sur les traits du bon jeune homme, parut se rassurer tout à fait et consentit à déjeuner.

« Comment te nommes-tu, cher petit ? lui demanda le jeune pâtre en lui servant une nouvelle tasse de lait.

— On m'appelle Ernest.

— Est-ce que tu n'as pas un autre nom ?

— Si, Ernest de Melvan.

— Depuis quand ta mère est-elle morte ?

— Oh ! depuis bien longtemps, je crois.

— Te souviens-tu de l'avoir vue ?

— Un peu, pas beaucoup.

— Et ton père ?

— Je ne me rappelle pas.

— Qui t'a dit qu'il fût mort, et ta maman aussi ?

— C'est Pepita.

— Où demeurais-tu avec cette femme ?

— Dans une petite maison où il y avait un grand jardin, de belles fleurs, de beaux arbres.

— Depuis quand es-tu parti avec Pepita et son mari ?

— Je ne sais..., depuis huit jours peut-être. Nous

couchions la nuit dans de vilaines maisons comme celle-ci, mais où il n'y avait pas de si bon lait.

— Que t'a dit Pepita hier ?

— Elle n'a fait que pleurer. Ernano l'a grondée très fort plusieurs fois, parce qu'elle m'embrassait ; moi j'ai pleuré aussi ; puis elle m'a battu. »

Bien que l'enfant fit ses réponses alternativement en français et en espagnol, ses hôtes le comprirent parfaitement, car la proximité des frontières les mettait souvent dans la nécessité de parler cette dernière langue ; aussi, malgré l'insuffisance des détails, ils conclurent que l'enfant avait été emmené de l'Espagne, et que l'homme dont il ne prononçait le nom qu'avec terreur, était le misérable qui l'avait abandonné la veille.

Antonio jugea nécessaire d'envoyer son fils faire sa déclaration à l'autorité locale. Ce fut inutilement ; car à cette époque il régnait encore assez de désordre dans les diverses administrations pour que l'enquête se bornât à un procès-verbal insignifiant, et l'orphelin demeura à la charge des deux bergers.

Cette charge ne parut lourde qu'à Antonio, non parce qu'elle lui coûtait des sacrifices personnels (Etienne eut encore soin de les lui épargner), mais parce que la jalousie, ce sentiment aveugle qui se glisse souvent dans le cœur du vieillard pour lui arracher ses dernières joies comme ses dernières illusions, vint peu à peu détruire l'élan généreux qui l'avait d'abord porté vers l'enfant délaissé. Il ne put voir sans une impression pénible le nouveau venu intéresser si vivement Etienne, et il craignait que l'orphelin ne l'emportât sur lui dans le cœur de son fils.

Ce ne fut pas toutefois au commencement du séjour d'Ernest de Melvan dans la chaumière que ces tristes pensées occupèrent Antonio. Comme Etienne, il l'aima d'abord, et s'amusa de sa gentillesse. L'enfant possédait une grâce native qui lui attirait l'affection ; il avait souvent des saillies pleines de gaieté, qui annonçaient autant d'amabilité que d'intelligence ; et les deux idiomes dont il continuait de faire usage pour exprimer ses idées leur donnaient un tour si piquant que ses hôtes ne pouvaient s'empêcher de l'écouter avec plaisir.

Beaucoup trop jeune pour comprendre son malheur, Ernest s'habitua, sans trop de peine, sous le toit hospitalier où la Providence l'avait conduit. Deux choses surtout contribuaient à l'y rendre heureux : d'une part, la généreuse affection, les soins touchants que lui prodiguait le bon Etienne ; de l'autre, le plaisir de folâtrer en liberté au milieu du troupeau de son jeune bienfaiteur. Accompagnant constamment ce dernier, le joyeux enfant trouvait chaque jour de nouveaux charmes dans sa vie nomade. A la vérité, il s'était d'abord senti peu de goût pour le pain bis dont il devait se nourrir, et plus tard, quand ses vêtements usés l'obligèrent d'endosser la peau d'agneau dont le pâtre lui avait confectionné un costume assez grotesque, il se sentit venir les larmes aux yeux ; mais ces petits désagrément, inséparables de sa nouvelle situation, se trouvaient plus que compensés par le bonheur de courir les champs du matin au soir, et de bondir sur le gazon avec les moutons, avec les chèvres ; aussi se consola-t-il aisément.

Quoique peu instruit, Etienne avait reçu de son père l'enseignement le plus nécessaire à l'homme : il connaissait les devoirs qui lui étaient imposés comme chrétien, et il était impossible qu'avec les idées de vertu déjà si bien gravées dans son cœur, il ne cherchât pas à les imprimer à son tour dans celui de son jeune ami.

La première des leçons qu'il lui donna ce fut l'exemple : guidé par son bon sens naturel et par sa tendre amitié pour l'enfant, il s'attacha à ne rien faire, à ne rien dire, que son élève ne pût imiter avec fruit. Ernest ne tarda pas à le respecter autant qu'il l'aimait ; un mot, un regard de son jeune protecteur était pour lui un ordre auquel il se soumettait toujours. Chaque matin le pâtre lui disait : « Nous allons demander au bon Dieu de nous bénir, de nous donner ses grâces, afin que nous ne fassions rien contre sa volonté. »

Tous les deux alors se prosternaient ; Etienne articulait lentement et pieusement sa prière ; l'enfant répétait les mêmes paroles, puis il ajoutait : « Mon Dieu, vous m'avez donné un bon ami, faites qu'il m'aime toujours. »

A ces mots Etienne l'embrassait avec une tendresse toute fraternelle, et il allait ensuite donner ses soins au pauvre infirme.

Cependant le vertueux jeune homme s'était ingénié à ne pas aggraver la position de son vieux père par la présence de son protégé. Grâce à l'amitié d'un berger du voisinage, il apprit à connaître les simples, dont la récolte journalière fut pour lui une petite branche de commerce assez fructueuse ; il

devint aussi très habile dans la confection de jolis paniers, dont son obligeant voisin lui fit également trouver le débit.

Ces deux sortes d'industrie vinrent donc améliorer la situation des habitants de la chaumière. Cependant les souffrances continuelles d'Antonio affaiblissant peu à peu sa raison, sa jalousie envers Ernest fit chaque jour des progrès plus sensibles, et le bon Etienne avait sans cesse à défendre son protégé contre quelque nouvelle injustice.

Ces luttes pénibles eurent du moins un heureux résultat : sans rien diminuer de ses soins pour l'enfant abandonné, le jeune pâtre se montra plus attentif à redresser les légers défauts qui eussent pu, en quelque sorte, justifier les préventions fâcheuses dont il le voyait l'objet. Il l'accoutuma peu à peu au travail, à la fatigue, et il exigea de lui une prévenance et un respect de tous les instants envers le vieillard, espérant ainsi le voir triompher de l'animosité dont il était victime.

« Vois-tu, mon cher petit, lui disait-il, mon bon père souffre, et quand son humeur est un peu difficile, il faut redoubler de douceur et d'attentions pour lui faire supporter ses souffrances. A cet âge, surtout quand les forces sont épuisées, on n'est pas toujours maître de soi. C'est à nous, qui sommes jeunes et bien portants, à nous montrer bons et soumis. Un grand respect d'ailleurs nous est commandé pour la vieillesse, et celui qui manque à ce devoir mérite que la sienne soit un jour délaissée. »

A ces exhortations Etienne ajoutait l'éloge de son père, retraçant, dans son langage naïf et chaleureux,

toutes les vertus qu'il lui avait vu pratiquer ; grâce à ces petites industries, il parvenait à modifier dans le cœur de l'enfant l'impression d'une injustice dont celui-ci ne pouvait comprendre la cause.

L'orphelin passa ainsi les quatre premières années de son séjour dans la cabane. On supposait généralement qu'il avait alors environ neuf ans.

Le développement de ses forces physiques, hâté par un exercice continu, et joint à son intelligence naturelle, le mettait à même d'aider son jeune bienfaiteur, non seulement dans le soin du troupeau, mais aussi dans la récolte des plantes médicinales, et dans la confection des paniers, qui était devenue une partie essentielle de leurs ressources. Malgré ces travaux, Ernest avait appris à lire assez couramment ; il commençait à écrire, et savait parfaitement son catéchisme.

Là se bornait la science de son instituteur ; il la lui avait transmise avec zèle ; mais, en voyant les heureuses dispositions de l'enfant, il sentit sa propre incapacité, et il cherchait le moyen d'y suppléer quand la Providence vint le lui offrir.





CHAPITRE DEUXIÈME.

« Va ton chemin!... » — Un sacrifice héroïque.

Les premiers jours du printemps ont moins de grâces que la vertu naissante d'un jeune homme.

VAUVENARGUES



cette époque, la France était enfin sortie de l'épouvantable chaos où l'avait plongée la révolution de 1789. Devenue plus calme, elle ne repoussait plus les sentiments religieux qui seuls pouvaient la consoler de ses maux. De toutes parts les églises se rouvraient, et le chrétien demeuré fidèle pouvait avouer sa foi sans que cet aveu devînt pour lui une sentence de mort ou de proscription.

Ce fut surtout dans les campagnes éloignées de Paris que ce bienfait se fit le mieux sentir, notamment dans le petit coin de terre habité par Antonio et son fils. A peu de distance de leur chaumière était un village pauvre, mais dont la population n'avait rien perdu des pieuses croyances qui entretiennent la pureté des mœurs ; aussi accueillit-elle avec bonheur le prêtre qui lui fut envoyé.

Guidé par une ardente charité, dont il n'avait

cessé de donner des preuves, même au milieu des persécutions, le nouveau curé, M. Bonneval, ne s'était pas informé si son troupeau pourrait l'aider à subsister : il ne voyait que des âmes à sauver ; et, malgré les privations de tout genre qu'il dut s'imposer, il s'estima parfaitement heureux.

Il était impossible qu'un tel homme vit le fils d'Antonio sans distinguer ses généreux sentiments et sans lui accorder une sincère estime. Aussi fut-ce les larmes aux yeux que, serrant les mains du jeune berger dans les siennes, il lui dit :

« Courage, mon fils ; courage, Dieu vous bénira ! »

Puis il attira vers lui l'enfant, qui déjà reflétait toutes les qualités de son bienfaiteur, il l'embrassa affectueusement ; et, l'ayant interrogé, il demeura convaincu que peu d'efforts suffiraient pour développer sa précoce intelligence.

Cette tâche, M. Bonneval se l'imposa. Il possédait une instruction aussi variée que solide, et l'enfant délaissé devint son élève. Ne voulant pas toutefois priver Étienne du compagnon de sa solitude, il poussa la charité jusqu'à se rendre chaque jour à l'endroit où le troupeau était conduit. Là, consacrant deux ou trois heures à l'instruction d'Ernest, à laquelle participait assidûment le fils d'Antonio, le bon curé faisait suivre ses leçons de divers entretiens, dans lesquels il leur apprenait successivement les devoirs imposés à l'homme ici-bas ; il leur montrait la sagesse des lois divines ; il leur enseignait la justice, la charité envers leurs frères, les fortifiait dans l'amour de l'humilité et du travail ; et il apportait tant de clarté dans ces

leçons de haute philosophie chrétienne que toujours elles arrivaient à produire l'effet qu'en attendait son zèle.

Les progrès d'Ernest ne furent pas moins remarquables dans l'étude des langues, notamment dans l'espagnol, que M. Bonneval parlait avec une grande pureté. Sous ce rapport, Étienne demeura en arrière de son jeune ami, car il lui fallait se livrer aux travaux journaliers de la famille ; mais il se réjouissait de voir croître en science et en sagesse celui qu'il avait adopté comme un frère, et cette joie le consolait de tout.

Pendant près de sept ans que durèrent les leçons de M. Bonneval, les deux amis ne connurent que des jours heureux.

Ernest comprenait mieux chaque jour tout ce qu'il devait à Étienne, et il apportait un zèle si ardent, une délicatesse si parfaite dans les témoignages de sa reconnaissance que son ami se trouvait déjà trop payé.

L'un et l'autre éprouvaient aussi un attachement sans bornes pour leur digne maître, et le plaisir qu'ils goûtaient auprès de lui leur semblait toujours nouveau ; mais, nos deux amis, après avoir joui des douceurs d'une paix parfaite, virent tout à coup arriver les épreuves.

La première fut leur séparation inattendue d'avec l'homme respectable auquel ils devaient un des biens les plus précieux, le sentiment de tout ce qui est noble et grand. M. Bonneval fut nommé curé d'une autre paroisse et remplacé par un confrère.

Grande fut la douleur des deux amis, surtout

celle d'Ernest, au moment de ce départ ; leur vive affection pour M. Bonneval leur faisait sentir ce qu'ils allaient perdre dans cet éloignement au point que le digne prêtre fut lui-même profondément ému. « Allons, mon cher enfant, dit-il à Ernest, un grand sacrifice nous est imposé, et j'en gémiss comme toi, car je trouvais bien du charme à te donner des leçons ; mais tu le sais, il faut nous soumettre avec résignation aux desseins de la Providence ; en nous envoyant les épreuves elle ne nous laisse jamais sans consolation. Montre-toi donc courageux..... Adieu, mon cher Ernest, sois toujours fidèle au Seigneur ; pense à ton vieil ami..... tous les jours il priera pour toi. »

M. Bonneval embrassa Ernest et s'éloigna rapidement.

Quand les deux amis l'eurent perdu de vue, ils éprouvèrent un amer chagrin qui leur parut être comme le présage de tous les malheurs qui les menaçaient, et qui, en effet, ne se firent pas attendre.

Nos pauvres bergers avaient souvent entendu parler déjà des guerres qui se multipliaient, ainsi que des brillantes victoires remportées par les armées françaises. Néanmoins, ces bruits n'étaient pas encore parvenus à troubler sérieusement le repos de leur solitude. Etienne, il est vrai, avait été appelé comme ses voisins, comme toute la jeunesse, à subir les chances du sort pour le service militaire, et l'un des plus mauvais numéros lui était échu ; mais, à cause des infirmités de son père, on l'avait porté sur les rôles d'une armée de réserve, et, dans sa simplicité, il s'était cru entièrement libéré de la

conscription, de cette loi funeste qui faisait alors tant de victimes et glaçait d'effroi le cœur des mères.

C'était seulement par des récits, qui leur semblaient presque fabuleux, qu'Etienne et Ernest avaient oui parler de ces fameuses et sanglantes batailles qui ont éternisé la gloire du nom français. Enfin le bruit des armes retentit jusqu'à eux : une brillante armée avait traversé leur pays pour se rendre en Espagne, et dès lors une sourde inquiétude s'était emparée du fils d'Antonio.

« Si j'allais être aussi appelé, se disait-il parfois, que deviendrait mon pauvre père ? Hélas ! un pareil coup le tuerait ! Et mon Ernest, qui le nourrirait, qui prendrait son malheur en pitié ?.... »

Quand ces pensées venaient l'assaillir, Etienne ne les communiquait qu'à M. Bonneval, dont il n'était pas encore séparé à cette époque. Bien que sa haute sagesse lui montrât clairement les nuages politiques qui s'amoncelaient alors sur l'Espagne et sur la France, le bon prêtre se gardait bien d'avouer au jeune homme qu'il partageait ses alarmes ; il s'efforçait au contraire de le rassurer ; mais, en s'éloignant des deux amis, ses craintes étaient devenues si vives qu'il eût donné tout au monde pour les soustraire aux maux qu'il prévoyait.

Ce fut immédiatement après son départ que leurs tristes prévisions se réalisèrent. Déjà à ce moment les fers de la malheureuse Espagne étaient rivés, de nouvelles armées envahissaient le pays, et bientôt un sénatus-consulte, qui autorisait la levée immédiate de quatre-vingt mille conscrits, vint frapper

de stupeur la France entière. On parlait même de quatre-vingt mille hommes à prendre sur les classes ultérieures ; ceux-ci étaient destinés, disait-on, à garder les côtes.

Dans cet état de choses, toutes les inquiétudes d'Étienne se réveillèrent ; il comprit qu'étant porté sur les cadres d'une armée de réserve, il pouvait être appelé d'un moment à l'autre sous les drapeaux, et chaque heure redoubla son anxiété.

Pour comble de maux, le passage continuel des troupes ayant anéanti la prospérité du pays, celle de son petit commerce fut aussi perdue sans retour. On ne lui achetait plus ni paniers ni corbeilles ; il fallut priver le pauvre vieillard de toutes les douceurs qui, depuis quelques années, l'aidaient à supporter ses souffrances ; il fallut mesurer le morceau de pain donné jusque-là de si grand cœur à l'enfant abandonné ; il fallut même lui voir endurer quelquefois le tourment de la faim... Ah ! c'en était trop pour le bon Étienne ; et, s'il ne succomba point à tant de douleur, c'est que l'amour filial, l'amitié, et plus encore ses sentiments religieux, le sauvèrent du désespoir.

Navré, lui aussi, Ernest cependant n'articulait jamais une seule plainte. On eût dit qu'insensible pour lui-même, le noble enfant ne sentait véritablement que les peines et les privations de son ami. Cachant avec soin ses propres souffrances, il poussait le courage jusqu'à taire aussi les scènes pénibles que lui suscitait la jalousie d'Antonio, qui s'était réveillée tout à coup plus âpre, plus haineuse que jamais. En présence de la misère qui de nouveau venait l'assaillir, le vieillard ne raisonnait plus, il ne voyait qu'un

surcroît de charge dans le protégé de son fils ; et ses reproches au malheureux jeune homme devenaient chaque jour plus amers.

Vainement l'orphelin affectait devant son ami le calme de l'insouciance, son cœur était profondément blessé. Aussi, lorsque Étienne, retenu à la chaumière, lui confiait le soin de conduire au pâturage le troupeau qui était bien réduit, le jeune infortuné profitait de ces moments de solitude pour donner un libre cours à sa douleur.

« O mon Dieu, disait-il, prenez pitié de mon malheur ! Enseignez-moi quelque moyen de n'être plus une charge pour mon cher Étienne... Hélas ! je le vois dépérir de jour en jour... Il y a lâcheté de ma part à souffrir de semblables sacrifices ; Antonio me le répète sans cesse, et ses reproches me désolent... Quoi donc ! n'ai-je pas des bras ? ne suis-je pas d'âge à gagner mon pain ?... »

Ces accès de chagrin se répétèrent si souvent que le malheureux Ernest ne se sentait presque plus la force de les cacher à son ami, lorsqu'un matin, étant sorti seul pour se rendre au village voisin, où il allait demander secrètement quelque occupation, il aperçut de loin un militaire monté sur un petit tertre, et paraissant chercher à s'orienter.

« Dis donc, jeune pâtre, lui cria cet homme, es-tu du pays ? »

Un peu étonné de cette brusque question, Ernest hésita d'abord à répondre ; mais on la lui répéta, et il dit alors :

« Je ne suis pas du pays, Monsieur, mais je l'habite depuis longtemps. »

— En ce cas, reprit le militaire, qui portait les galons de sergent, tu pourras m'épargner bien des pas en m'indiquant la route que je dois suivre pour me rendre à l'endroit où j'ai affaire. Les bicoques sont si éparses dans ce chien de pays qu'il y a de quoi l'arpenter pendant des heures entières avant de trouver celle qu'on cherche. »

Puis s'approchant et regardant un papier qu'il tenait à la main :

« Peux-tu me dire d'abord où demeure un certain berger nommé Antonio Bérard ? »

Le sang d'Ernest reflua vers son cœur ; il pressentit le malheur d'Etienne, et il demanda au sergent d'une voix étouffée s'il connaissait le vieux berger.

« Non, ma foi, répondit cet homme avec insouciance ; tout ce que je sais de lui, c'est, que son fils, classé d'abord dans la réserve, est appelé aujourd'hui à porter le sabre et le mousquet ; il faut qu'il rejoigne sans retard notre régiment, qui doit se rendre à l'armée d'Espagne, où ça chauffe fièrement, à ce qu'on dit.

— Et son père, que voulez-vous donc qu'il devienne ? répliqua Ernest ; il a soixante-neuf ans, il est malade, infirme ; son fils est l'unique soutien de sa misère....

— Écoute donc, mon garçon, ça ne nous regarde pas, nous autres : l'empereur commande, il faut obéir.

— Oh ! Monsieur, s'il pouvait voir le déplorable état d'Antonio, je suis sûr qu'il lui laisserait son fils.

— Bah ! tu crois ça, toi ? Il a, ma foi, bien d'autres

affaires en tête. D'ailleurs, tous tant que nous sommes dans ses troupes, est-ce que nous n'avons pas dû quitter aussi nos parents ? Ce n'est pas plus gai pour l'un que pour l'autre, vois-tu ! quand on ne peut avoir un remplaçant, il faut partir ; contre la force il n'y a pas de résistance. Allons, viens, conduis-moi.

— Arrêtez ! s'écria Ernest hors de lui-même, je ne vous conduirai pas chez Antonio ; il mourrait de douleur si vous lui arrachiez son fils. Mais écoutez-moi : vous venez de parler de remplaçant ; est-ce que je ne puis pas être celui d'Etienne ?

— Toi ! dit le militaire en reculant de surprise.

— Oui, moi !

— Quel âge as-tu donc ?

— Seize ou dix-sept ans, je ne sais pas au juste ; mais qu'importe l'âge, quand on a la force de supporter les fatigues de la guerre et le courage d'affronter ses dangers ? Cette force, ce courage, je les aurai, Monsieur, n'en doutez pas. Cédez à ma prière, je vous en conjure !

— Mais, malheureux, quelle idée te passe par la tête ? pourquoi, si jeune, veux-tu te faire soldat ? Tu aimes donc le métier ?

— Oh non ! Monsieur, mais j'aime Etienne ! Enfant abandonné, je lui dois la vie : il m'a nourri, il m'a soigné comme l'eût fait le plus tendre des pères, et maintenant encore, quand la pauvreté l'accable, il partage son pain avec moi ! Ah ! je serais trop heureux de servir à sa place, de verser mon sang pour lui... Monsieur, au nom du Ciel, au nom de vos parents que vous avez quittés, ne me refusez pas ! »

A ces mots, le sergent, plus ému qu'il ne voulait le paraître, fixa de nouveau les yeux sur la noble figure d'Ernest, et dit en lui prenant la main : « C'est tout de même une bonne action que vous voulez faire là, jeune pâtre, et je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous aider à l'accomplir ; mais j'ai des ordres, il faut que je les exécute ; la seule chose qui me soit permise, c'est de tourner aujourd'hui mes pas d'un autre côté et de soumettre votre demande à mon chef, le capitaine de recrutement ; c'est un brave homme ; il est bien possible qu'en lui disant ce qui en est, il consente à en référer à l'autorité supérieure. Sauriez-vous écrire, par hasard ?

— Oui, Monsieur, en latin, en français et en espagnol.

— Vraiment ! mais c'est à merveille ! qui donc vous a instruit ?

— Le bon curé qui vient de partir ; lui aussi fut mon bienfaiteur.

— Eh bien ! voyons, asseyons-nous. Voici une plume, de l'encre, un bout de papier, mon shako pour pupitre ; faites votre demande.

Ernest obéit. C'était la première fois qu'il écrivait à un autre qu'à M. Bonneval ; mais il s'agissait de sauver Étienne, et son cœur l'inspira si bien qu'il rédigea une pétition aussi touchante que correcte. En la lisant, le militaire demeura stupéfait. « Ma foi ! mon cher, s'écria-t-il, de la bravoure et cela, c'est plus qu'il n'en faut aujourd'hui pour faire son chemin, quand le boulet nous en laisse le temps. Allons, voilà qui est dit. Je vais remettre cette de-

mande au capitaine et lui parler chaudement en votre faveur, je vous le promets.

— Joignez à tant de bonté, Monsieur, de ne point paraître à la cabane d'Antonio jusqu'à ce que la chose soit décidée, car je connais Étienne : malgré l'affreuse douleur qu'il éprouverait en quittant son vieux père, il ne souffrirait pas que je partisse pour lui. Il faut que cela se passe à son insu.

— J'entends ; mais il faudra toujours que le maire du village et des témoins interviennent ; il faudra même qu'Antonio Bérard donne sa signature, étant votre père adoptif.

— On l'y décidera facilement, reprit Ernest ; il suffira de choisir le moment où Étienne sera absent ; je vais vous indiquer la demeure d'un autre berger, où vous pourrez vous adresser pour me faire prévenir quand il en sera temps. »

Conduisant alors le sergent à travers un petit bois, près duquel ils s'étaient assis, il lui montra une chaumière et lui dit : « Voilà où vous me retrouverez quand vous aurez besoin de moi.

— Adieu donc, mon jeune camarade, répondit le sergent. Foi de Francœur, ainsi qu'on m'appelle, je vous déclare un brave garçon, digne de servir dans ma compagnie ; si, comme je l'espère, nous faisons campagne ensemble, je vous apprendrai le métier, et tout ira bien. Adieu ! »

Francœur s'éloigna ; Ernest le suivit du regard ; mais, quand il l'eut perdu de vue, quand il put envisager les conséquences de la demande qu'il venait de faire, une tristesse profonde s'empara de son âme. « Mon Étienne ! mon bon Étienne, s'écria-t-il en se

laissant tomber au pied d'un arbre, il faudra donc te quitter ! et cela sans te le dire, sans te témoigner mes regrets, mes cruelles angoisses ?... Non, jamais je ne le pourrai... Mais, que dis-je, jamais ! il le faudra pourtant. S'il savait la vérité, il m'empêcherait de partir, et il s'en irait, il quitterait son père... Oh ! mon Dieu ! ne permettez pas qu'un tel malheur arrive !.. Que dirait Antonio si on lui arrachait son fils, si le pauvre orphelin qu'il déteste restait seul pour le secourir ? Puisqu'il faut une victime, que ce soit moi. Seulement donnez-moi le courage de contenir mon chagrin. »

En exhalant ainsi sa douleur le pauvre enfant versait des larmes ; il en fut soulagé ; il sentit que toute action généreuse, quelque effort qu'elle puisse coûter, renferme une immense consolation, celle que trouve un noble cœur dans l'accomplissement du devoir qu'il s'impose.

Ernest se rendit aussitôt chez le berger qu'il avait choisi pour être l'intermédiaire de ses relations obligées avec le sergent. Pierre était intime ami d'Antonio ; il chérissait Étienne comme s'il eût été son fils, et l'orphelin lui eut à peine exposé le sujet de sa visite, qu'il s'écria :

— Tu es un brave enfant, Ernest, et le bon Dieu te bénira, car il nous récompense toujours quand nous faisons le bien. Dame ! Étienne aura un grand chagrin de ton départ, ça, il faut s'y attendre ; mais, comme tu le dis, son père doit passer avant tout, et s'ils veulent de toi pour remplaçant, il faudra bien que le pauvre garçon se console. »

Pierre promet à l'orphelin de voir le maire à ce sujet, et quand tout fut réglé entre eux, ils se séparèrent.

Une nouvelle épreuve attendait Ernest en rentrant à la cabane. Étienne y était revenu plus tôt que de coutume, sombre, abattu, parce qu'il avait appris l'arrivée du sergent dans le pays. La tendresse filiale lui donna la force de se taire en présence du vieillard ; mais, quand il se retrouva seul avec son ami, ses craintes se manifestèrent, et mille projets sinistres agitèrent son esprit. — « Il faut que je leur échappe, disait-il avec angoisse ; j'irai me cacher dans les bois ; dussé-je n'y vivre que d'herbes et de racines, ils ne m'auront pas ; ils ne me forceront pas à quitter mon pauvre père. »

Ernest eut toutes les peines du monde à le convaincre que cette fuite, loin de lui épargner le malheur qu'il redoutait, ne ferait que l'aggraver. Etant parvenu, après bien des raisonnements, à le détourner de ce dangereux projet, il approuva cependant son idée de conduire chaque jour le troupeau dans les lieux les plus écartés, afin d'échapper ainsi aux regards de ceux qui le poursuivaient ; mais, en l'encourageant à s'éloigner désormais sans lui de la cabane, l'orphelin sentait son cœur se briser ; c'était la première fois qu'il cachait la vérité à l'ami de son enfance, et il fut sur le point de laisser échapper son secret : le désespoir de cet ami si cher put seul l'arrêter ; car plus Étienne montrait d'horreur pour l'état de soldat, plus le généreux enfant devait s'affermir dans sa résolution.

Les besoins de la guerre se multipliaient. La junte



Chacun admirait son agilité à grimper avec ses chevres
sur les montagnes. (P. 10.)

mlitisc^a

d'Espagne venait de capituler avec le vainqueur de l'Europe; mais les Espagnols, trop fiers pour se laisser asservir, repoussaient énergiquement la domination étrangère qui leur était imposée. Il fallait de nouvelles armées pour les combattre, et ces armées, jusque-là toujours victorieuses, ne se recrutaient plus guère que parmi des adolescents.

L'âge d'Ernest ne fut donc pas un obstacle. Le sergent Francœur, qui lui avait promis sa *protection*, avait fait valoir chaleureusement les qualités dont il était pourvu, ainsi que l'état du pauvre vieillard, et le nom de l'orphelin fut substitué sur les cadres à celui de son jeune bienfaiteur.

Le malheureux Etienne, ne pouvant soupçonner l'acte de dévouement dont il était l'objet, continuait de se livrer à ses cruelles anxiétés, et ne jouissait plus d'un seul moment de repos. Un soir, s'en retournant tristement à sa chaumière, il fut surpris de ne pas voir Ernest accourir, comme de coutume, à sa rencontre. Le matin, celui-ci l'avait embrassé plusieurs fois avec la plus vive effusion, en lui disant : « Prends courage, ton ami souffre avec toi; mais il espère que le bon Dieu soulagera tes peines, et qu'il y mettra un terme. »

Dans la journée ces mots s'étaient souvent retracés au souvenir d'Etienne, car les moindres paroles échappées à l'amitié se gravent aisément dans le cœur de celui qui les recueille. Sans partager l'espoir que son jeune ami avait voulu lui donner, Etienne était pressé d'entendre encore ses douces consolations. Ne le voyant pas venir au-devant de lui, il fut vivement contrarié; puis, tout à coup, de nou-

velles terreurs surgissant dans son esprit, il songea que peut-être la force armée occupait la cabane, et n'osa plus avancer. En vain le troupeau, approchant du bercail, s'était précipité en avant; le malheureux berger resta immobile, prêt à s'enfuir au fond du bois le plus voisin. Bientôt cependant, à la faveur de l'obscurité, il se hasarda à aller jeter un regard furtif dans la cabane: elle était éclairée; ne voyant que son père avec le berger confident d'Ernest, il y entra. Demander ce dernier fut le premier mouvement de son cœur; mais ni Antonio ni Pierre ne répondirent.

— « Où est-il donc? dit-il en les regardant tour à tour avec une indicible anxiété, ne m'entendez-vous pas? Où est Ernest? »

— Mon fils, mon cher enfant, balbutia enfin le vieillard d'une voix entrecoupée, aie courage, je t'en supplie.

— Du courage! dites-vous; mais il lui est donc arrivé quelque malheur? Au nom du Ciel, ne prolongez pas mes angoisses; vous me faites mourir d'inquiétude, voyez-vous! »

Et l'infortuné, après avoir parcouru inutilement tous les coins de la cabane, vint tomber anéanti près du grabat d'Antonio.

« Etienne, lui dit alors son ami le berger, calme-toi; Ernest est vivant, il se porte bien, et puisque tu sais lire, tiens, tu vas voir que le mal n'est pas si grand que tu le supposes. »

En même temps Pierre tira une lettre de sa poche. Le jeune homme s'en saisit avidement, et y lut ce qui suit :

« Mon cher Etienne, me pardonneras-tu le chagrin
« que tu vas éprouver quand tu sauras que j'ai eu
« des secrets pour toi? Mais, hélas! à tout prix il
« fallait te sauver de leurs mains. Ils voulaient que
« tu fusses soldat, que ton père n'eût plus que moi
« pour soutien de sa vieillesse; et, dans cette triste
« extrémité, j'ai demandé, j'ai obtenu de servir à ta
« place.... »

Etienne poussa un cri déchirant.

« Et vous l'avez laissé partir, mon père? dit-il
en regardant le vieillard.

— Eh bien! que voulais-tu donc que fit le pauvre
homme? interrompit Pierre avec fermeté; ne l'accuse
pas, il a assez gémi: malgré ses craintes pour toi,
il voulait que l'on te consultât; c'est le brave enfant
qui s'y est opposé, et je dis qu'il a eu raison. Mais
vois ce qu'il t'écrit. »

Etienne reprit alors sa lecture.

« Qu'importe, après tout? continuait Ernest; puis-
« qu'il fallait nous séparer, ne vaut-il pas mieux que
« ce soit moi qui parte, et toi qui restes? Tu sais
« bien qu'Antonio serait mort si on t'avait arraché
« de ses bras; et moi-même, tiens, laisse moi te le
« dire, j'aurais été mille fois plus à plaindre que je
« ne le suis; partir pour toi me console de te quit-
« ter. Aussi je sens dans mon cœur une force, un
« courage, qui me fera résister à tout. Sois tran-
« quille, ton Ernest fera son devoir, et Dieu sera
« avec lui, parce qu'il ne cessera jamais de le prier.
« Toi, reste auprès de notre bon père. Je dis *notre*,
« car Antonio m'a béni; il m'a appelé son enfant,
« son cher enfant! Oh! si tu savais comme ce nom

« m'a fait de bien ! Maintenant je ne suis plus
« orphelin ; quand je reviendrai, je retrouverai le
« toit paternel, un frère chéri... Etienne, que ces
« pensées te consolent ! Ayons tous deux bon espoir ;
» après la douleur de cette séparation viendra la joie
« de nous réunir, pour ne plus nous quitter jamais...

« Adieu. Pense à moi, mais que ce soit sans trop
« de chagrin, car je reviendrai. »

En finissant cette lecture, le malheureux berger garda d'abord un morne silence ; puis, se levant tout à coup, il fit quelques pas vers la porte comme un homme décidé à prendre un parti violent ; mais, s'étant retourné à un cri de son père, il vit le pauvre vieillard les bras étendus vers lui, et il se précipita sur sa poitrine.

« Eh quoi ! Étienne, veux-tu donc m'abandonner ?
lui dit Antonio d'une voix brisée par la douleur.

— Mais, mon père, dois-je souffrir que cet enfant aille affronter pour moi les dangers de la guerre, qu'il verse son sang pour épargner le mien ?

— Dieu veillera sur lui, il te le dit lui-même ; et puisqu'il a eu le courage de se dévouer pour me conserver ma dernière consolation, veux-tu maintenant te montrer moins bon que lui envers ton vieux père ? Ah ! ne me quitte pas !... ne me quitte pas, je t'en conjure ! »

En prononçant ces paroles, Antonio rassemblait le peu de forces qui lui restait pour étreindre son fils sur sa poitrine, et Etienne ne résista plus.





CHAPITRE TROISIÈME

Le sergent Francœur. — Les premiers galons.

Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

NAPOLÉON.



'ÉTAIT une carrière bien aventureuse, bien nouvelle surtout, que venait d'embrasser le pauvre enfant. Jusque-là simple pâtre, vivant sous le toit hospitalier de son jeune bienfaiteur, ne fréquentant que des gens vertueux et de

zélés chrétiens pieusement soumis aux lois que nous impose une religion toute de paix et d'amour, l'orphelin allait voir chaque jour violer ses lois saintes ; il allait assister à des actes d'atroce barbarie ; et si son cœur restait pur au milieu de tant de corruption et d'inhumanité, que de souffrances, que d'angoisses l'attendaient !

Hélas ! en s'éloignant de la cabane où il avait été élevé, où il laissait l'ami le plus cher, déjà ces tourments, ces luttes pénibles lui apparaissaient, et l'infortuné, l'âme brisée de douleur, marchait néan-

moins avec courage, comme la victime qui d'avance s'est préparée au supplice.

« Bravo ! mon garçon, lui disait le sergent Francœur qui l'accompagnait, voilà qui s'appelle agir en homme ; tu ne fais pas comme tous ces penauds de conscrits qui nous suivent : ne dirait-on pas un tas de moutons qui déjà flairent l'abattoir?... Il ne faut jamais se désespérer ; après tout, les balles et les boulets n'atteignent pas tout le monde ; la preuve, c'est qu'après avoir vu le feu tant de fois depuis dix ans, je suis encore là, et que j'espère bien vivre assez, mon petit, pour faire de toi un bon soldat.

— Merci, sergent, je tâcherai de me rendre digne de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner.

— Ma foi, mon garçon, je sais apprécier une bonne action quand on la fait bravement, comme toi, sans embarras et sans bruit ; et puis ce vieux qui t'a béni devant moi au moment du départ et qui m'a demandé de protéger ta jeunesse, tout ça m'a été droit au cœur ; et maintenant je t'adopte ; le premier qui te manquera, je serai là, entends-tu ?

— Merci encore, sergent. Pardonnez-moi si je ne peux en ce moment vous exprimer ma reconnaissance comme je la sens ; mais ce que je puis vous dire, c'est que vous n'aurez pas affaire à un ingrat, et que je m'efforcerai de remplir mon devoir.

— Je te crois, mon enfant. Actuellement il faut que je te prévienne d'une chose, en secret, et je pense que tu ne répéteras pas mes paroles ?

— Jamais, sergent, jamais.

— Eh bien donc, il faut que tu saches que notre

colonel est un dur à cuire, qui aime le soldat au fond, mais qui ne le traite bien que quand il a fait ses preuves. Du reste, ne t'effraie pas, j'espère bien qu'à ma recommandation il t'acceptera.

— Eh quoi ! il est donc encore douteux que je sois admis à remplacer Etienne ? s'écria l'orphelin vivement alarmé.

— Je te dis que tout s'arrangera, reprit le sergent : d'abord, malgré sa brusquerie, le colonel est le meilleur des hommes ; il sait apprécier une noble action, et en outre je puis bien me vanter de n'être pas trop mal dans ses papiers. »

Ce fut en devisant ainsi avec son protégé que l'ami Francœur conduisit son détachement de conscrits jusqu'à Saint-Jean de Luz, à cinq lieues de Bayonne, où se recrutait le régiment dans lequel devait entrer Ernest.

Le colonel, M. de G***, était occupé à faire manœuvrer ses hommes dans une vaste plaine quand le détachement arriva. Son premier soin fut de le passer en revue. Comme l'avait annoncé le sergent, son front, habituellement sévère, se rembrunit encore en examinant ces pauvres jeunes gens qu'il fallait, en l'espace de quelques jours, transformer en soldats. Tous étaient de petite taille et la plupart assez mal conformés.

« Que faire de ces avortons ? dit brusquement M. de G*** au sergent ; vous n'avez pas là un seul homme en état de représenter sous les armes, et nous serons en Espagne avant qu'aucun d'eux soit formé.

— Que voulez-vous, mon colonel ? ce n'est pas ma

faute ; le meilleur est parti, il faut bien prendre ce qu'on trouve ; et d'ailleurs, ces gaillards-là finiront, j'espère, par faire le coup de fusil tout aussi bien que d'autres ; mes camarades et moi, nous ferons de notre mieux pour les pousser à l'exercice. »

Pendant ce colloque, Ernest, serrant de près la giberne du sergent, profitait de la haute taille de celui-ci pour échapper à l'œil peu encourageant du colonel, qui enfin l'aperçut.

« Quel est ce jeune homme ? demanda-t-il tout surpris ; ce n'est pas un conscrit, j'espère ? »

— Non, mon colonel, c'est un remplaçant....

— Un remplaçant ? Ah çà ! mais vous plaisantez, je crois, mon Francœur !

— Mon colonel, si vous aviez la bonté de m'entendre un instant, vous verriez que je ne mérite pas ce reproche. »

Après avoir prononcé ces mots d'un ton respectueux, le sergent attira son chef à l'écart, et bientôt les regards de ce dernier se reportèrent sur Ernest avec une expression de bienveillance qui l'eût complètement rassuré si le malheureux enfant eût osé lever les yeux.

« Approchez, lui dit ensuite M. de G*** d'un ton presque doux. On prétend que vous voulez vous faire soldat pour un ami qui est l'unique soutien d'un père âgé et infirme ; est-ce là en effet le motif qui vous guide ? »

— Je n'en puis avoir d'autre, Monsieur, et je n'ai fait que mon devoir.

— Songez que le métier est très rude ; avant de vous décider, réfléchissez encore.

— Mon colonel, toutes mes réflexions sont faites ; pour sauver Etienne je donnerais ma vie ; et si l'état de soldat me semble pénible, le souvenir de mon frère me soutiendra, soyez-en sûr.

— Mais vous n'avez que seize ans, m'a-t-on dit ; je ne puis faire de vous qu'un tambour.

— N'importe, pourvu que je remplace mon ami, le rang n'y fait rien. »

M. de G*** fixa un moment les yeux sur le jeune pâtre, puis il fit signe au tambour-major d'approcher. C'était une espèce de géant, fier de sa haute taille, joignant l'arrogance à la sottise, mais qui, auprès de ses chefs, se montrait toujours soumis et obséquieux.

« Flamand, lui dit M. de G***, voici un jeune homme que je vous recommande particulièrement, entendez-vous ? Je veux qu'il soit bien traité et qu'il devienne un bon tambour.

— Suffit, mon colonel, vous serez obéi. »

Ernest vit alors le regard de l'orgueilleux colosse s'abaisser jusqu'à lui.

« Suis le tambour-major, lui dit tout bas Francœur ; nous nous reverrons ; prends courage, tout ira bien. »

Le pauvre enfant marcha derrière son nouveau chef. Le chagrin et la fatigue l'avaient tellement abattu qu'il sentit ses genoux fléchir en abordant ceux que désormais il devait appeler ses camarades.

Un éclat de rire prolongé accueillit son arrivée, et son vêtement de pâtre, usé et quelque peu grotesque, égaya si bien les malins tambours qu'il fallut que leur redoutable chef relevât sa moustache pour

arrêter leur lazzis et modérer leur bruyante gaieté.

Quelle situation pour le pauvre petit au milieu de cet essaim d'étourdis, dont les mœurs, les habitudes, le langage étaient si différents de ceux de ses bienfaiteurs ! Pour comble de tourment, le malheureux n'avait pas de quoi payer sa *bienvenue*, c'est-à-dire de quoi régaler ses nouveaux compagnons lorsqu'ils l'emmenèrent avec eux, et il devint dès lors le point de mire de leurs mauvaises plaisanteries.

Étourdi d'abord, Ernest fut sur le point de s'enfuir ; mais aussitôt une bonne pensée vint relever son courage.

« Je tiens ici la place d'Étienne, se dit-il, c'est pour lui que je souffre ces avanies ; je ne dois pas faiblir devant eux ; partout un cœur ferme et honnête peut se faire respecter ; ils se lasseront enfin. »

Bientôt en effet les esprits parurent se calmer. On servit une immense gamelle de soupe, autour de laquelle chacun se précipita. Ernest voulut aussi s'en approcher ; mais, avant qu'il eût pris place, les rangs se serrèrent, et l'infortuné se recula en silence. Il allait se retirer à l'écart, lorsqu'un vieux caporal, portant chevrons, lui demanda s'il n'avait pas faim.

« Pardonnez-moi, répondit-il, mais c'est une souffrance que j'ai appris plus d'une fois à subir sans me plaindre.

— Ce jeune homme doit avoir sa place ici, reprit le caporal ; il faut que toutes ces mauvaises plaisanteries finissent. Ouvrez vos rangs, vous autres !

Ernest, le cœur gros, prit sa part du misérable repas dont on avait fait semblant de l'exclure. Ce

premier assaut passé, il commençait à retrouver un peu de calme, quand il fut soumis à une nouvelle épreuve.

Le régiment de M. de G***, n'ayant trouvé aucune ressource dans le pays, était obligé de bivouaquer, partie sous des tentes, partie sous un vaste hangar, où le soldat, privé de paille, n'avait pour se garantir de l'humidité du sol que le sac qui lui sert de lit en campagne. Ce fut sous ce hangar que l'on conduisit Ernest.

Peu soucieux des inconvénients d'un tel gîte, il avisa, pendant qu'il faisait encore jour, un coin, où il pourrait s'étendre à l'aise, et s'y réfugia, pressé de prendre quelque repos. Avant de se coucher, cependant, il se mit à genoux, sortit de sa poche une petite croix d'ébène que lui avait donnée M. Bonneval, la porta respectueusement à ses lèvres, et commença à prier avec ferveur. Des chuchotements, des éclats de rire l'eurent vite arraché à son pieux recueillement ; il leva la tête et vit tous les yeux fixés sur lui, avec cette curiosité malveillante qui trouble et déconcerte les esprits les plus fermes. Malgré lui, le pauvre enfant sentit la rougeur lui monter au front ; il continua néanmoins sa prière, foulant aux pieds le respect humain.

Au même instant, les épithètes les plus grossières lui furent lancées. Il ne perdit point son sang-froid ; mais sa souffrance intérieure était extrême, quand soudain le sergent Francœur vint l'arracher à ce supplice.

« Que signifie tout ce bruit ? s'écria le brave militaire de sa grosse voix. Quoi ! parce que ce jeune

homme remplit un devoir, vous vous permettez de l'insulter ? Eh bien ! moi je vous dis que c'est une lâcheté et une injustice. Que vous importe qu'il prie s'il devient bon soldat et bon camarade ? Attendez, pour le blâmer, qu'il ait commis quelque faute ; jusque-là j'entends que vous ne lui manquiez pas, ou sinon, c'est à moi que vous aurez à répondre. »

Francœur fit coucher tout le monde et Ernest put alors se livrer à ses tristes pensées, mais la fatigue et la jeunesse finirent par l'emporter sur les soucis. Il s'endormit d'un profond sommeil, et le lendemain matin il commença sa journée comme il avait fini la précédente. Cette fois personne ne songea à le troubler ni à l'interrompre ; tant il est vrai que l'homme assez courageux pour pratiquer franchement sa religion finit toujours par triompher de ceux qui cherchent à le ridiculiser et même par leur inspirer une véritable estime, quand sa conduite se montre en parfaite harmonie avec ses sentiments.

Ce fut ce qui arriva au jeune de Melvan. Sa prière terminée, il endossa l'uniforme, se rendit à l'exercice, et profita si bien de sa première leçon que lui-même fut surpris de sa facilité dans l'*art du tambour*. De reste, sa bonne mine sous l'habit militaire, son agilité, son intelligence, sa politesse envers ses camarades lui gagnèrent bientôt tous les cœurs, et les vieilles moustaches ne tardèrent pas à prédire qu'il ferait un excellent soldat, malgré ses *oremus*.

Francœur, qui l'avait pris en affection, et qui d'ailleurs était tant soit peu chatouilleux sur l'article

de l'amour-propre, se rengorgeait gravement chaque fois que ces éloges arrivaient jusqu'à lui ; il avait pourtant certain grief contre le jeune tambour ; et, le croira-t-on ? c'était justement à propos des pratiques dont lui-même s'était d'abord fait le défenseur.

Il emmena un matin le jeune homme à l'écart et lui demanda :

« Dis donc, mon petit, pourquoi fais-tu comme ça tes prières deux fois par jour devant tes camarades ? Tu sais bien que de prime abord ça les a terriblement *démoralisés*, et que, sans moi, ils auraient pu en venir à du vilain ?

— Oui, sergent, aussi je n'ai pas oublié la protection que vous avez bien voulu m'accorder dans cette circonstance, elle m'a vivement touché ; cependant je dois vous dire que je n'en aurais pas moins persisté à faire ce que je faisais ; car renier sa foi, ou seulement feindre de la renier, c'est une lâcheté, et Dieu me préserve de tomber jamais dans un tel oubli de moi-même !

— A la bonne heure. Mais pourtant si ces hommes s'étaient portés à quelque violence ? s'ils t'avaient battu ?

— Eh bien ! sergent, je me serais défendu ; quand on a des poings au bout de ses bras, c'est pour en faire usage.

— Je vois avec plaisir, mon garçon, qu'il ne faudrait pas trop te marcher sur le pied. Mais pourtant, dans ce cas-là c'est une mauvaise cause que tu veux défendre.

— Comment, une mauvaise cause ?

— Sans doute : il n'est plus d'usage de prier Dieu

comme tu le fais ; à quoi bon toutes ces prières, toutes ces pratiques surannées ? Est-ce que Dieu s'en soucie, crois-tu ? et puis, qu'est-ce qui prouve que Dieu existe ?

— Tout, sergent ; oui, tout ! reprit chaleureusement Ernest. Je suis bien jeune encore, mais depuis longtemps déjà je sens vivre dans mon cœur ce Dieu si bon ; je reconnais sa puissance dans l'immensité de ses œuvres ; dans ce beau soleil qui nous réchauffe et nous éclaire ; dans cette magnifique nature qui renferme en elle-même tout ce qui est utile à notre vie. Assurément, ce n'est pas le hasard qui a créé tant de merveilles ; une telle supposition serait absurde...

— Eh mais ! comme tu y vas, s'écria Francœur ; tu parles comme un avocat, et je parie un de mes chevrons qu'il n'y pas deux tambours comme toi dans toute l'armée. Enfin, quoique ça soit drôle, je ne dis pas que tu n'aies pas un peu raison ; nous reviendrons là-dessus, car tu m'as rappelé les leçons de ma vieille mère, et tiens, vois-tu, à ce souvenir-là je me suis senti plus d'une fois, je te l'avoue, certaine disposition à prier aussi...

— Eh bien ! sergent, il fallait céder à cette heureuse inspiration. Si vous saviez comme la prière rafraîchit le cœur ! comme elle nous console dans nos peines !

— Je te dis que nous en reparlerons, répliqua Francœur en serrant affectueusement la main du jeune de Melvan ; mais, pour le quart d'heure, il faut nous rendre à la manœuvre. Nous allons avoir bientôt à nous frotter avec ces enragés d'Espagnols ;

il faut que je te mette en état de leur riposter ; et je pense qu'avec toi la peine ne sera pas perdue. »

Ces dernières paroles furent un nouvel encouragement pour le jeune tambour ; aussi ses progrès devinrent-ils de plus en plus sensibles ; le sergent, excellent instructeur, lui apprit à manier le sabre et le fusil avec autant d'adresse que les baguettes ; et souvent les officiers, durant l'exercice, l'offraient pour modèle aux hommes dont l'intelligence ou la volonté se montraient rebelles à leurs soins.

On comprend qu'une vie aussi active laissait peu de loisirs au remplaçant d'Etienne. Pour lui, les heures s'écoulaient sans qu'il eût le temps de jeter un regard en arrière ; et pourtant son ami était toujours présent à sa pensée ; ce souvenir le suivait partout ; il était devenu le mobile de ses moindres actions. Mais c'était surtout les jours de paie que ce souvenir se réveillait ; car ces jours-là le jeune tambour comptait certain petit pécule amassé au prix des plus rudes privations, et son cœur débordait de joie en le voyant grossir. Enfin, au bout de six semaines environ, ce précieux trésor s'élevait à *trois francs* bien comptés. Trois francs !... Eh ! que prétendait-il faire avec une si modique somme ? demanderont peut-être nos jeunes lecteurs qui n'ont jamais connu la pauvreté ni le prix qu'elle attache aux moindres biens qui lui adviennent. Mais Ernest, enfant abandonné, qui depuis l'âge de cinq ans avait mangé le pain de la misère, savait bien que la plus chétive ressource est un grand soulagement pour le nécessiteux, et ce soulagement, il voulait l'offrir au père de son ami, de son cher Etienne.

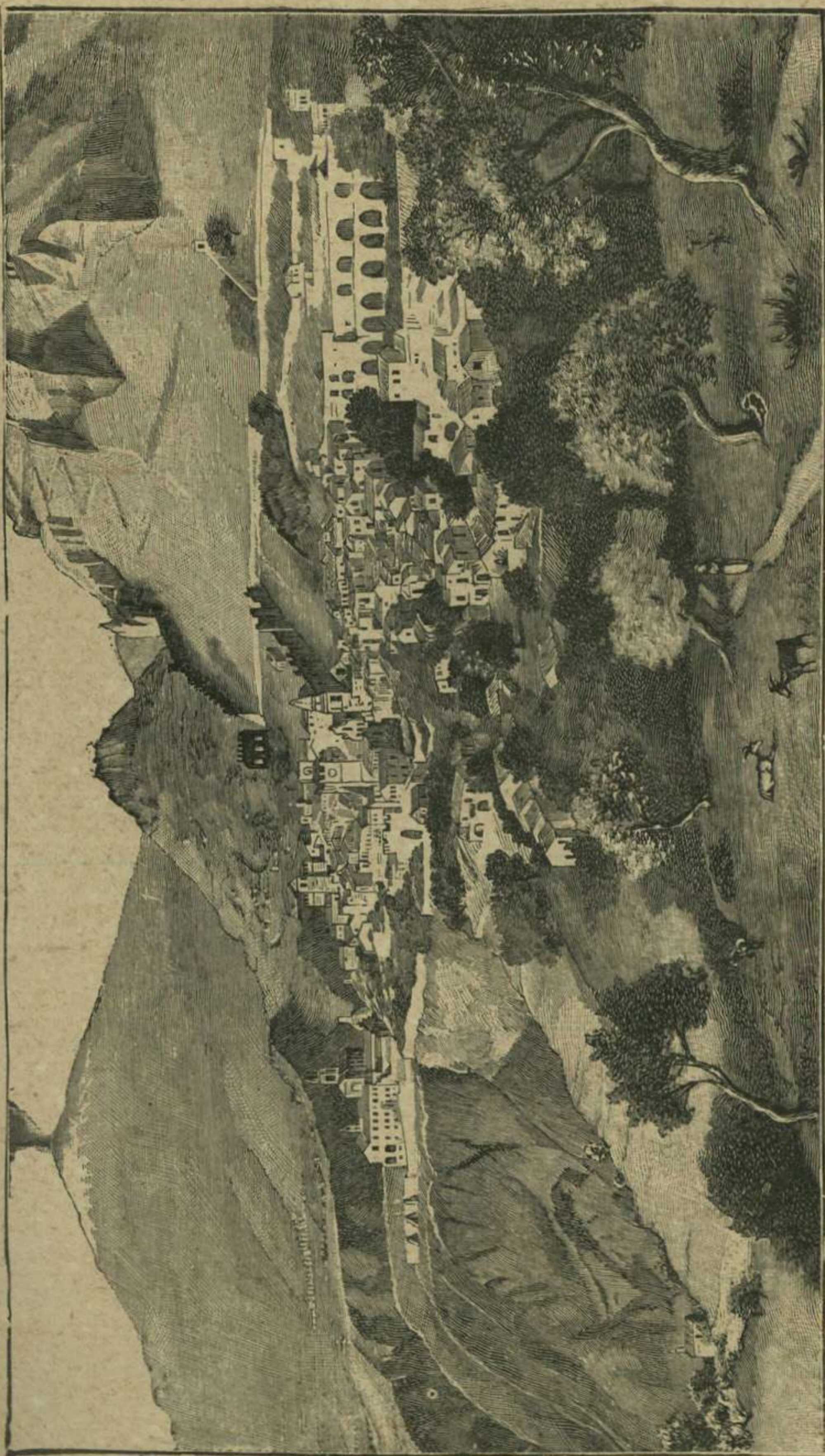
Oh ! quelle joie, quel bonheur, lorsqu'il put envoyer à la cabane ces trois francs si péniblement amassés et y joindre une lettre où il exprimait sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs !

Depuis qu'il les avait quittés, lui-même avait reçu une lettre d'Etienne ; cette lettre, il l'avait relue vingt fois, toujours avec un nouveau plaisir ; aussi fut-il ravi de pouvoir lui écrire à son tour, surtout pour annoncer l'envoi de son trésor.

Cependant l'ordre de départ était arrivé ; déjà il ne restait plus qu'un seul bataillon du régiment sur la frontière, les autres étaient entrés en Espagne. Il fallait donc dire adieu, peut-être pour jamais, à ce coin de terre que, depuis son enfance, le jeune tambour regardait comme son pays natal ; et, quelle que fût sa résignation, il se sentit pénétré d'un amer chagrin.

Les paysages d'Espagne, si nouveaux pour lui, vinrent heureusement donner un autre cours à ses idées. Puis, il put juger par lui-même de l'ardent patriotisme des ennemis de la France et comparer leur situation à celle des troupes de Napoléon.

Blessés dans leurs intérêts, dans leurs affections, comme dans leur liberté, les Espagnols, qui avaient admiré la gloire de l'empereur tant qu'ils étaient restés en dehors de ses conquêtes, devinrent ses adversaires les plus acharnés dès qu'il eut fait asseoir son frère sur le trône d'Espagne, et qu'il voulut leur dicter des lois. De toutes parts un cri de révolte se fit entendre ; ils se soulèverent avec une vigueur que secondait encore la configuration du pays ; de hautes montagnes, des roches escarpées,



Les paysages de l'Espagne vinrent donner un autre cours à ses idées. (P. 52.)

des routes bordées de précipices et de fondrières, tout les protégeait. L'intrépide Mina s'était mis à leur tête avec son neveu, non moins ardent que lui. Tous les deux, connaissant parfaitement le terrain, surent profiter des avantages qu'il devait leur offrir. Aussi nos troupes, continuellement harcelées par leurs partisans embusqués dans les buissons ou derrière les rocs, recevaient leurs balles sans pouvoir se défendre, et arrivaient décimées à leur destination.

Indépendamment de ce danger inévitable, les subsistances manquaient dans presque toute l'étendue de cette fatale contrée ; car Mina capturait les convois, et la plupart des villages avoisinant les routes ne comptaient que des ennemis prêts à massacrer nos soldats lorsqu'ils s'isolaient un instant.

Dès la première étape au delà de la Bidassoa, le colonel de G*** comprit toutes les difficultés qu'allait lui offrir sa marche dans un tel pays, et bientôt en effet la troupe eut à subir de cruelles privations. Le brave chef était en proie à de vives inquiétudes lorsqu'un soir, ayant enfin trouvé un lieu moins désert, il espéra y découvrir quelques ressources pour son régiment, épuisé de fatigue et de besoin.

Cet espoir s'accrut encore lorsqu'il vit que les habitants ne faisaient aucune difficulté de fournir des vivres aux soldats, et qu'ils se prêtaient même de bonne grâce à les recevoir dans leurs maisons. M. de G*** n'usa cependant qu'avec une extrême prudence de ces dispositions bienveillantes ; il fit bivouaquer le plus grand nombre de ses hommes

au centre du village, afin qu'ils fussent prêts à la première alerte ; et il établit en outre des doubles postes sur divers points.

Ernest et le sergent Francœur furent logés ensemble dans une maison de chétive apparence. Cette maison, ou plutôt cette mesure, était habitée par des gens dont l'extérieur inspirait peu la confiance.

Francœur, cependant, ayant vu ses hôtes se nourrir des mêmes aliments qui lui furent offerts, ainsi qu'à son jeune compagnon, engagea celui-ci à faire honneur au repas. Ils étaient convenus qu'Ernest feindrait d'ignorer la langue du pays, afin de s'assurer, en les écoutant parler, si l'on ne formait contre eux aucun mauvais dessein. Mais les deux époux, qui ne savaient pas un mot de français, s'abstinrent de parler entre eux, et le souper se passa dans un silence interrompu seulement par le bruit que faisait Francœur en réparant copieusement le jeûne forcé qu'il avait dû subir. Ses libations redoublées excitaient bien parfois l'humeur du Biscayen, et alors on voyait tout à coup son épais sourcil se froncer : mais au même instant un imperceptible sourire, échangé avec sa femme, lui faisait allonger le bras vers la cruche de vin, objet de la convoitise du sergent. Celui-ci alors s'empresait d'accepter les rasades ; et il fit tellement honneur au repas que ses jambes avinées lui permirent à peine de gravir l'échelle conduisant à l'étage supérieur, où il devait passer la nuit.

Beaucoup plus sobre, et déjà instruit des pièges de tout genre que les habitants du pays tendaient à nos armées, le jeune de Melvan, au contraire,

s'était tenu dans une telle réserve qu'il n'avait rien perdu de son sang-froid ; aussi le coup d'œil du mari à sa femme ne lui avait-il pas échappé. Il crut en outre, au moment où il allait monter l'échelle derrière Francœur, lire une joie féroce dans leurs traits, et il n'en fallut pas plus pour le décider à veiller toute la nuit à côté de son imprudent compagnon, qui, à peine étendu sur la paille, se mit à ronfler bruyamment.

Toujours en proie à l'inquiétude, Ernest souleva légèrement la trappe qui fermait le grenier, et de là prêtant une oreille attentive, il entendit ses hôtes engagés dans une conversation qui ne tarda pas à jeter l'épouvante au fond de son âme.

« Sais-tu, disait la femme, qu'ils sont là une masse d'hommes, dont nos gens, réduits pour le moment à deux cent cinquante, tout au plus, auront bien de la peine à venir à bout ?

— Tu ne sais ce que tu dis, lui répondit le Biscayen. Quand on attaque un ennemi dans l'ombre et que l'on connaît le terrain, on est quatre fois plus fort que lui. Tout le village d'ailleurs fera son devoir. Chacun se tient prêt ; nous tomberons sur ces maudits Français pendant leur sommeil, et leur affaire sera bien vite expédiée.

— Et les sentinelles, reprit la femme, crois-tu donc qu'elles ne donneront pas l'alarme ?

— Sois tranquille ; tout est prévu. Les hommes des postes auront eu de quoi manger et boire comme celui de là-haut, que j'aurais tué si volontiers tout à l'heure, si je n'avais craint que son jeune compagnon ne donnât l'éveil avant d'avoir

reçu aussi son affaire ; mais ils ne perdront rien pour attendre. Donne-moi mes armes, et courons avertir nos gens ; dans moins d'une demi-heure nous aurons redescendu la montagne. »

A ces mots, le mari ouvrit une porte qu'Ernest n'avait pas aperçue au fond de la cabane, et grâce à la lumière que portait la femme, il les vit disparaître par cette issue.

« Sergent, dit-il alors en secouant rudement Francœur, levez-vous, le temps presse ; nous sommes trahis...

— Qu'est-ce que tu dis donc ? veux-tu bien me laisser dormir ! balbutia le troupier en bâillant et sans bouger.

— Je vous dis que l'on va nous attaquer, s'écria Ernest en le secouant plus fort ; venez donc, voulez-vous être égorgé sans vous défendre ? »

Puis le pauvre enfant retourne vers la trappe, allonge la main pour s'assurer si l'échelle est encore à sa place, et reconnaît avec un indicible effroi qu'elle a été enlevée !

« Que faire, que devenir, sergent ? au nom du Ciel, levez-vous, il faut que notre colonel soit averti... »

Frappé d'une idée subite, Ernest saisit le tambour, qu'il a déposé dans un coin du grenier, s'approche d'une large lucarne, et se met à battre le rappel avec une telle force que les hommes, réveillés en sursaut, se rassemblent aussitôt sous les armes.

« D'où part le son de ce tambour ? demande M. de G***, qui, le premier debout, est déjà au milieu de ses soldats.

— C'est de ce côté qu'il vient, » répondent ceux-ci. En un moment ils enfoncent la porte de la chaumière.

« Mes amis ! mes camarades ! une échelle, je vous en prie, leur crie à tue-tête le sergent Francœur, que le rappel a complètement éveillé ; nous sommes pris ici comme dans une souricière. »

On les délivra de leur prison ; mais M. de G***, ayant aperçu Ernest, le saisit au collet, et lui demanda d'une voix sévère qui lui avait donné l'ordre de battre la caisse.

— Je n'ai point reçu d'ordre, mon colonel, répondit le jeune homme, mais il fallait vous prévenir que l'ennemi sera sur nous dans quelques minutes ; et, ne pouvant aller jusqu'à vous, j'ai battu le rappel.

— Où avez-vous appris qu'une attaque doit nous être faite ?

— Je sais l'espagnol, mon colonel, et j'ai parfaitement entendu expliquer le complot. Deux personnes sont parties chercher les guérillas, au nombre de deux cent cinquante, outre les habitants du village, qui doivent se joindre à eux. »

Ces paroles portaient le cachet de la vérité ; aussi le colonel n'hésita pas à prendre toutes les dispositions nécessaires, et il usa de tant d'habileté dans cette circonstance que, quand l'ennemi apparut, il le força à lui abandonner le village et à s'enfuir dans les montagnes, où il ne se soucia pas de le poursuivre.

Ayant ensuite rallié ses hommes, il se hâta de les éloigner au point du jour d'un si dangereux

traquenard ; et lorsqu'il se vit entièrement à l'abri des balles ennemies, il fit faire halte, appela le jeune tambour, et lui dit en présence de ses camarades :

« Jeune homme, vous avez agi cette nuit sans l'ordre de vos chefs : dans toute autre circonstance, une telle infraction à la discipline eût pu vous attirer une peine assez grave ; mais ici vous n'aviez d'autre but que d'épargner le sang de vos frères d'armes, et le choix des moyens ne vous était pas laissé ; loin donc d'avoir à vous punir, je dois des éloges à votre zèle, et je vous nomme caporal tambour en récompense de l'important service rendu par vous au régiment.

— Vive notre colonel ! vive le petit tambour ! s'écrièrent à la fois tous les soldats.

En ce moment Francœur fendit la foule, et, saisissant le bras de son protégé :

« C'est moi, dit-il, qui lui attacherai ses premiers galons, et j'espère bien aussi lui attacher un jour ses premières épaulettes ! »

En même temps il embrassa Ernest. Recevoir une récompense à la tête de son bataillon, voir tous ses camarades, naguère si malveillants, applaudir avec enthousiasme à son bonheur ; quelle émotion pour le jeune troupier ! aussi fut-il tout d'abord hors d'état d'exprimer sa reconnaissance à son colonel. Ce dernier, du reste, la devinait facilement ; car, en voyant Ernest, il n'avait pas tardé à reconnaître ses nobles sentiments et s'estimait heureux d'avoir trouvé une occasion de lui donner un témoignage public de sa bienveillance.



CHAPITRE QUATRIÈME

Intrépide en face de tous les périls.

On se souvient froidement des plaisirs
qu'on a goûtés : on se rappelle avec trans-
port les bonnes actions qu'on a faites.

Mme DE GENLIS.



PRÈS cette halte, si agréable pour le jeune de Melvan, le régiment reprit sa marche au milieu d'une vaste plaine, où les pièges des guérillas n'étaient plus à craindre comme dans les défilés qu'il venait de franchir.

Le beau ciel de l'Espagne étalait toute sa splendeur dans un immense horizon, et la plaine semblait ne former qu'un vaste jardin où s'épanouissaient mille fleurs charmantes. L'olivier et le chêne vert, groupés çà et là, semblaient ne montrer leurs sombres teintes que pour faire ressortir ce riant tableau. Ernest, en le contemplant, demeura d'abord pensif ; puis tout à coup un souvenir confus de son enfance se retraça à sa mémoire, et une indéfinissable émotion le saisit.

« Que se passe-t-il donc en moi ? se dit-il. Pour-

quoi cette tristesse dont je ne puis me rendre maître? On dirait qu'ici la figure de Pepita et celle d'Ernano se retracent plus clairement à mon imagination... Il me semble que je les vois l'un et l'autre, que c'est dans un lieu tout semblable que Pepita me descendit de la voiture dans laquelle elle m'emmenait... Je cueillis des fleurs pareilles à celles-ci; elles avaient le même parfum... Et ces rochers à pic, là-bas à l'extrémité de la plaine, je crois aussi les avoir déjà vus... Mon Dieu! si ce n'est pas un songe, si en effet j'ai foulé ce sol dans mon enfance, qu'est-il donc pour moi? Est-ce ma patrie que je viens combattre? Oh! quelle idée affreuse!... Mais non, je suis Français; je le sens à l'amour que je porte à la France, au beau pays d'Étienne!»

A cette pensée, les larmes vinrent aux yeux du pauvre orphelin. Mais la vaste plaine allait être franchie; la troupe devait entrer dans un chemin creux dominé par les énormes rochers qui avaient attiré les regards d'Ernest. D'épais buissons, où l'ennemi pouvait être embusqué, bordaient de chaque côté cette route dangereuse.

Avant d'y pénétrer, le colonel commanda une nouvelle halte, fit visiter les armes, donna ses instructions, puis on se remit en marche; mais à peine eut-on parcouru ce défilé l'espace d'un quart d'heure que le plus affreux spectacle vint saisir d'horreur tous les soldats. Un épouvantable carnage avait eu lieu en cet endroit; la terre était jonchée de cadavres mutilés, sur lesquels on voyait des lambeaux d'uniformes français.

A la vue de ce triste tableau, les hommes demeurèrent comme frappés de stupeur ; puis, une profonde indignation succédant à cette impression douloureuse, ils proférèrent de vives imprécations contre les Catalans, et demandèrent à donner la sépulture à leurs infortunés compatriotes ; mais le colonel, tout en partageant ce pieux désir, ne permit pas de le réaliser, car s'attarder dans ces parages pouvait devenir périlleux. En effet une décharge d'espingoles, partie des profondeurs d'une caverne qui bordait la route, les avertit que l'ennemi ne s'était pas éloigné. Rien alors ne put arrêter l'élan de ces hommes exaspérés ; ils se précipitèrent sur les assaillants avec un courage que doublait l'ardeur de la vengeance, et ils se rendirent maîtres du champ de bataille.

Cette victoire cependant ne fut pas remportée sans de graves pertes ; le colonel lui-même, entouré dans la caverne par trois Biscayens déterminés, avait failli succomber sous leurs coups ; mais le jeune tambour, ayant vu le danger, était parvenu, avec le sergent Francœur, à le dégager de leurs mains, et cet acte de dévouement avait décidé du combat.

« Je vous dois la vie, je ne l'oublierai pas, dit le colonel à ses libérateurs ; vous m'avez défendu au péril de votre propre existence. »

Puis regardant le jeune tambour, il ajouta du ton le plus affectueux : « Votre début dans la carrière, mon cher de Melvan, est déjà marqué par deux actions qui dénotent un noble cœur ; continuez, et comptez sur l'amitié que vous doit aujourd'hui votre chef.

— Merci, mon colonel, répondit l'orphelin, merci ; vous doublez mon courage par vos bontés.

Il s'éloigna le cœur joyeux, et il se rendit aussitôt aux ambulances de son bataillon pour rendre aux blessés, autant qu'il était en son pouvoir, les services que comportait leur malheureuse situation.

Tout en suivant les ambulances, il contemplait avec délices le magnifique paysage que traversait le régiment, et son cœur s'élevait vers le Créateur tout-puissant, auteur de ces merveilles de la nature. Il le remerciait de l'avoir sauvé dans la chaude alerte qui venait de se produire, et il le priait pour les malheureux qui y avaient été blessés, et surtout pour ceux qui y avaient perdu la vie.

Après une journée si fatigante et si féconde en émotions, le pauvre enfant exténué put prendre enfin quelque repos. Le bataillon rencontra un gros bourg, maintenu dans une apparente soumission par les autorités françaises, et les blessés y trouvèrent d'utiles secours. Cependant le lendemain il fallut le quitter et se remettre en route avec toutes les appréhensions que faisaient naître les périls déjà éprouvés. Les soldats n'avançaient plus qu'avec méfiance au milieu des charmantes vallées, des riants coteaux, car à chaque pas ils trouvaient de sinistres indices de la haine des habitants.

Au milieu de tant d'anxiétés et de souffrances, Ernest montrait une fermeté à toute épreuve. Peu accessible à la crainte, il supportait les fatigues et les privations avec un courage qui étonnait les plus anciens soldats : on eût dit que son âme s'était agrandie par le généreux sacrifice fait à l'amitié,

et que son corps, obéissant à cette noble impulsion, avait doublé ses forces.

Moins exaspéré aussi que ses camarades contre les gens du pays, parce que ses sentiments religieux le portaient à aimer tous les hommes, de quelque nation qu'ils fussent, il abordait toujours ceux-ci avec douceur lorsqu'il était forcé d'avoir avec eux certains rapports, et souvent il se passait de nourriture plutôt que d'exiger par la violence ce qu'on ne paraissait pas disposé à lui accorder volontairement.

Un soir il fut envoyé avec deux hommes de sa compagnie et le sergent Francœur, qui le quittait peu, dans une maison d'assez bonne apparence. Cette maison était habitée par une femme âgée et son fils, qui, à la vue des Français, manifesta un vif sentiment de répulsion. Le jeune Espagnol parlait notre langue, et il fit entendre des reproches si outrageants en exprimant son refus de recevoir les hôtes qui lui étaient adressés qu'une violente dispute s'engagea. Ernest chercha d'abord à concilier les esprits ; mais la colère des deux soldats et de Francœur était arrivée à son paroxysme ; ils tirèrent leur sabre, et ils allaient se jeter sur l'imprudent qui leur résistait, lorsque le jeune tambour, se précipitant au devant de leurs coups, s'écria :

« Non ! non ! vous ne ferez pas une telle lâcheté ! Oubliez-vous donc que vous êtes trois contre un ?

— Que nous importe ? répondirent les soldats, c'est un ennemi qui nous égorgerait s'il était en force ; il faut le tuer, ce sera un de moins.

— Vous ne le toucherez pas ; j'ai le droit de vous le défendre.

— Et à moi, peux-tu le défendre aussi ? interrompit le sergent, pâle de fureur ; après tout, tu m'ennuies avec tes délicatesses... Ote-toi de là ; il faut que ce *pékin* y passe.

— Eh bien, tuez-moi donc avec lui ! » reprit énergiquement Ernest, continuant de faire à l'Espagnol un rempart de son corps.

Pendant cette scène, la vieille mère, épouvantée du danger que courait son fils, sortit d'une armoire d'énormes pièces de viande et du vin qu'elle présenta aux soldats affamés et furieux.

« A table, sergent, à table ! s'écrient-ils tous les deux ; nous expédierons ensuite le *pékin*, si le cœur vous en dit.

— Vas-tu donc rester là planté comme un piquet ? murmura alors Francœur, d'un ton fort radouci, en regardant le tambour. Voyons, viens souper, puisque ces misérables s'exécutent.

-- Pardon, sergent, je ne puis accepter de nourriture ici qu'autant que vous m'aurez fait une promesse.

— Laquelle ?

— De ne point toucher à cet homme, de ne lui laisser faire aucun mal ni aucune injure, de vous souvenir enfin que c'est un ennemi désarmé. »

Le sergent remit son sabre au fourreau, s'avança vers Ernest, et, le tirant brusquement par la main :

« Mange ! » lui dit-il.

Le jeune homme alors se mit à table, non sans avoir échangé un regard expressif avec l'Espagnol, qui se tint debout près de sa mère. Après le repas, les soldats, échauffés par le vin, voulurent renou-

veler la querelle ; Francœur, qui, cette fois, s'était montré sobre, leur imposa silence, et tous allèrent se coucher.

Rien n'est doux au cœur comme une bonne action que l'on vient d'accomplir ; aussi notre jeune tambour s'endormit ce soir-là dans un calme délicieux : il rêva à Étienne, à ses moutons, aux belles prairies où il se plaisait tant à les conduire, et il retrouva un moment le bonheur de sa première jeunesse... Hélas ! ce bonheur n'est trop souvent qu'un vain songe, auquel succèdent de tristes réalités ; nous l'apercevons comme une ombre, puis il disparaît dans le désert de la vie ; et alors, que le réveil est pénible !

Cependant, pour l'âme vouée à Dieu, il y a toujours un contentement intérieur que nul revers, nulle tribulation, ne saurait lui ravir. Ce fut cette pensée qui consola Ernest lorsque, en ouvrant les yeux, il vit s'évanouir les douces fictions qui l'avaient si délicieusement bercé. Ses compagnons dormaient encore ; il se leva sans bruit, se mit à genoux, tira de sa poche sa croix d'ébène, la porta à ses lèvres, et pria. Quelques instants après, un léger bruit se fit entendre à la porte ; il tourna la tête et vit avec surprise, à travers un vasistas qu'il n'avait pas aperçu, la sombre figure de son hôte qui lui faisait signe de sortir ; il le suivit jusqu'au rez-de-chaussée. Là, l'Espagnol s'arrêta, lui disant dans sa propre langue, dont Ernest s'était servi la veille en lui adressant la parole :

« Je pense que votre départ approche, et je ne veux pas que nous nous séparions sans vous avoir

exprimé ma reconnaissance. Croyez que je sais apprécier le service dont je vous suis redevable. »

Puis présentant au jeune tambour une poignée de pièces d'or :

« Prenez ceci, ajouta-t-il, c'est de la part de ma mère.

— Je la remercie ainsi que vous, Monsieur, répondit Ernest avec dignité et en repoussant la main qui se tendait vers lui ; quand j'ai le bonheur de me rendre utile à quelqu'un, c'est mon cœur qui me paie, et je ne veux pas d'autre salaire.

— Acceptez, je vous en prie.

— N'insistez pas, Monsieur, ou je serais forcé de m'éloigner de vous avec un sentiment pénible...

— Brave jeune homme ! dit l'Espagnol, vous mériteriez d'appartenir à mon héroïque nation.

— Celle dont je fais partie ne le cède à aucune autre en fait d'héroïsme, repartit le jeune tambour ; si les malheurs inséparables de la guerre vous rendent aujourd'hui injuste envers elle, tôt ou tard, j'aime à le croire, vous apprécierez mieux les grandes qualités qui la distinguent. »

Le Catalan hocha la tête et jeta sur son libérateur un regard farouche ; mais, réprimant aussitôt ce mouvement de colère :

« Ne discutons pas cette question, dit-il ; vous avez acquis mon estime, et je veux vous quitter en bonne intelligence. Adieu donc ! Puissé-je ne jamais vous rencontrer sur un champ de bataille ! partout ailleurs, Alonzo n'oubliera pas que vous lui avez sauvé la vie. »

Après avoir prononcé ces paroles, il disparut en

montrant à son hôte une table où les restes copieux du souper avaient été servis. Francœur et les deux soldats vinrent en prendre leur part, et tous ensuite quittèrent la maison de l'Espagnol.

Le sergent manifestait malgré lui un certain embarras devant le jeune tambour : il sentait que son emportement de la veille avait été poussé trop loin ; car chez ce brave militaire les habitudes contractées dans les camps n'excluaient pas les qualités du cœur. Pour les faire surgir, il suffisait d'en appeler à sa bonté, à sa loyauté naturelles : c'était alors un lion transformé tout à coup en agneau, et ce changement subit le conduisait toujours à d'utiles réflexions.

« Tu ne me parles pas d'hier, dit l'excellent homme à Ernest lorsqu'ils se furent remis en route avec le régiment ; nous avons pourtant quelque chose à vider ensemble à ce sujet. Voyons, conviens franchement que tu n'as pas été content de moi ; à ton âge on est presque toujours sévère dans ses jugements, et je parierais que le tien ne m'est pas favorable en ce moment.

— Ah ! sergent, vous ne sauriez croire cela de moi ; vous m'avez donné trop de preuves de la générosité de votre cœur pour que je le méconnaisse.

— Tout cela est bel et bon ; mais qu'as-tu pensé hier quand j'ai voulu tuer le Biscayen ?

— J'ai pensé, sergent, que vous ne le tueriez pas, puisque votre protégé couvrait sa poitrine.

— Si j'avais persisté, tu aurais bien fini par me céder la place, j'espère ?

— Non, sergent. Cet homme était dans son tort,

sans doute ; il nous repoussait avec des paroles outrageantes ; mais il était désarmé, je devais le défendre.

— Ainsi tu te serais battu contre moi, contre tes camarades ?

— Je ne me serais battu ni contre vous, ni contre eux ; seulement je me serais laissé tuer sur le corps du Biscayen.

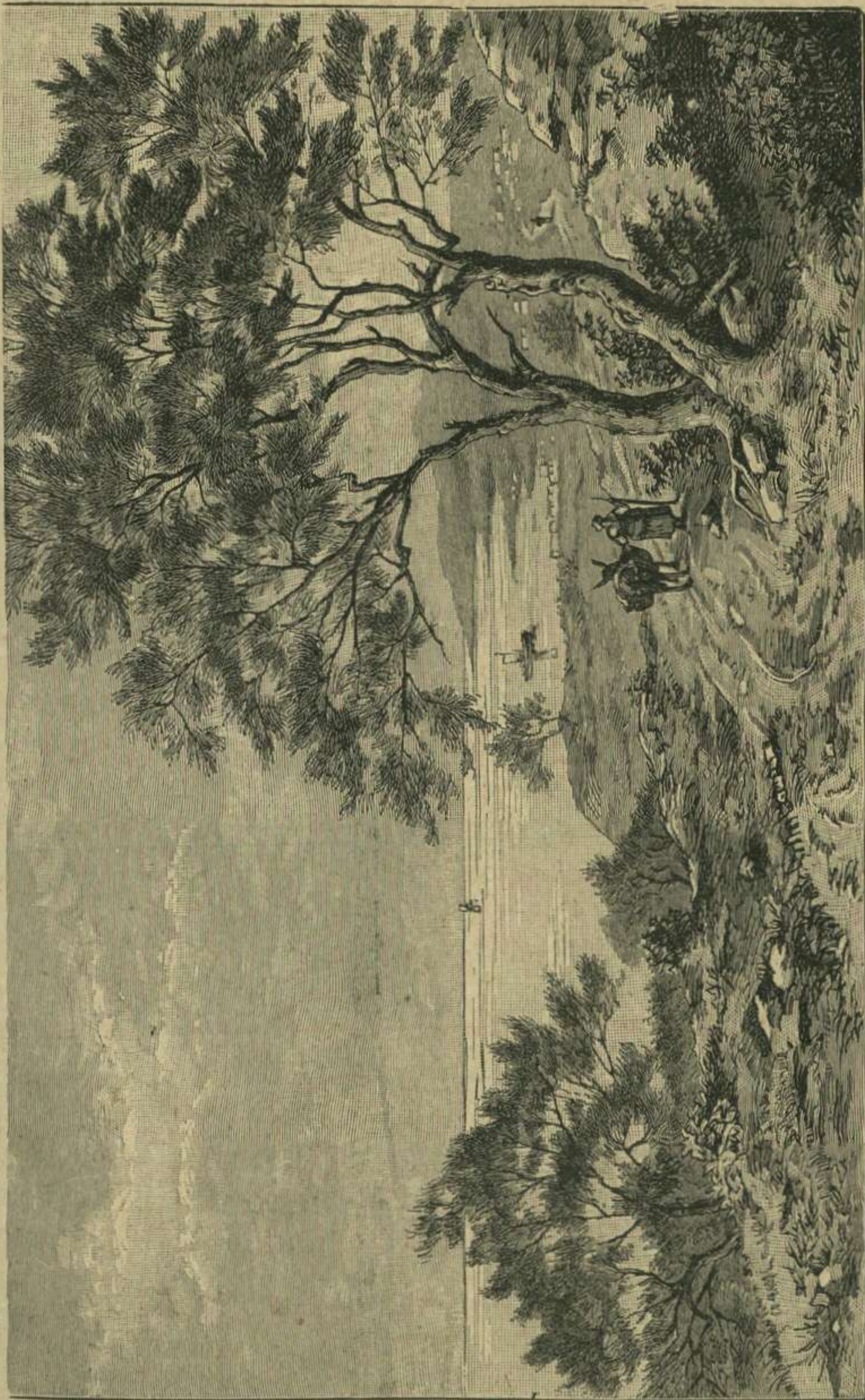
— Mais c'est un ennemi !

— En ce moment je n'ai vu en lui qu'un homme ayant besoin de mon secours.

— Et tu nous as regardés comme de lâches assassins, n'est-ce pas ?

— Je vous ai regardés comme des hommes justement irrités, mais allant trop loin dans leur colère ; et puis, tenez, sergent, s'il faut tout dire, j'étais désespéré en voyant le brave Francœur, celui auquel je dois tant de reconnaissance, sur le point de commettre une action que, tout le premier, il eût déplorée ensuite, j'en suis sûr ; car enfin, si l'on nous envoie pour combattre ces hommes soulevés contre nous, et s'il ne nous appartient pas de juger de quel côté se trouve le bon droit, nous ne devons pas pour cela nous montrer inhumains envers eux ; hors du champ de bataille, il me semble qu'il ne devrait plus y avoir d'ennemis pour celui qui est le plus fort.

— Tu as raison, repartit Francœur, vivement frappé par les paroles du jeune de Melvan ; et maintenant je dois convenir que j'ai eu tort ; mais plus je t'écoute, plus je suis étonné qu'à ton âge on puisse penser avec autant de sagesse.



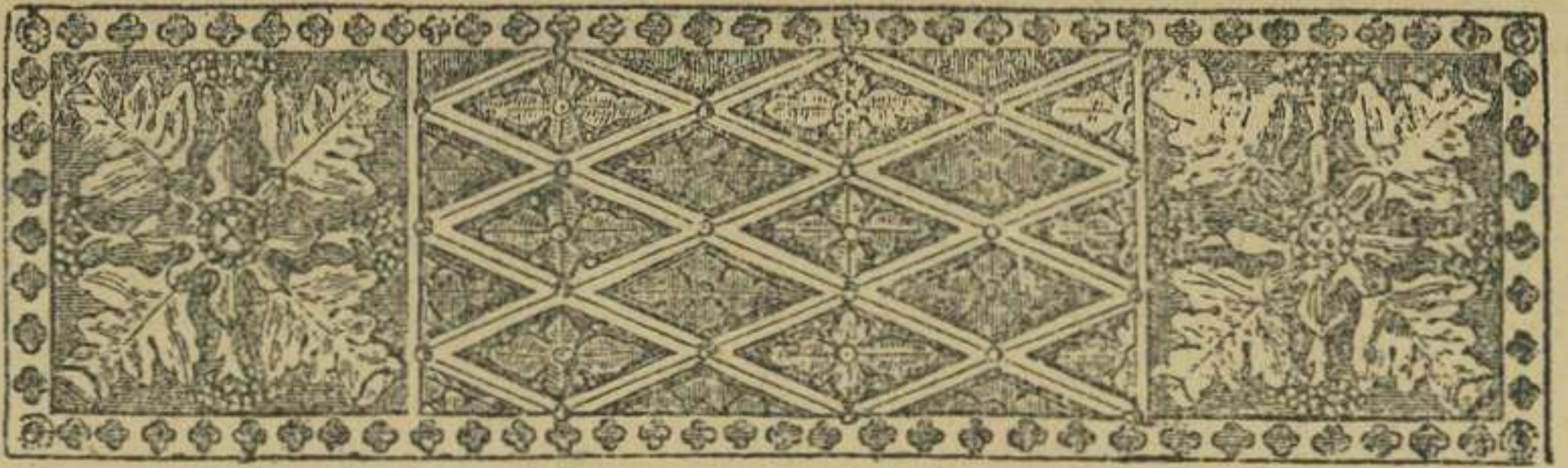
L'olivier par ses teintes sombres faisait ressortir ce riant tableau. (P. 61.)



— Je ne crois pas, sergent, répondit modestement Ernest, que les sentiments ou les impressions que j'ai osé jusqu'ici exprimer devant vous, méritent d'être qualifiés d'un si beau nom ; je ne les dois qu'aux excellents avis de l'homme respectable qui a formé mon cœur, et qui m'a fait connaître les devoirs imposés au vrai chrétien. Ces avis, je les ai souvent médités dans la solitude, et aujourd'hui, quand une chose m'embarrasse ou m'afflige, c'est à ces pensées que j'ai recours ; puis j'invoque le Ciel, afin que les bonnes inspirations m'arrivent ; voilà tout le secret de ce que vous appelez ma sagesse. A ce compte, chacun peut être sage comme moi, car où est celui qui n'a pas reçu quelques bons conseils dans sa jeunesse, et à qui Dieu a refusé sa lumière ? »

Ces entretiens, qui se renouvelèrent souvent durant la route, amenèrent peu à peu chez Francœur un changement dont lui-même s'étonna. Il finit par se corriger de ses habitudes d'ivrognerie.





CHAPITRE CINQUIÈME

La tombe révélatrice. — Joie et douleur.

L'homme ici-bas ressemble à l'aveugle Ossian, assis sur les tombeaux des rois du Morven; quelque part qu'il étende sa main dans l'ombre, il touche les cendres de ses pères.

CHATEAUBRIAND.



Le corps dont le jeune tambour faisait partie traversa enfin la charmante vallée qui avoisine Vittoria. Le régiment de M. de G***, destiné à renforcer jusqu'à nouvel ordre la garnison de cette ville, y avait déjà ses deux premiers bataillons, et le dernier put s'y remettre à loisir des peines et des fatigues qu'il avait endurées depuis son entrée en Espagne.

Pour Ernest, qui jusqu'alors n'avait guère aperçu que des villages ou de gros bourgs, la capitale de l'Alava fut un sujet d'admiration; il la parcourut en tous sens avec l'avidité de son âge, mais il finit cependant par donner la préférence aux délicieuses campagnes dont elle est environnée. Chaque jour, après son service, il allait y promener ses rêveries.

Du reste, depuis son arrivée à Vittoria, ses moments de liberté s'étaient prodigieusement accrus, car le colonel lui avait fait quitter le modeste poste de caporal-tambour pour faire de lui son secrétaire, et cette nouvelle position, qui améliorait beaucoup le sort du remplaçant d'Étienne, lui donnait des loisirs dont il sut profiter en se livrant à son goût naturel pour les champs et surtout pour l'étude de la botanique.

Trouvant dans les environs de Vittoria de quoi satisfaire amplement ce goût, Ernest y consacrait tous les moments qu'il pouvait dérober aux écritures dont il était chargé ; et malgré le danger qu'il courait en s'écartant du mur d'enceinte, près duquel les guérillas se montraient quelquefois, il allait souvent explorer les bords de la Zadora, et s'y oubliait des heures entières.

Un jour que sa promenade l'avait mené plus loin que de coutume, il prit un sentier qui lui parut devoir abrégé sa route pour retourner à la ville ; mais il reconnut bientôt que ce sentier n'avait d'autre aboutissant qu'un vaste cimetière, où de superbes monuments s'élevaient à côté de modestes croix. S'étant découvert, il s'agenouilla devant la grille ; puis, poussé par un mouvement irrésistible, il entra dans ce domaine de la mort, et se mit à le parcourir, avec le sentiment religieux qu'y porte toujours le vrai chrétien.

« Quel triste lieu ! se dit-il, et quelles pensées il fait naître !... Mais quelle est cette pierre dégradée et noircie au pied de laquelle se trouve une fraîche couronne de pâquerettes ? L'inscription est presque effacée, et

pourtant un souvenir s'attache encore à ce tombeau... »

En même temps Ernest se penche pour lire l'inscription, gravée en langue espagnole, et tout à coup, poussant un cri, il tombe à genoux. Le monument funéraire portait ces mots :

CI-GÎT

ERNEST CHARLES, BARON DE MELVAN,

ÉMIGRÉ FRANÇAIS,

DÉCÉDÉ EN...

ET

CLÉMENCE DE MIREVEL, SON ÉPOUSE,

DÉCÉDÉE EN 1796.

PASSANTS, PRIEZ POUR EUX

Le pauvre orphelin faillit se trouver mal à cette lecture : il n'en pouvait douter, c'était là le tombeau qui renfermait les restes de son père et de sa mère ; la date, le nom, qui s'y trouvaient inscrits, le déchirement de cœur qu'il ressentait, tout lui disait qu'il ne se trompait pas.

« Prenez donc garde, lui cria en ce moment en espagnol une vieille femme, couverte de haillons, et qu'il n'avait pas aperçue d'abord, parce qu'elle s'était cachée à son approche, vous foulez la couronne que je viens de placer sur cette tombe ; ne savez-vous pas qu'on doit respecter tout ce qui appartient aux morts ?

— Madame ! ne craignez rien, répondit Ernest en se relevant et en courant vers celle qui lui adressait ces paroles ; ce tombeau est sacré pour moi. Mais veuillez me dire si vous avez connu ceux qu'il renferme !

— Pourquoi cette question ?

— Un puissant intérêt, celui de ma vie tout entière,

s'y trouve attaché, répliqua le pauvre enfant. Madame, je vous en conjure, daignez me répondre. »

La vieille le regarda, puis elle lui dit : « Je n'ai connu que la baronne de Melvan. Toute Française qu'elle était, elle avait un bon cœur ; elle m'a fait du bien, et c'est par reconnaissance que je viens ici chaque jour prier pour le repos de son âme.

— Soyez bénie ! Madame, s'écria Ernest en serrant la main desséchée de la pauvre vieille, et dites-moi maintenant où demeurerait celle qui a laissé dans votre cœur un si pieux souvenir.

— Hélas ! sa maison n'existe plus, répondit l'Espagnole ; elle était ici près dans la vallée, mais elle a été détruite, ainsi que bien d'autres, depuis cette guerre affreuse avec votre nation...

— Et M^{me} de Melvan était-elle veuve quand vous l'avez connue ?

— Oui, mais elle avait un petit enfant, avec lequel elle venait m'apporter des secours dans ma misérable cabane, où depuis deux ans j'étais retenue sur un lit de douleur. C'était toujours ce cher enfant qui me présentait l'aumône de sa mère ; quelquefois il venait avec Pepita, sa bonne, et il me disait : « Tiens, Dolorès, voilà pour toi ; ne pleure plus, maman viendra bientôt... » Mais qu'avez-vous, jeune homme ? Pourquoi ces sanglots ? Auriez-vous aussi connu la baronne de Melvan et son Ernest ?

— C'est lui qui est devant vous ! » s'écria l'orphelin, ne pouvant plus contenir son émotion.

La vieille Espagnole, profondément émue à son tour, se mit à trembler et fondit en larmes en regardant le jeune de Melvan.

« O ma chère bienfaitrice, dit-elle ensuite en étendant ses mains vers la tombe, votre enfant est là, et vous ne pouvez le voir ! et vous ne pouvez le serrer dans vos bras !...

Un long silence suivit cette exclamation. Ernest n'avait jamais compris comme en ce moment toute l'étendue de son malheur. S'efforçant néanmoins de reprendre courage, il chercha à obtenir de nouveaux renseignements sur son père et sa mère ; mais Dolorès n'était pas au courant des circonstances qui pouvaient l'intéresser. Elle savait seulement que M^{me} de Melvan, forcée de fuir la France avec son mari, n'avait pu survivre à la perte de ce dernier. Ernano et Pepita, investis de toute sa confiance, étaient seuls attachés à son service, et Dolorès affirma qu'il n'y avait plus personne dans la ville qui eût eu des relations avec la pauvre défunte.

« Du reste, ajouta l'Espagnole, j'étais fort malade alors, et j'ignore peut-être bien des choses que j'aurais pu apprendre si mon état m'eût permis de me présenter quelquefois dans la retraite de ma chère bienfaitrice ; elle était si douce et si charitable qu'assurément elle ne m'eût pas repoussée de sa maison, toute misérable que je fusse. »

Ernest ne se lassait pas d'écouter la bonne vieille. Cet éloge naïf de la mère qu'il avait perdue était pour lui comme une de ces délicieuses mélodies qui électrisent notre cœur, et qui font trouver des joies mystérieuses jusque dans les larmes.

Il lui fallut pourtant s'arracher à ce charme inconnu jusqu'alors et quitter le tombeau qui renfermait les restes de ses parents... Son âme était

brisée. Vainement, avant de s'éloigner, il demanda à Dolorès quelle était la date effacée de la pierre tumulaire, la pauvre vieille l'avait toujours ignorée.

Enfin il la quitta en lui laissant une partie des appointements que lui donnait le colonel, et il lui promit de revenir bientôt.

La nuit commençait à répandre ses ombres sur le paysage et tout pouvait faire craindre à Ernest non seulement d'arriver trop tard à l'appel, mais aussi de rencontrer quelques partisans, qui ne manqueraient jamais d'attaquer l'imprudent qui s'offrait isolément à leurs coups. Ces appréhensions lui firent doubler le pas. « Mon père ! ma mère ! priez pour votre malheureux Ernest, » répétait-il au milieu de sa course ; et des larmes brûlantes se mêlaient à la sueur dont ses joues étaient inondées.

Enfin, malgré l'obscurité, il aperçut les remparts de Vittoria, et le sentiment du devoir lui faisait de plus en plus hâter sa marche, lorsqu'un *qui vive* prononcé d'une voix tonnante vint l'arrêter tout à coup. Ayant répondu, il s'avança, et reconnut Francœur, accompagné de plusieurs hommes.

« Es-tu donc fou ? lui cria le sergent d'un ton brusque en le tirant par le bras. A-t-on jamais vu se risquer ainsi à nuit close ? Ne sais-tu pas que ces enragés de guérillas sont toujours en embuscade pour tenter de nouveaux coups ? S'il fait bon de n'en avoir pas peur, il n'est pas nécessaire non plus de se jeter au devant d'eux pour le plaisir de sentir la pointe de leurs poignards ; et, vois-tu, dans cette occasion tu as agi comme un conscrit.

— Je conviens que j'ai eu tort de m'attarder ainsi,

sergent, répondit Ernest ; mais si vous saviez !...

— Ce que je sais, répondit son interlocuteur, dont l'humeur était excitée par l'inquiétude qu'il avait eue, ce que je sais, c'est que l'ordre de partir demain à cinq heures du matin vient d'arriver ; que le colonel a eu besoin de toi, et que tu pourrais bien enfin tâter un peu de la salle de police, entends-tu ? car lui aussi a été inquiet en ne te voyant pas à l'appel, et je n'ai pas eu besoin de le prier beaucoup pour qu'il me laissât venir au devant de toi ; mais ça ne fait rien, il te fera payer le souci que tu nous as donné, et il aura, ma foi, raison. »

Le sergent eût pu prolonger ses reproches et ses menaces sans que le pauvre Ernest fût tenté de l'interrompre, car il n'avait recueilli de toutes les paroles de Francœur que celles-ci : *L'ordre du départ est arrivé.*

« Mon Dieu ! se disait-il tout bas, me faudra-t-il avoir la douleur d'abandonner le tombeau de mes parents au moment même où je viens de le découvrir ?... »

Et en se parlant ainsi à lui-même, l'infortuné était si tremblant, si agité, qu'il pouvait à peine se soutenir lorsqu'il se présenta devant le colonel. En le voyant dans un pareil état, l'officier, loin de lui faire des reproches, le questionna avec douceur, et, quand il eut appris la découverte qu'il venait de faire, il s'empressa de lui donner des consolations.

« Nous partons, en effet, lui dit-il, et je comprends, mon cher de Melvan, tout ce qu'un départ si prompt, dans une telle circonstance, peut avoir de pénible pour vous ; toutefois, nous ne quittons pas le pays ;

ce tombeau, vous le reverrez, je l'espère ; quant aux renseignements que vous désirez obtenir sur votre famille, je ne négligerai rien pour vous les procurer. Du courage, donc ! »

Et M. de G.*** tendit la main avec une telle cordialité à Ernest que le jeune homme la porta vivement à ses lèvres. Ils étaient seuls en ce moment.

« Viens dans mes bras, pauvre enfant, lui dit son chef ému ; et quand tu auras des peines, n'oublie pas qu'ici est un cœur toujours disposé à y compatir. »

Une telle marque de bonté de la part de son supérieur était bien faite assurément pour consoler Ernest, et le relever de l'abattement auquel il venait de s'abandonner ; aussi, sur la poitrine de l'homme qu'il vénérât, il se sentit grandir tout à coup.

« Oui, maintenant j'aurai du courage ! s'écria-t-il ; qui oserait en manquer en recevant un si noble témoignage d'intérêt ? Je sens aujourd'hui tous les devoirs qu'il m'impose. »

A dater de ce jour, une étroite amitié s'établit entre le colonel et son jeune secrétaire, sans que la discipline en souffrît jamais. Ernest joignait à une grande modestie un sentiment naturel des convenances, qui le guidait dans ses moindres actions ; aussi, loin de se prévaloir de la faveur dont l'honorait son chef, il n'y vit qu'une raison de plus de redoubler de zèle et de respect envers lui, et il se concilia en même temps la sympathie de ses camarades, qui tous applaudirent à son bonheur.

Nous disons son bonheur, et ce mot peut s'appliquer, en effet, à tous les heureux changements

qui s'étaient opérés dans sa situation. Pauvre, sans autre appui que sa confiance en Dieu, il s'était arraché, par le plus noble dévouement, au toit hospitalier qui avait recueilli son enfance ; mais en quittant cet asile où son âme s'était ouverte à de si saintes affections, qu'attendait-il ? Rien ! rien que végéter dans les derniers rangs de ces pauvres soldats dont il venait à regret grossir le nombre ; et maintenant, voilà qu'au bout de quelques mois on le voit honorablement placé ; il est traité par son supérieur avec une bonté toute paternelle, il est estimé, chéri de ceux-là mêmes dont les sarcasmes et les dédains avaient accueilli son début. A quoi tiennent donc ces étonnantes métamorphoses ? Ah ! n'en doutons pas, elles tiennent à cette protection divine sur laquelle il s'est appuyé, à la rigoureuse exactitude apportée dans l'accomplissement de ses devoirs, à la prudence, à la régularité de sa conduite, à la dignité de ses sentiments, à son courage, à son intelligence, enfin, aux excellents préceptes dont il avait su profiter.

Tout ému encore des témoignages de bienveillance dont il venait d'être l'objet, il se repentit du murmure échappé un peu auparavant à sa douleur, et se promit de s'abandonner désormais à cette divine Providence, dont la protection s'étendait sur lui d'une manière si visible.

Ce fut sous l'inspiration de ces sages pensées que le jeune secrétaire quitta Vittoria. Bien des fois sans doute son souvenir se reporta vers la tombe de ses parents, et ce ne fut pas sans verser des larmes qu'il songea à la modeste couronne de

pâquerettes déposée sur cette tombe par la main de l'étrangère, sans que la sienne pût y payer le tribut de l'amour filial ; mais il pria du fond de son âme pour son père et sa mère, et la résignation vint alléger son chagrin.

Les différents pays qu'il avait à parcourir concouraient d'ailleurs à lui fournir des distractions, rarement troublées par les guérillas, parce que le régiment présentait alors une force assez imposante pour qu'ils n'osassent pas l'attaquer. Cette troupe se rendait à Burgos. Là, comme dans presque toute la Péninsule, les ravages de la guerre avaient remplacé les riants tableaux qu'offraient les campagnes environnantes ; mais, pour l'amateur des beautés de la nature, la curiosité trouvait encore à s'exercer, même au sein de ces ruines ; et le jeune de Melvan ne put les voir sans éprouver le plus vif intérêt.

Bientôt ses occupations le forcèrent de renoncer à cette jouissance, car en arrivant à Burgos, grâce à sa connaissance de la langue espagnole et au crédit de son généreux protecteur, il fut attaché, en qualité d'interprète, à la division du général commandant la place, et ce nouveau poste ne tarda pas à absorber ses loisirs. Toutefois, si quelques privations lui furent imposées par rapport à ses goûts, il en fut amplement dédommagé par un avancement rapide, et par les économies qu'il put faire sur ses appointements, considération importante aux yeux d'Ernest, non pour lui-même, car il savait vivre de peu, et sa prospérité inattendue ne lui donna jamais la tentation d'étendre ses besoins au delà du strict nécessaire, mais pour son

père adoptif et pour Étienne, qu'il voulait aider dans la plus large mesure.

M. de G***, à qui il avait communiqué ses projets, trouva le moyen d'accomplir cette généreuse pensée de son protégé, qu'il aimait et estimait chaque jour davantage; et le noble jeune homme put goûter sans inquiétude toute la joie qui accompagne un bienfait, quand le colonel eut fait passer en France la somme de quatre cents francs.

Ernest voulut soulager aussi la misère de Dolorès, cette bonne Espagnole qu'il avait vue près du tombeau de sa mère, et il réussit également à lui procurer des secours.





CHAPITRE SIXIÈME.

Le grade de lieutenant. — Une mission délicate.

Le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires.

FÉNELON.



Le jeune de Melvan vit augmenter rapidement la considération et la confiance qu'il avait eu le bonheur d'inspirer à ses chefs.

L'opinion était unanime à son égard : chacun vantait ses talents, son savoir, la régularité de ses mœurs, la douceur, l'urbanité de son caractère, et l'exactitude qu'il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs.

A cette époque l'avancement était si rapide dans la carrière des armes, pour celui qui savait s'y distinguer, qu'une circonstance fortuite suffisait souvent pour l'élever à un rang bien supérieur aux espérances qu'il avait osé concevoir. Il en fut ainsi pour Ernest.

Les événements se pressaient autour de lui : pendant deux années environ, il y prit avec son régiment une part active, et sa conduite exemplaire lui valut le grade de lieutenant.

Il venait d'être promu à ce grade et se trouvait à Burgos, toujours en qualité d'interprète, lorsqu'un matin, en arrivant chez le général commandant le corps d'armée, il fut appelé dans le cabinet de ce chef. Plusieurs colonels y étaient assemblés en conseil ; M. de G*** se trouvait parmi eux. Dès qu'il vit le jeune lieutenant, il lui tendit la main et, le présentant à l'assemblée, il dit à haute voix :

« Le voici, Messieurs, je vous répons de lui comme de moi-même. »

Puis, regardant son protégé, il ajouta :

« De Melvan, il s'agit de sauver notre division, et j'ai répondu de vous. »

— Merci, mon colonel. Que faut-il faire ?

— Il faut aller seul, sous l'habit espagnol, à Saint-Vincent, où se réunissent en ce moment différents corps. L'officier général qui les commande attend des ordres qu'on ne peut lui envoyer par écrit, parce que les guérillas, qui nous cernent de toutes parts, tuent nos courriers pour s'emparer des dépêches. Le commandant recevra de vous, avec le mot d'ordre, l'avis verbal qu'il attend pour concerter ses mouvements avec les nôtres.

— Je suis prêt, mon colonel.

— Avez-vous bien compris, M. de Melvan, interrompit le général, qu'il s'agit ici d'une mission très périlleuse ; que, si les guérillas découvrent que vous appartenez à l'armée française, ils vous feront subir les plus affreux supplices ?

— J'ai tout compris, mon général.

— Et vous êtes résolu à mourir, s'il le faut, pour demeurer fidèle au secret de votre mission ?

— Oui, mon général, je mourrai plutôt que de la trahir, heureux si je puis ainsi vous prouver mon dévouement et sauver mes frères d'armes. »

Les membres du conseil regardèrent le jeune lieutenant avec admiration, et M. de G***, l'attirant sur sa poitrine, lui dit d'une voix émue :

« Va donc, et que Dieu veille sur toi ! »

Aussitôt, ayant reçu les instructions détaillées du général, Ernest quitta son uniforme, endossa le costume espagnol et partit.

En sortant du quartier général il rencontra Francœur, qui, sans le reconnaître, le heurta assez rudement. Le jeune lieutenant sourit avec tristesse ; il eût voulu pouvoir dire adieu au vieux brave ; mais il craignit que le sergent ne le questionnât et ne voulût le suivre, et il jugea plus prudent de s'éloigner.

Trouvant sur sa route une église ouverte, il y entra, pria quelques instants au pied du Tabernacle, invoqua la Madone et sortit aussitôt de la ville.

Bien des fois déjà, il avait exploré les lieux qu'il devait parcourir, et il eut le bonheur, à force d'habileté, de parvenir sain et sauf à Saint-Vincent, où il accomplit exactement les ordres dont il était chargé.

Enhardi par un tel succès, il reprit alors les chemins détournés qu'il avait déjà suivis si heureusement, et, malgré les difficultés de la route, souvent sur le penchant des abîmes ou sur la crête des monts, il sentait son esprit allégé d'un si grand poids qu'il marchait tout joyeux, sans s'apercevoir de la fatigue à laquelle l'obligeaient les nombreux détours qu'il devait faire pour arriver au terme du voyage. Mais, hélas ! cette sécurité ne tarda pas à

se changer en une profonde terreur. Il venait de faire un long circuit pour éviter quelques maisons éparses où il soupçonnait qu'un parti de guérillas avait établi ses quartiers, lorsque tout à coup, au milieu d'un bois épais, il fut entouré par une bande de ces hommes.

« Qui es-tu ? d'où viens-tu ? lui crient-ils tous à la fois.

— Je suis orphelin ; j'ai perdu mes parents dans la province de l'Alava, et je voyage pour remplir un devoir que la Providence m'impose, répond Ernest en cherchant à raffermir sa voix.

— Est-ce ici, où il n'existe aucun chemin, que tu espérais remplir le devoir dont tu parles ?

— Ne connaissant pas le pays, je suis entré dans ce bois pour m'abriter quelques instants contre l'ardeur du soleil, et avec l'intention de le traverser pour gagner une autre route.

— Tu nous trompes, s'écrie l'un des hommes, car il me semble t'avoir vu il y a un mois auprès du général français à Burgos.

— C'est un espion ! c'est un espion ! il faut qu'il subisse la peine due à son crime, » disent avec fureur les insurgés.

Et aussitôt vingt couteaux catalans (1) se lèvent. Un des forcenés lui découvre la poitrine pour y plonger le premier l'arme fatale... Mais il aperçoit la petite croix d'ébène que porte Ernest, et son bras reste suspendu...

(1) La lame de ce couteau a huit à dix pouces de longueur : elle est très large au milieu, et présente une pointe effilée comme une lancette aiguë. La blessure de cette arme est presque toujours mortelle.



Je vins ici, précédé par les enfants du village. (P. 165.)

« Camarades, dit-il en montrant le signe sacré de notre rédemption, ce jeune homme est un enfant de l'Espagne, sans quoi il ne porterait pas la croix de notre divin Sauveur. Conduisons-le au général Castannos, il saura mieux que nous l'interroger, et, s'il est coupable, sa mort nous vengera bientôt... »

En parlant ainsi, le même homme fouille minutieusement les habits d'Ernest, et, après s'être assuré qu'il ne s'y trouve ni armes ni papiers, il lui lie les mains, le place au milieu de la bande, et tous ensemble marchent vers les maisons dont le jeune lieutenant avait voulu fuir l'approche.

En l'apercevant, le général espagnol demeura surpris : on lui avait annoncé un espion et il ne découvre, au contraire, sur la figure du jeune captif, que le caractère d'une âme candide et inoffensive.

Obligé néanmoins d'user envers lui d'une sage défiance, il l'interroge et ne tarde pas à s'apercevoir qu'Ernest répond en des termes trop réservés pour qu'ils ne cachent pas quelque mystère.

« Vous le voyez, général, répètent les furieux qui entourent l'infortuné, il ne veut pas répondre ; il élude vos questions ; c'est un espion, il faut le mettre à mort ; il faut faire comme Mina, lui couper d'abord une oreille et lui marquer le front. Nous verrons après s'il persiste à se taire... »

En même temps les couteaux et les poignards se lèvent de nouveau.

« Arrêtez ! » crie Castannos, touché du courage héroïque avec lequel Ernest supporte ces menaces.

Puis, appelant à l'écart quelques autres chefs, il leur dit :

« Ce jeune homme est né en Espagne ; il désigne le lieu, la place où se trouve le tombeau de ses parents ; il ignore le français ; car, vous l'avez entendu, je l'ai vainement interrogé dans cette langue. Gardons le prisonnier jusqu'à nouvel ordre ; il sera toujours temps de nous défaire de lui, si, après avoir essayé de nouveau de lui arracher ses secrets, nous acquérons la certitude que c'est un espion. »

Puis, sans attendre la réponse, Castannos ordonne de conduire le prisonnier dans une espèce de cachot situé au fond du jardin. On obéit, et, après l'avoir chargé de chaînes, on laisse le pauvre Ernest sur un peu de paille et dans une obscurité complète.

« Mon Dieu, prenez pitié de moi ! Vierge sainte, ne m'abandonnez pas ! »

Telles sont les premières paroles qui échappent au malheureux jeune homme ; puis tout à coup, en proie au désespoir, il pousse des sanglots déchirants, il appelle Etienne.

Bientôt cependant, reprenant quelque empire sur lui-même, il retrouve assez de force d'esprit pour réfléchir à sa situation. Le secret intérêt qu'il a su inspirer au général Castannos n'a pu lui échapper entièrement. Il sait que ce chef, au milieu des cruautés exercées par son parti durant cette guerre désastreuse, a donné plus d'une fois des marques de magnanimité. Ces pensées lui rendent un peu d'espoir. Adressant alors à Dieu une ardente prière, il parvient à s'endormir.

Son sommeil durait depuis une heure environ, lorsque tout à coup une voix l'appelle et lui dit en français, au milieu de l'obscurité :

« Je vous apporte de la nourriture. Hâtez-vous ; il faut qu'on ignore ma présence ici. »

Ces paroles font tressaillir Ernest ; mais, quoique plongé encore dans cette sorte d'engourdissement qui accompagne d'ordinaire un réveil subit, il feint de ne pas les comprendre, et dit en espagnol :

« Que me veut-on ? »

— Je veux que vous mangiez, reprend la même voix et dans la même langue ; vous devez souffrir de la faim.

— Que veut-on de moi ? » répète Ernest en se faisant violence pour ne pas allonger la main vers les aliments qui lui sont présentés.

Un moment de silence se fait alors dans la prison, et l'infortuné croit que ce secours inespéré s'est éloigné sans retour ; mais bientôt, à la suite d'un léger bruit, il voit briller une lumière, et dans celui qui la portait il reconnaît Castannos.

« Je commence à croire que vous êtes Espagnol, lui dit ce chef dans sa propre langue. Tenez, contentez votre appétit. »

Le malheureux prisonnier se jette alors avidement sur un énorme morceau de pain qui lui est présenté, et il le dévore en un instant avec quelques grenades.

« Maintenant, reprend le général ennemi, dites-moi, jeune homme, dites-moi pourquoi, si véritablement l'Espagne vous a vu naître, vous ne figurez pas encore parmi ses braves défenseurs ? Chez vous ce ne peut être lâcheté, car la vue des poignards levés tantôt sur vous ne vous a point fait trembler : cette preuve de courage m'a intéressé. Parlez donc, embrassez la cause sacrée de notre belle patrie, et

au même instant vous serez libre; il faut que vous me promettiez de combattre sous nos étendards et me juriez de leur être fidèle, ou que vous vous résigniez à mourir comme espion.

— Ce nom infâme ne m'appartient pas, je vous l'atteste sur l'honneur.

— Eh bien! alors, vous acceptez de servir parmi nous?

— Cette condition, je ne puis la remplir; un devoir sacré s'y oppose.

— Malheureux! s'écrie Castannos, savez-vous que c'est votre sentence de mort que vous prononcez?

— La volonté de Dieu soit faite! » répond Ernest.

Ses traits ont en ce moment une expression si touchante, si sublime, que le chef ne peut se défendre de l'admirer; mais reprenant aussitôt toute sa sévérité, il s'éloigne en disant au prisonnier:

— Demain, au lever du soleil, tu mourras!

— O mon Dieu! s'écrie l'infortuné lieutenant, en se retrouvant seul au fond de son cachot... Si jeune, devrai-je mourir? Mon Dieu, secourez le pauvre orphelin! Faites du moins que je meure en chrétien, qu'à l'exemple de votre divin Fils j'accepte sans murmure le calice d'amertume!... »

Et le malheureux, à genoux, presse avec ardeur sur ses lèvres brûlantes sa chère petite croix.

Tout à coup la porte s'ouvre de nouveau; un homme se glisse en silence au milieu de l'obscurité. Ernest croit que le chef a fait avancer l'heure fatale... et, par un mouvement instinctif, il étend les bras pour parer les coups du meurtrier; mais, au même instant, une lumière se tourne vers lui, on

lui ôte ses fers, et une voix lui dit en espagnol :
« Viens ! »

Il obéit. Conduit par l'homme mystérieux, il traverse un long couloir, et bientôt il aperçoit les étoiles qui brillent au ciel.

« Est-ce à la mort que vous me menez ? demande-t-il à son guide silencieux ; s'il en est ainsi, laissez-moi élever mon âme à Dieu.

— Marche, et tais-toi, » lui répond-on.

Et il marche, et il se tait... Arrivé au bout d'un chemin creux, son conducteur s'arrête et lui dit :

« A présent me reconnais-tu ?

— Non, répond Ernest ; mais si vous êtes un ami, un libérateur...

— Eh bien ! je suis Alonzo. Tu m'as sauvé la vie ; aujourd'hui je sauve la tienne. Maintenant me voilà quitte envers toi : quand nous nous rencontrerons sur un champ de bataille, nous pourrons nous traiter en ennemis.

— Jamais ! s'écrie Ernest ; et en même temps il se précipite dans les bras de son libérateur.

« Mais, comment donc, continue le lieutenant, vous trouvez-vous ici ?

— Pour cela, je ne le sais pas plus que vous ; c'est le secret de la Providence.

— Je ne puis m'expliquer autrement que par son intervention une rencontre aussi heureuse, une délivrance aussi inespérée.

— Va donc, tu es libre ; et que Dieu t'accompagne ! »

A ces mots Ernest s'éloigne à grands pas, et prend la route qui s'offre à lui, rendant à Dieu mille actions de grâces. Le fugitif atteignit enfin

les murs de Burgos. Déjà une vive inquiétude s'était emparée de son digne protecteur ; aussi, en l'apercevant, ses bras s'ouvrirent avec tant d'affection qu'Ernest eût facilement oublié les maux qu'il venait de souffrir si la nécessité de rendre compte de sa mission ne l'eût obligé à les retracer. Il le fit, du reste, avec tant de simplicité et de modestie que l'estime de ses chefs s'en accrut encore.

Ainsi qu'on l'a vu, ces derniers s'attendaient à être assaillis d'un moment à l'autre par les troupes espagnoles ; mais, grâce au courage et au dévouement d'Ernest, toutes les mesures étaient prises pour les repousser victorieusement. Toutefois le général T*** entendait trop bien les lois de l'honneur pour exiger que le noble jeune homme, auquel il devait le salut de son corps d'armée, se trouvât en présence de l'ennemi généreux qui venait de l'arracher à la mort. Sous prétexte d'une nouvelle mission, qui cette fois ne présentait aucun danger, il l'éloigna du champ de bataille ; et, dans le rapport qu'il fit ensuite sur l'avantage obtenu par ses troupes, il rendit un compte si favorable de la conduite du lieutenant que le jeune Ernest, un mois après, vit briller sur sa poitrine la croix des braves.

Quelle émotion profonde fit palpiter son cœur, lorsqu'à la tête de son régiment il reçut des mains du général cette marque de distinction si enviée ! Cependant, un sentiment de regret vint se mêler à cette première impression de bonheur : il songea à son père, à sa mère, et malgré lui des larmes lui

échappèrent. Mais bientôt le souvenir d'Étienne et celui de son digne instituteur vinrent adoucir ces regrets ; il leur écrivit pour leur annoncer la bonne nouvelle, et sa tristesse se dissipa.

Nous citerons seulement un fragment de sa lettre à l'abbé Bonneval.

« O mon cher Maître, lui disait-il, c'est à vous, à vos pieux enseignements que je dois aujourd'hui de pouvoir compter honorablement parmi mes camarades. Que serais-je devenu, si, avec l'ardeur de mes sentiments, je n'avais eu, pour me soutenir, que mon ignorance et mon incapacité ? Ah ! je le sens, j'eusse été bien malheureux et, condamné à végéter dans les derniers rangs, j'aurais peut-être manqué du courage nécessaire pour y être toujours à l'abri de toute souillure.

» Soyez donc béni, pour avoir développé en moi l'amour du travail et de la vertu, pour avoir gravé dans mon cœur les sentiments qui m'ont acquis l'estime de ceux qui m'entourent. Maintenant tous mes vœux se bornent à pouvoir me réunir un jour à vous et à mon Étienne dans cette paisible solitude où chaque arbre me rappellera une de vos sages leçons. »





CHAPITRE SEPTIÈME.

Cruelle séparation. — Sous le toit paternel.

Il semble que l'on perde quelque chose de soi-même en se séparant d'un ami.



UN matin qu'Ernest songeait à ses deux amis, le sergent Francœur vint le trouver, pâle et tremblant.

« Que vous est-il donc arrivé, mon cher Francœur ? lui demanda le lieutenant avec intérêt ; jamais je ne vous ai vu dans un pareil état.

— Eh parbleu ! vous le savez bien !

— Je ne m'en doute nullement.

— Bah ! vous ignorez qu'hier au soir une estafette a apporté à notre colonel sa nomination de général de brigade ; qu'il est rappelé en France pour, de là, se rendre dans le Nord, où l'on dit que la guerre doit recommencer de plus belle ?

— Est-il vrai ! s'écria Ernest, M. de G*** va quitter le régiment ?

— Sans doute, et vous le quittez avec lui, reprit le pauvre Francœur ; et ça, voyez-vous, c'est mon coup de grâce ; on nous sépare...

— Mon bon Francœur, interrompit Ernest en serrant la main du sergent, si en effet nous devons être séparés, vous savez où vous avez pris votre jeune ami, c'est là qu'il retournera quand il aura accompli le temps de service qu'exigent de lui les faveurs dont ses chefs l'ont comblé. Laissez-moi donc espérer que vous viendrez un jour vous réunir à Étienne et à moi. Après avoir servi l'État en hommes de cœur, nous défricherons la terre en hommes laborieux ; nous parlerons de nos campagnes ; nous vivrons en bons amis, en bons chrétiens, et le Ciel bénira nos travaux.

— Tope ! s'écria Francœur, riant et pleurant tour à tour. En vérité, ces idées-là ne me seraient jamais venues... Allons, voilà qui est dit, nous nous retrouverons un jour, là-bas, sous ces grands arbres, où j'ai vu un si noble garçon sous la peau d'agneau qui couvrait le petit pâtre... Cher Ernest, pourvu que les Cosaques !... Mon Dieu ! ne voilà-t-il pas que je vais avoir peur comme un conscrit ! Il faut du courage pourtant... Adieu, mon lieutenant ! ou plutôt au revoir ! Le colonel vous attend ; j'oubliais de vous le dire. Pour moi, je vais me cacher, car je ne veux pas qu'on voie ces larmes stupides que je verse malgré moi. Adieu, adieu ! »

Francœur s'échappa, et Ernest courut chez M. de G***.

« Hâte-toi, cher de Melvan, lui dit celui-ci ; dans deux heures nous partons. On te l'a dit sans doute, je viens d'être nommé général, je dois commander une brigade qui se forme sur les bords du Rhin, et j'ai obtenu de t'emmener en qualité d'aide de camp.

— Mon général, toujours vos bontés pour moi préviennent mes vœux les plus chers ! Comment vous exprimer ma reconnaissance ?

— Je ne veux que ton affection, répond le brave militaire. Va te mettre en mesure de me suivre. Heureusement tu es bon cavalier ! Sans cela je te plaindrais, car c'est à cheval que nous allons faire la route : c'est le seul moyen de hâter notre marche, qui, d'après les ordres que j'ai reçus, doit être très rapide. Quant à ton équipement, ne t'en inquiète pas : j'y ai pourvu. Dans une heure tu auras ton nouvel uniforme, et tu monteras un bel andalous dont je te fais présent.

— Mon général...

— Tais-toi ! point de remerciement. Je veux que désormais tu me regardes comme un père ».

Ernest, saisissant la main de son chef, la porta vivement à ses lèvres.

« C'est bon, dit ce dernier, plus ému qu'il ne voulait le paraître. Va vite te préparer, songe que tous nos instants sont comptés. »

Deux heures après, ils étaient en route à la tête d'un détachement de cavalerie, qui devait escorter le général jusqu'à la frontière.

C'est avec une bien vive émotion que le nouvel aide de camp, monté sur son bel andalous, revoit cette route qu'autrefois il avait parcourue sous l'humble équipement de tambour ! Que de changements depuis lors dans sa situation ! Et pourtant ce n'est pas l'orgueil de la réussite, ce n'est pas la joie du brillant uniforme qui fait palpiter son cœur ; il ne songe à ses succès que pour en rendre grâce au Tout-Puissant ;

ce qui tour à tour remplit son âme de tristesse et de joie, c'est qu'il lui faut quitter l'Espagne sans pouvoir retourner à la tombe de ses parents, et qu'en rentrant en France il reverra Étienne.

Embrasser son ami était la plus grande félicité qu'il ambitionnait en ce moment et, quand il aperçut sa chère cabane, il ne put retenir un cri de joie.

« La voici ! mon général, dit-il en montrant le toit de la chaumière, que l'on voyait à travers les arbres, et d'où s'échappait une légère fumée ; Étienne prépare sans doute en ce moment le souper...

— Eh bien ! descendons, dit M. de G*** ; notre escorte va se rendre au village, et je t'accompagnerai chez tes amis.

— Quoi ! vous, mon général... Mais, je vous l'ai dit, ce ne sont que de pauvres bergers !

— Ce sont des hommes vertueux, et de ceux-là on n'en voit jamais trop. Viens. »

Tous les deux, à pied, s'acheminent alors vers la cabane ; ils en approchent doucement : la porte est ouverte, quelqu'un y lit à haute voix.

« C'est Étienne, dit tout bas Ernest profondément ému ; il lit ma dernière lettre... » En même temps de vives exclamations se font entendre ; on reconnaît la voix d'Antonio.

« Ce cher enfant ! dit-il, comme le bon Dieu l'a béni !

— Oh ! j'ai toujours pensé qu'il prospérerait, répond Jacques le berger.

— Tout ça ne nous le rend pas, reprend Étienne. Si je pouvais seulement le voir un instant !

— Vos vœux vont être comblés ! » dit au dehors le général.

A cette voix inconnue, le fils d'Antonio sort de la cabane, aperçoit les deux militaires, pousse un cri, et se précipite dans les bras d'Ernest.

Cependant Jacques et Antonio réclament la présence du voyageur. « Qu'il vienne donc ! s'écrie le vieillard. Mon cher Ernest, c'est toi, sous ce bel habit, et avec la croix d'honneur ! Mon Dieu ! à présent je puis mourir, je m'en irai content.

— Cher Antonio, c'est votre bénédiction qui m'a porté bonheur.

— Qu'il est beau, et qu'il est toujours bon ! dit Étienne en contemplant son jeune ami.

— Oui, reprend le général, vivement touché de cette scène, oui, il est toujours digne de votre affection. Honnête Étienne, c'est vous qui, le premier, avez jeté dans son noble cœur les semences de la vertu ; jouissez de votre ouvrage.

— Mon général, répond le fils d'Antonio, que Dieu vous rende tout le bien que me font vos paroles ! »

Hélas ! pourquoi des impressions si délicieuses devaient-elles si tôt être suivies de regrets cuisants ! A peine deux heures se sont écoulées que déjà il faut s'éloigner, quitter de nouveau cet asile aimé !... Mais Ernest sait que le devoir a parfois d'inflexibles exigences.

« Du courage, dit-il à son ami, prends soin de ton père et de notre chère cabane ; c'est ici que nous nous réunirons pour ne plus nous quitter. »

En même temps il dépose sur le lit d'Antonio ses nouvelles épargnes, reçoit la bénédiction du vieillard, serre la main au bon Jacques, et s'éloigne à grands pas, suivi de son général, qui, lui aussi, avait glissé sur le grabat

du vieux berger une somme destinée à le mettre longtemps à l'abri du besoin.

Déjà les deux militaires avaient franchi un vaste champ de maïs avoisinant la chaumière, lorsqu'au détour d'un massif d'arbres Ernest aperçut son ami accourant par un sentier détourné pour le revoir encore. Là ils se serrèrent la main une dernière fois, mais aucune parole ne sortit de leurs cœurs opprésés, et ils se séparèrent enfin.

Quel souvenir cette courte entrevue ne dut-elle pas laisser dans l'âme du pauvre Étienne, et quel sacrifice ne fit-il pas à la piété filiale en ne suivant point cet ami, sans lequel il sentait pourtant qu'il n'y avait pour lui ni paix ni bonheur en ce monde !





CHAPITRE HUITIÈME.

L'année terrible. — Les désastres. — La prison.

L'âme règne partout : du fond des cachots
mêmes elle peut s'élever jusqu'au ciel.

NAPOLÉON.



L'année 1812 venait de commencer. A cette époque la France dictait des lois à presque toute l'Europe, sa puissance était colossale ; mais la guerre de la Péninsule lui imposait chaque jour de nouveaux sacrifices ; c'était un gouffre où s'engloutissaient ses immenses ressources, où tout était sans fruit, même la victoire.

Jusque-là, tout en partageant les périls et les maux de l'armée française en Espagne, Ernest y avait trouvé d'amples compensations ; outre un avancement rapide auquel il ne s'attendait pas, il avait rencontré de la magnanimité jusque dans la haine, et le passé semblait lui répondre de l'avenir. Mais désormais ce ne seront plus les mêmes hommes qu'il aura à combattre ; ce ne sera plus au milieu des prairies parfumées, qui à chaque pas lui retraçaient quelque

souvenir de son enfance, qu'il devra se livrer aux agitations des camps ; c'est au milieu de déserts glacés et des plus rudes privations qu'il lui faudra lutter contre les fatigues et les dangers.

Ce changement ne lui causa d'abord aucun souci ; il était dans l'âge heureux où l'âme aime à se créer des illusions, et il trouvait dans son voyage à travers la France une diversion à son chagrin d'avoir quitté Etienne.

Il est vrai que la route se faisait si rapidement qu'il avait peu d'occasions de satisfaire sa curiosité ; mais après la campagne, il comptait revoir cette terre chérie où son père et sa mère étaient nés, et ses impressions en la parcourant furent si profondes qu'elles l'arrachèrent à toute pensée attristante.

Arrivé à destination, il trouva bien d'autres préoccupations, car son poste d'aide de camp l'obligeait à une activité continuelle.

Enfin l'armée française, réunie aux corps auxiliaires de l'Autriche, de la Prusse et de la Pologne, passa la Vistule. Son aspect formidable pouvait faire espérer qu'elle sortirait victorieuse de cette gigantesque expédition. Tout avait été prévu : et pourtant à peine fut-elle sur le territoire ennemi qu'elle eut à subir de cruelles privations, tristes présages de tous les désastres qui, plus tard, devaient l'accabler.

Comme tous ses frères d'armes, le jeune de Melvan supporta vaillamment les fatigues et les marches forcées de cette campagne ; il se distingua dans toutes les occasions où son zèle et sa bravoure furent mis à l'épreuve. Son protecteur l'aimait chaque jour davantage ; mais le temps des cruels revers était arrivé.

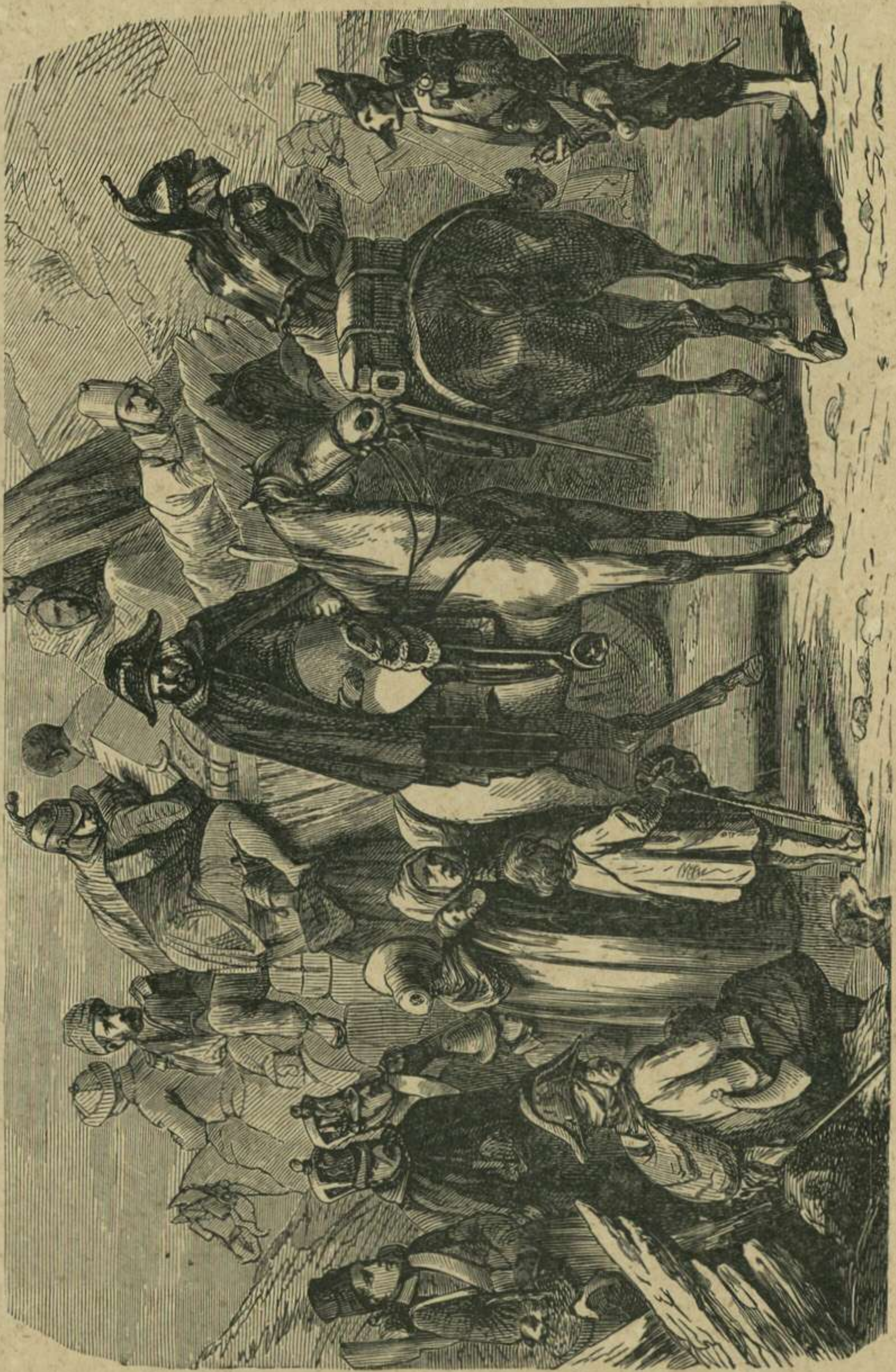
Après divers combats où toujours la victoire avait couronné ses efforts, l'armée était enfin parvenue à prendre position devant Borodino. Ce fut dans ces plaines célèbres que, le 7 septembre, elle soutint si brillamment la fameuse bataille de la Moskowa, où les Russes, vaincus, laissèrent sur le terrain trente mille des leurs, morts ou blessés.

La nuit qui précéda la bataille, ayant accompagné son général dans une périlleuse reconnaissance, Ernest le vit près de tomber au pouvoir des avant-postes ennemis ; ne consultant que son courage, il fit des prodiges de valeur pour le défendre et parvint à le dégager ; mais ce fut en se sacrifiant lui-même. Couvert de blessures, enveloppé de toutes parts, il ne put suivre son chef, qui, dans l'obscurité, ne s'aperçut pas de son absence, et il tomba mourant entre les mains des ennemis.

Tandis que l'armée triomphante s'acheminait vers la seconde capitale de l'empire russe, il gisait au fond d'une chaumière moscovite transformée en ambulance, et où tout lui manquait à la fois, même la pitié que réclame le malheur.

Un jeune garçon de douze à treize ans, qui se trouvait parmi ses gardiens, finit cependant par être touché d'un état si déplorable. Il donna au blessé les premiers secours ; à la vérité, ils furent bien sommaires, car le charitable enfant n'avait presque rien à sa disposition ; mais, grâce à ses soins empressés et assidus, Ernest revint à la vie.

Lorsque, rouvrant les yeux à la lumière, il put voir parmi quels hommes il se trouvait, mesurer l'étendue de son malheur, ce fut un moment bien cruel. Pour comble de maux, il ignorait la langue du pays, et n'avait



Cette désastreuse retraite des soldats français. (P. 111.)

même pas la possibilité de s'informer du sort de l'armée française ; le jeune Moscovite lui fit entendre par signes qu'elle s'était éloignée après le combat, et ce fut pour Ernest un surcroît de douleur.

Jusque là il avait espéré que M. de G***, pour le salut duquel il s'était dévoué, tenterait tout pour le découvrir et l'arracher à la captivité ; mais, lorsqu'il eut acquis la certitude de l'éloignement de l'armée, il comprit que son protecteur ne pouvait plus rien pour lui, et un profond découragement s'empara de son âme. Ce fut avec une sorte d'insouciance qu'il se vit emporté sur une mauvaise charrette, où, pendant deux jours, une pluie glacée tomba sur son corps affaibli. Là, comme dans la chaumière, le jeune Moscovite, qui accompagnait le convoi, lui donna de touchants témoignages de compassion ; se dépouillant de sa casaque de peau, il en couvrit la poitrine du blessé, et souvent il lui témoignait sa sollicitude en réchauffant ses mains dans les siennes.

Hélas ! Arrivé à sa destination, sombre forteresse où il devait être interné comme prisonnier de guerre, il dut se séparer de son cher bienfaiteur. Celui-ci pleura en lui disant adieu, et ses larmes redoublèrent les regrets de l'exilé. Il chercha sur lui quelque objet qu'il pût offrir à l'adolescent comme gage de son amitié. Malheureusement il n'avait plus rien ; ses gardiens l'avaient dépouillé de tout, ne lui laissant que sa croix et les insignes de son grade ; encore leur rapacité ne s'était-elle arrêtée que devant un ordre supérieur.

Obligé de se séparer du jeune Moscovite sans pouvoir lui laisser aucun témoignage de sa vive reconnaissance, Ernest se sentit pénétré de chagrin

en le quittant ; et il était si abattu lorsqu'on le descendit de la charrette, qu'il crut sa dernière heure arrivée. Un sommeil profond s'empara heureusement de lui, quand il fut étendu sur la paille où on le déposa, et pendant quelques heures il cessa de souffrir.

Le lendemain, ses blessures ayant été pansées par un habile chirurgien, il éprouva un grand soulagement. Bientôt même, grâce à sa jeunesse et à son excellente constitution, il guérit, et recouvra ses forces, malgré le misérable régime auquel on le soumit. C'est qu'alors, loin de s'abandonner au désespoir comme il l'avait fait dans le commencement de sa captivité, il s'efforçait de réveiller dans son cœur les sentiments religieux, seuls capables de lui donner la force de supporter tant de maux, et que déjà il éprouvait l'efficacité du secours d'en haut.

« Mon Dieu, ne m'abandonnez pas, disait-il au fond de sa prison ; vous voulez que je souffre, que votre volonté soit faite. Donnez-moi du courage ; soutenez-moi dans mes peines, afin que mon âme, toujours élevée vers vous, s'interdise la plainte et le murmure. »

Ce fut à cette confiance en Dieu que le pauvre prisonnier dut principalement son retour à la santé ; car dès qu'il eut recouvré son calme, rien ne mit plus d'obstacle à son entière guérison.

Un avantage non moins précieux que lui valut sa résignation fut d'intéresser à lui les hommes qui l'entouraient. Le chirurgien surtout ne put voir le jeune Français montrer tant de courage dans le malheur, sans éprouver le désir de lui être utile. Outre les adoucissements qu'il ménagea aux rigueurs

de sa captivité, il lui concilia par ses éloges la bienveillance du gouverneur de la forteresse; et l'exilé dut son salut à cette double protection.

Cependant l'armée française était entrée à Moscou, et Napoléon, parvenu ainsi au cœur de la Russie, ne douta pas que le czar ne consentit à traiter de la paix; mais les Russes poursuivirent le système de dévastation adopté dès le commencement de la guerre, et firent incendier Moscou, puis, traînant habilement en longueur les négociations jusqu'à l'approche de l'hiver, préparèrent ainsi à notre armée cette désastreuse retraite qui devait couvrir de deuil la France entière, et provoquer la chute du trône impérial.

Ces événements déplorables allaient avoir une funeste influence sur le sort du jeune aide de camp. Après la retraite de Moscou l'irritation des Russes contre les Français se trouvait portée à son comble; car c'était au prix des plus grands sacrifices, au prix de la ruine d'une portion de son territoire, que ce peuple était parvenu à s'affranchir de l'invasion; et tout ce qui lui rappelait les pertes immenses qu'elle lui avait coûtées devenait pour lui un objet d'exécration.

Ernest, au fond de sa prison, ignora d'abord le départ de notre armée. Le chirurgien était le seul homme auquel il fût permis de communiquer avec les prisonniers, qui s'y trouvaient; et bien que M. Saraï sût parfaitement notre langue, il s'interdisait avec eux tout entretien qui eût rapport aux affaires des deux nations.

Cependant, aux nouvelles rigueurs exercées contre eux, ces infortunés ne tardèrent pas à entrevoir quel

sort affreux on leur réservait ; et chacun d'eux, dans son triste isolement, versait des larmes au souvenir de la patrie. Leur courage allait être mis à des épreuves plus rudes encore.

Par une froide matinée de la fin d'octobre, un bruit inaccoutumé se fit entendre dans la forteresse, notamment dans la cour sur laquelle donnait une espèce de lucarne qui éclairait la prison d'Ernest ; ce bruit semblait provenir du piétinement d'une multitude de chevaux. Le prisonnier s'efforça d'atteindre à la lucarne en montant sur un banc : il vit alors un fort détachement de Cosaques, armés de leurs énormes lances, et formant un cercle au milieu duquel se trouvaient une trentaine de militaires français de toute arme et de divers grades.

A cette vue, Ernest bondit d'indignation ; il ne reconnaît aucun de ces prisonniers ; mais ce sont des Français, des frères d'armes, des compagnons d'infortune ; il voudrait pouvoir les secourir !

Pauvre enfant ! bientôt il lui fallut songer à ses propres maux ; M. Sarai, le docteur russe, qui, avec les soins éclairés de son art, lui avait déjà donné en maintes occasions des témoignages d'intérêt, entra chez lui peu d'instants après. Il paraissait en proie à une préoccupation pénible ; et, adressant la parole au jeune de Melvan avec plus de bienveillance encore qu'il ne l'avait fait jusque-là :

« Nous allons nous séparer, lui dit-il d'une voix émue. Des prisonniers de guerre que l'on attendait pour les réunir à ceux de cette forteresse viennent d'arriver à l'instant, et il faut que vous partiez avec eux pour une autre destination....

— Laquelle ? Daignez me le dire, Monsieur, demanda vivement le prisonnier.

— Permettez que sur ce point je garde le silence, mon devoir m'y oblige, répliqua M. Sarai.

— Nous rapproche-t-on du moins de notre patrie ? reprit Ernest.

— Non. Je ne veux pas vous tromper : ce n'est pas le chemin de la France que vous allez suivre... Écoutez-moi : si vous avez quelques lettres à écrire dans votre pays, je me chargerai volontiers de les faire partir, non pas maintenant, cela est impossible ; mais je m'engage sur l'honneur à les faire passer à leur adresse dès que les circonstances le permettront, à la condition toutefois que vous me les remettrez sans être cachetées.

— Ah ! que m'importe, s'écria Ernest, pourvu qu'elles arrivent un jour à ceux que j'aime !

— Vous avez ma promesse ; et maintenant voici tout ce qu'il faut pour écrire. Hâtez-vous, il ne vous reste plus qu'une heure. »

Le docteur sortit, et le malheureux prisonnier se mit à écrire à Étienne, au général de G*** et à M. Bonneval, son digne instituteur.

Il terminait à peine cette correspondance, souvent arrosée de ses larmes, quand le docteur rentra. Ce dernier prit les lettres, et, après avoir renouvelé sa promesse de les faire parvenir au plus tôt à ceux à qui elles étaient adressées, il dit à Ernest, qui lui exprimait sa gratitude :

« Ne me remerciez pas : si mes services peuvent vous être utiles, croyez que je m'en estimerai heureux. Je viens de vous recommander au chef de l'es-

corte, et lui ai remis en même temps des documents qui, je l'espère, feront adoucir pour vous les rigueurs de la captivité ; ainsi, prenez courage. J'ai reconnu en vous des sentiments religieux qui vous aideront, je n'en doute pas, à supporter vos peines, et tôt ou tard le Ciel vous récompensera de votre résignation. »

Le docteur russe conduisit le prisonnier dans la cour et lui serra la main ; puis, l'ayant désigné au chef des Cosaques, il disparut, laissant Ernest pénétré de reconnaissance.

Mais, hélas ! à ce sentiment si doux succédèrent bientôt de nouvelles angoisses. A peine fut-il au milieu de ses compagnons d'infortune, que ces mots : Plus d'espoir ! notre armée retourne en France, nous voilà séparés d'elle ; c'en est fait, nous ne reverrons plus notre pays ! » vinrent retentir à ses oreilles comme un arrêt de mort.

Cependant, à l'instant où les portes s'ouvrent pour le départ, il voit accourir le bon docteur, qui, dans sa généreuse sollicitude, lui apporte quelques provisions pour la route.

« Ah ! Monsieur, s'écria vivement l'infortuné, daignez répondre à une seule question ; pensez-vous que des échanges de prisonniers puissent bientôt avoir lieu entre votre pays et le mien ? »

— Je l'ignore, lui dit avec tristesse l'excellent homme, mais je vous renouvelle la promesse d'employer tous mes efforts pour abréger votre exil. »

En ce moment un Cosaque poussa rudement le prisonnier, pour le faire avancer derrière ses compagnons d'infortune. Il dut obéir, et la porte de la forteresse se ferma derrière lui.



CHAPITRE NEUVIÈME.

L'exil. — Douleuruse situation.

L'adversité, qui abat les cœurs faibles,
grandit les âmes fortes.

DE SÉCUR



A marche des prisonniers français fut excessivement pénible dès leur sortie de la forteresse : les Cosaques trouvaient toujours que ces malheureux n'allaient pas assez vite et souvent ils accablaient de coups plusieurs d'entre eux. Ces actes de violence étaient une torture pour ceux-là mêmes qui étaient épargnés, mais bientôt d'autres souffrances vinrent encore les accabler : le froid devenait chaque jour plus intense ; une pluie glacée pénétrait leurs vêtements en lambeaux ; et, le soir venu, quand il leur était enfin permis de s'arrêter, ils n'avaient qu'un mauvais abri et une nourriture insuffisante. Aussi, bien peu résistèrent à tant de barbarie ; chaque jour quelqu'un d'entre eux expirait sur la route ou était laissé dans quelque hôpital, où il ne tardait pas à succomber sans qu'une parole d'amitié vint consoler sa dernière heure.

Grâce à son énergie et à sa force physique, Ernest fut celui qui résista le mieux à de pareilles fatigues. Le chef des Cosaques, auquel il avait été recommandé par le bon docteur, le traitait, il est vrai, moins durement que ses compagnons d'infortune ; il lui donnait en secret quelques vivres, qui eussent pu suppléer à la rareté des distributions, si le pauvre enfant eût voulu profiter de cette faveur ; mais son cœur généreux se fût reproché de ne pas y faire participer ses camarades. Ce qu'il recevait de la main du chef, il le partageait aussitôt avec ceux d'entre eux qui lui semblaient le plus abattus ; souvent même, poussant plus loin encore l'héroïsme de la charité, il allait jusqu'à leur abandonner entièrement le secours qui n'était destiné qu'à lui seul ; puis, offrant à Dieu ce sacrifice, il sentait renaître un nouveau courage au-dedans de lui-même, et cherchait à se distraire de ses maux en observant la contrée.

Le pays cependant était peu propre à l'arracher à ses tristes pensées. De toutes parts il ne présentait qu'une sombre monotonie, une âpreté désolante, des marécages immenses, des plaines arides et sablonneuses, ou des forêts de pins étiolés, dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur !

C'étaient encore des routes inégales, tantôt d'une largeur démesurée, tantôt très étroites, passant à travers des sables mouvants, et présentant les plus grandes difficultés pour les hommes et pour les chevaux. De loin en loin, de chaque côté de ces routes périlleuses, se montraient deux rangées de petites maisons en terre ou en bois avec des pignons

peints de diverses couleurs ; derrière ces maisons se trouvaient des champs, des pâturages, bordés de bouleaux grêles et sans verdure. Ce sont là les villages russes ; ils se ressemblent tous, comme les sites qui les encadrent. Çà et là on aperçoit pourtant quelques belles fermes, quelques habitations seigneuriales ; mais les campagnes qui les avoisinent ont toutes un aspect lugubre et monotone, dont l'étranger ne peut s'empêcher d'être péniblement frappé. En revanche Ernest remarqua, avec un vif intérêt, l'air calme et paisible qui caractérise en général les paysans russes. Une santé robuste, la régularité des traits, la pureté des mœurs, la simplicité des goûts, tout dans ces hommes rappelle cette société patriarcale dont notre civilisation nous a jetés si loin. Nulle part on ne trouve d'aussi beaux vieillards que sous ce rude climat. Leurs fronts chauves, leurs cheveux blancs, leur regard doux et serein, ont une majesté qui impose le respect, parce qu'elle donne l'idée d'une vie sans reproche.

Aussi la vue de ces hommes paisibles, de ces chaumières, réveillait souvent chez Ernest de puissants souvenirs : en saluant le vieux paysan russe assis devant sa porte, en voyant le pâtre diriger son troupeau vers la prairie, il songeait à Antonio, à Étienne, à sa cabane. Il n'était pas jusqu'au chant de ces peuples qui n'excitât dans son âme de vives émotions et une invincible mélancolie. Les Russes ont en général la voix douce, harmonieuse ; ils aiment à chanter en chœur, et ils forment alors des accords parfaits ; mais leurs accents, leur rythme

ont quelque chose de grave qui se ressent de la triste monotonie du sol qu'ils habitent, et les impressions qu'ils produisent serrent le cœur, au lieu de le dilater.

Ainsi les distractions du pauvre prisonnier, loin de l'arracher au sentiment de ses maux, ne firent que le lui rendre plus amer. Il espérait du moins se dédommager par la vue de quelque ville ; mais les Cosaques de l'escorte avaient ordre d'éviter toutes celles qui s'offriraient sur la route.

Le chemin devenait d'ailleurs de plus en plus difficile. Depuis plusieurs jours ils côtoyaient le Volga. Souvent leur marche se trouvait interrompue par des cours d'eau tributaires de ce fleuve ; ils devaient les traverser sur des madriers inégaux et mouvants, qui menaçaient de les précipiter dans l'abîme ; ou bien il leur fallait gravir de hautes falaises, redescendre ensuite dans les profondeurs des ravins, où des ponts rustiques étaient encore jetés pour franchir de nouveaux gouffres ; et tous ces détours, ces montées, ces descentes périlleuses, se faisaient au milieu des sables, où les malheureux enfonçaient souvent jusqu'aux genoux, et où s'épuisait le reste de leurs forces.

On ne leur avait pas encore dit quelle était leur destination, et, nul d'entre eux ne sachant le russe, il leur avait été impossible d'obtenir aucun renseignement dans les villages où ils avaient logé.

Cependant leur marche durait depuis vingt jours ; la neige commençait à tomber avec abondance, et le froid était devenu très vif.

En proie au découragement, les pauvres prison-

niers, dont le nombre se trouvait réduit à vingt-cinq, poussaient des lamentations et invoquaient la mort comme un bienfait. Ernest lui-même, dont le courage n'avait pas faibli, se sentit tout à coup défaillir : le vingt-deuxième jour, saisi par le froid, épuisé par la faim et la fatigue, il tomba au pied d'une des falaises dont la route était bordée ; puis, levant vers le ciel ses regards éteints, il murmura une fervente prière et s'évanouit. Ses camarades, pour lesquels il s'était jusque-là montré si bon, si secourable, poussèrent un cri d'effroi ; et, cherchant à le ranimer, ils essayèrent de le soulever dans leurs bras ; mais, comme à lui, la force leur manquait.

Le chef de l'escorte s'étant approché rappela le malheureux Ernest à la vie en lui faisant avaler une gorgée d'eau-de-vie ; puis il lui donna à manger ainsi qu'aux prisonniers, et au bout d'un quart d'heure la marche fut reprise à travers les neiges. L'infortuné jeune homme fit d'abord des efforts inouïs pour suivre ses compagnons, et sans leur assistance il fût retombé vingt fois sur cette plaine glacée ; mais peu à peu, il reprit des forces, animé qu'il était par l'espoir d'être arrivé enfin au terme de l'horrible voyage. Au détour de la falaise, il aperçut une ville qui lui sembla située à peu de distance ; l'ayant montrée à ses camarades, il demanda par signes au chef de l'escorte si c'était là leur destination ; celui-ci répondit affirmativement en nommant Nijni-Novogorod.

La plupart d'entre eux avaient déjà entendu parler de cette ville, célèbre par la foire qui s'y tient chaque année, comme par les souvenirs historiques qui se

rattachent au gouvernement dont elle est le chef-lieu. Son site pittoresque les frappa.

La partie haute de Nijni-Novogorod est bâtie sur le sommet d'une montagne qui forme promontoire au confluent du Volga et de l'Oka ; aussi ces deux fleuves rendent sa situation très favorable au commerce et une des plus agréables de la Russie. Elle domine une plaine immense, et, comme Moscou, comme toutes les villes russes, elle a son Kremlin, également situé sur la montagne.

C'était cette forteresse qui d'abord avait attiré les regards de nos pauvres exilés. Déjà ils pressentaient qu'elle allait devenir leur prison, et à cette pensée se mêlaient sans doute des inquiétudes douloureuses ; mais après tant de souffrances, tant de misères, un abri, quel qu'il fût, était l'objet de leurs vœux les plus ardents ; aussi, du fond de la plaine où ils luttèrent encore contre le froid, la fatigue, et les difficultés de la marche, sans cesse ils regardaient ces hautes tours d'aspects divers, ces flèches brillantes, ces longues murailles crénelées, derrière lesquelles ils allaient du moins trouver quelque repos...

Oh ! quand l'adversité nous a brisé sous sa main de fer, quand tout espoir nous est ravi, la seule apparence d'un soulagement inattendu est déjà une consolation ; celui qui a épuisé la coupe amère de l'infortune n'est plus exigeant dans ses souhaits ; il prend avec joie ce que l'homme heureux n'accepterait qu'avec dédain.

Enfin nos prisonniers sont sortis du désert, ils ont franchi les murs de Nijni, et déjà ils voient d'autres visages que ceux de leurs barbares conducteurs. Ce-

pendant, parmi tous ces regards fixés sur eux avec une avide curiosité, en rencontreront-ils un seul qui exprime quelque sympathie pour leur situation déplorable ? Hélas ! non. Ce sont des étrangers, des ennemis qui les entourent, et la pitié, ce sentiment si naturel au cœur de l'homme, leur est elle-même refusée !... Cette remarque les frappa si douloureusement qu'ils se dirent aussitôt :

« Il n'en est pas ainsi dans notre France : l'exilé, de quelque nation qu'il soit, y trouve le respect, la protection dus au malheur ; partout aussi il rencontre une main compatissante pour presser la sienne, des cœurs disposés à soulager ses maux... Ah ! vive notre belle, notre chère patrie ! Mais nous sera-t-il donné de la revoir ?.... »

Ce fut sous cette impression qu'ils entrèrent au Kremlin de Nijni-Novogorod. On les conduisit dans une vaste cour, où ils aperçurent d'autres captifs, qu'on fit rentrer aussitôt. Ceux-ci pourtant, avant de s'éloigner, échangèrent avec les arrivants un salut amical, qui fut un léger soulagement pour ces derniers.

Cependant la nuit approchait, la neige tombait à gros flocons, et les malheureux, transis de froid, se virent obligés de rester là immobiles en attendant l'accomplissement des formalités d'usage.

Au bout d'une demi-heure le gouverneur parut. En général les Russes qui exercent quelque autorité dans l'Etat déploient un grand apparat dans leurs moindres actes ; ce fonctionnaire était donc entouré d'une suite imposante. De nombreuses torches éclairaient sa marche ; un cheval couvert de harnais

magnifiques portait sa longue personne, qui s'avança majestueusement au milieu du cercle formé par les Cosaques, et où grelottaient les pauvres prisonniers. Après avoir regardé ceux-ci avec dédain, il consulta une liste que venait de lui présenter le chef de l'escorte, fit l'appel des exilés et donna enfin l'ordre de les faire entrer dans la citadelle.

Quelle joie pour les pauvres captifs lorsque, en entrant dans la salle où on les introduisit, ils virent briller dans un large poêle la clarté du feu, et qu'ils purent étendre leurs membres engourdis dans cette chaude atmosphère après laquelle ils soupiraient depuis si longtemps ! Ils en éprouvèrent un tel bien-être que, dans le premier moment, ils ne songèrent même plus à cette dure captivité qui, depuis vingt-deux jours, leur avait valu des maux si cruels ; mais cet instant d'oubli devait être court. Après quelques heures d'un bienfaisant sommeil, chaque prisonnier retrouva avec ses souvenirs toutes les inquiétudes douloureuses.

Ernest, absorbé sous le poids de sa profonde affliction, n'entendit même pas ses compagnons qui l'appelaient. L'un d'eux cependant lui ayant touché l'épaule, il leva les yeux et vit un soldat russe qui lui faisait signe de le suivre. Surpris de cet ordre dont lui seul était l'objet, il regarda d'abord ses camarades avec inquiétude, puis il suivit le soldat. Celui-ci, après plusieurs détours, traversa une vaste esplanade, et le prisonnier aperçut un grand bâtiment en briques rouges, d'une architecture bizarre, mais non dénuée d'élégance. C'est vers cet édifice que son guide le dirigea. On y arrivait par une

pente douce, car le bâtiment était situé sur une terrasse assez élevée ; et Ernest fut dans l'admiration à l'aspect de l'immense étendue de pays qui lui apparut. C'était un horizon sans bornes ; mais la neige, qui couvrait tout comme un vaste linceul, donnait à ce tableau un aspect morne et désolé. Le vent du nord soufflait avec violence, et les vêtements du malheureux jeune homme se trouvaient dans un si pitoyable état qu'il grelottait ; aussi ne fut-il pas tenté de prolonger sa contemplation.

Plusieurs factionnaires entouraient l'édifice. Tout y était d'une grande magnificence : c'était le luxe asiatique dans toute sa recherche. Ernest, peu habitué à tant d'éclat, fut d'abord ébloui ; mais ayant jeté les yeux en passant sur une des glaces, son misérable costume, au milieu de cette opulence, lui parut faire un contraste si douloureux qu'abaissant aussitôt ses regards, il ne les releva plus que pour saluer le maître de ce palais, auprès duquel on l'introduisit.

C'était le gouverneur qu'il avait vu la veille. Couché mollement sur un riche sofa, il feignit de ne pas remarquer le salut du prisonnier, et, sans lui indiquer un siège, il lui demanda en français si c'était lui qui s'appelait de Melvan. Sur la réponse affirmative d'Ernest, et après diverses autres questions, le gouverneur finit par lui dire :

« Vous m'êtes recommandé, et en considération des personnes qui ont daigné vous faire cet honneur, je vous affranchirai des travaux dont vos compagnons vont être chargés dans les ateliers de cette forteresse ; vous aurez seulement à en surveiller l'exécution, et à m'en rendre compte chaque jour en venant prendre

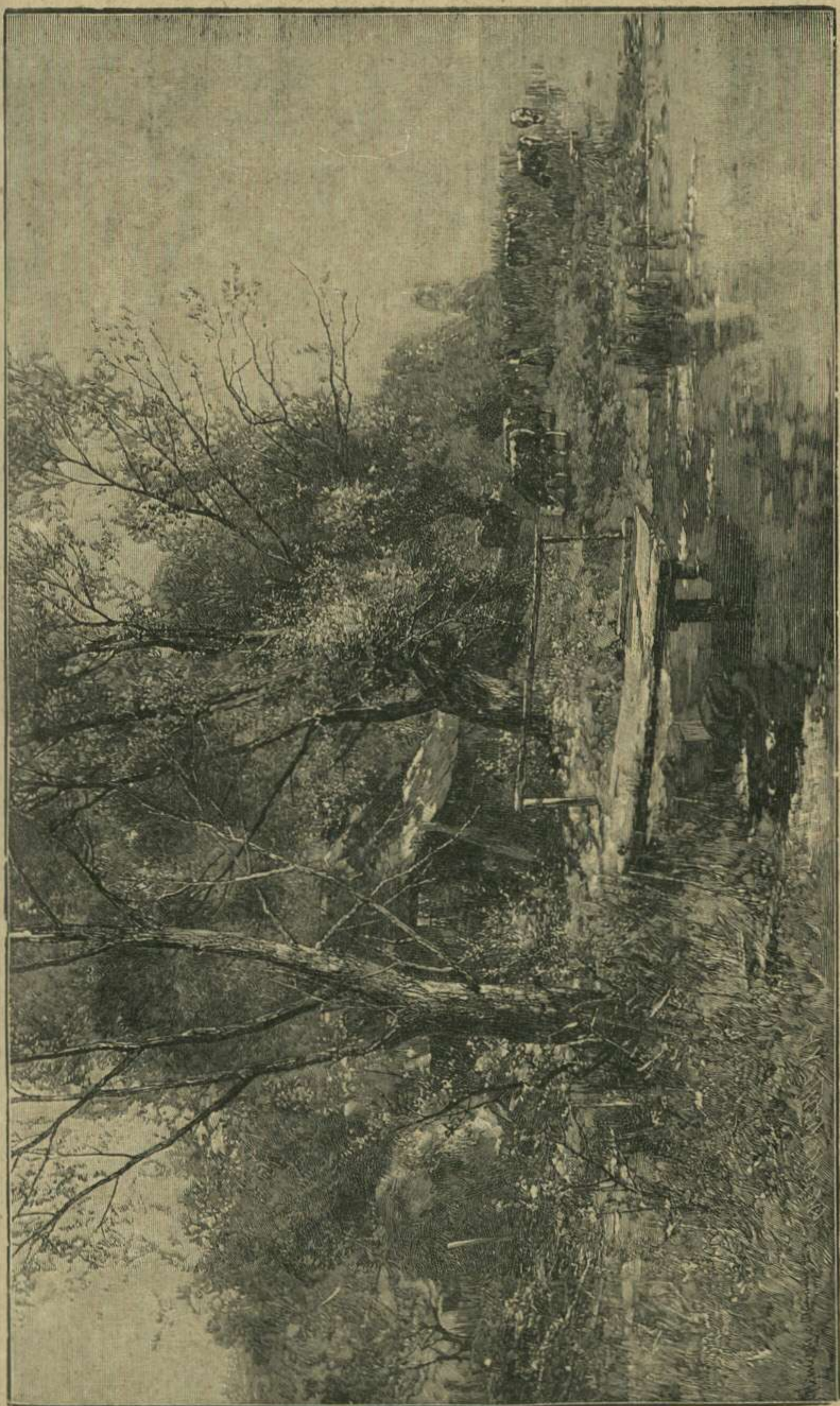
mes ordres. Si, de la part de ces travailleurs, quelque réclamation avait lieu, c'est vous aussi qui devrez en être l'interprète auprès de moi ; mais, songez-y bien, si vous abusiez de ce témoignage de ma confiance, le châtiment ne se ferait pas attendre. Allez. »

Au moment où le gouverneur achevait ces paroles, plusieurs personnes furent introduites, et le prisonnier dut se retirer. Il sortit donc, péniblement affecté, car l'orgueilleuse protection de ce fonctionnaire lui semblait un malheur de plus. Il eût voulu pouvoir réclamer contre cette surveillance qui lui était imposée vis-à-vis de ses compagnons d'infortune ; il craignait qu'elle ne lui aliénât leur affection ; et il eût bien mieux aimé partager leurs travaux que d'être investi d'une autorité que repoussait son bon cœur.

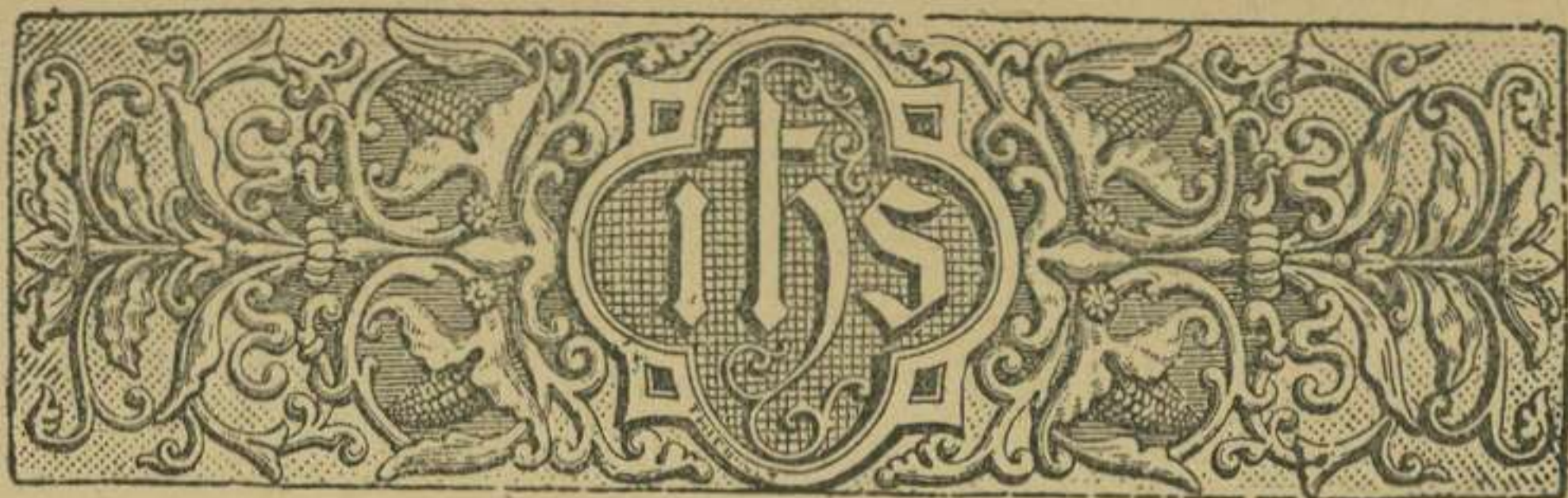
Ses camarades, auxquels il rendit compte de l'ordre qu'il venait de recevoir, le rassurèrent complètement, et dès le lendemain il fut installé dans les ateliers en qualité de surveillant, ce qui, dès lors, lui donna la faculté de circuler librement dans l'intérieur de la forteresse.

Ernest, du moins, se réjouit de pouvoir parfois rendre service à ses compagnons ou les aider dans leur pénible tâche.





Sous le grand chêne en face de la chaumière. (P. 153.)



CHAPITRE DIXIÈME.

Importante confidence. — Nouvelles épreuves.

La douleur est le cri plaintif des organes malades, comme le remords est le cri accusateur de la conscience blessée.

DESCURET.



DEPUIS trois mois déjà Ernest remplissait les fonctions de surveillant dans la citadelle de Nijni-Novgorod sans que nul changement se fût opéré dans son sort. Une puissante consolation le soutenait pourtant ; grâce à son courage, à son infatigable activité, à ses nobles sentiments, il était parvenu à conquérir, sinon l'intérêt, du moins l'estime de l'orgueilleux gouverneur, et l'espèce de faveur dont il jouissait auprès de lui le mettait souvent à même d'adoucir les souffrances de ses compagnons d'infortune. Aussi tous le chérissaient comme un frère, et l'affection générale dont il se sentait entouré était un adoucissement à ses chagrins.

Du reste, les prisonniers de guerre n'étaient pas les seuls qui eussent part à sa compassion et à son utile assistance ; il y avait dans la citadelle d'autres

infortunés auxquels il se plaisait aussi à en donner des marques journalières. Ces derniers, appartenant à diverses nations, avaient été déportés à Nijni-Novgorod, au nombre de quarante-trois, par Rostopchin, gouverneur de Moscou, avant l'entrée des Français dans cette ville. Une femme se trouvait parmi ces malheureux exilés, sur le sort desquels le gouvernement russe n'avait pas statué encore ; et la plupart d'entre eux éprouvaient de si vives souffrances que souvent ils défaillaient sous le poids de la fatigue. L'un d'eux, le seul sur lequel se fussent élevées des préventions de culpabilité assez fortes pour justifier un pareil traitement, avait déjà succombé ; c'était le mari de la pauvre femme, qui depuis lors s'abandonnait à un tel désespoir qu'elle semblait en avoir perdu la raison.

Ernest n'avait pas encore eu occasion de la voir ; on la laissait bien circuler dans quelques parties de la forteresse, mais elle se cachait ordinairement dans les lieux les plus écartés et les plus sombres, afin de pouvoir y gémir sans contrainte.

Enfin, un soir qu'il traversait une cour déserte, il l'aperçoit de loin assise sur une large pierre, les pieds nus dans la neige, et paraissant comme anéantie. Sa maigreur extrême, sa pâleur, tout en elle attestait d'horribles souffrances ; aussi, ne pouvant résister au sentiment de pitié qu'inspirait cette malheureuse créature, il s'approcha doucement. Elle parlait à haute voix en espagnol, mais ses paroles étaient incohérentes.

« Pauvre femme, lui dit tout bas Ernest dans la même langue, que Dieu adoucisse vos peines ! »

A ces mots elle se redressa, regarda le jeune prisonnier avec égarement, et s'écria :

« Qui parle de Dieu ? »

-- Un prisonnier qui connaît aussi la douleur, qui voudrait pouvoir vous offrir quelque consolation, reprit Ernest.

— Des consolations ! interrompit-elle avec un amer sourire, est-ce que le criminel se console ? N'est-il pas la proie du remords ! Peut-il fuir les tortures du passé, les souvenirs qui lui rongent le cœur ?... »

« Le désespoir a égaré la raison de cette malheureuse, se dit Ernest ; elle déplore sans doute quelque faute imaginaire, et elle souffre plus encore d'une telle idée que du chagrin de la mort de son mari.... Si l'on pouvait du moins détruire en elle cette fatale pensée ! »

Alors, s'efforçant de calmer l'exaltation de la pauvre Espagnole, il la voit peu à peu répondre à ses soins charitables, et, profitant de ce moment de lucidité où elle se montre douce et reconnaissante, il parvient à la faire rentrer dans la forteresse.

Cet incident avait profondément affecté Ernest. Ayant rencontré le lendemain à la même place la pauvre folle, il s'approcha d'elle comme la veille, et lui parla de l'Espagne, espérant éveiller au fond de son âme quelque doux souvenir. D'abord elle l'écouta avec distraction ; mais il nomma plusieurs villes, entre autres Vittoria. Tout à coup, sortant de l'espèce de stupeur où elle était plongée, elle joignit les mains, et dit en fondant en larmes :

« Mon beau pays, je ne te verrai donc plus !... Hélas ! tu me repousserais, tu punirais mon forfait !... »

« La voilà retombée dans son idée fixe, » pensa Ernest.

Voulant l'arracher à cette impression, il se mit à chanter à voix basse un air espagnol qu'il avait appris dans sa première enfance, et qu'il avait souvent répété en conduisant le troupeau d'Etienne. Mais à peine eut-il articulé les premiers mots que l'étrangère, lui saisissant le bras, s'écria avec un nouveau transport :

« Assez ! assez ! vous me déchirez le cœur... C'est avec cette chanson que j'apaisais le pauvre enfant quand Ernano l'avait fait pleurer.

— O Dieu ! s'écria à son tour Ernest dans une émotion impossible à décrire, se pourrait-il ! Pepita ! est-ce vous ?

— Non, je ne m'appelle plus ainsi, répondit l'Espagnole, frappée de terreur.

— Oh ! ne niez pas ; rassurez-vous, parlez sans crainte, je vous en supplie, Pepita ; je suis Ernest de Melvan. »

A ce nom, prononcé d'une voix sonore, la pauvre femme se redressa vivement, comme si elle eût voulu fuir ; mais le jeune homme la fit se rasseoir sur la pierre. Alors elle le regarda, parut chercher à rassembler ses idées, et dit :

« Oui, je suis Pepita ; et si vous êtes Ernest de Melvan, vengez-vous, tuez-moi ; je l'ai trop mérité, car mes larmes, mes remords depuis seize ans n'ont pu expier mon crime.

— Qui vous porta à le commettre ? demanda Ernest ; qui put vous décider à m'abandonner au pied de cette montagne où, sans la pitié d'un noble cœur, je serais devenu la pâture des animaux ?

— Hélas ! répondit-elle, j'ai tout fait pour détourner Ernano de cet affreux dessein ; mais il était violent, absolu, je n'osai lui résister ; et il me força par ses menaces à vous déposer au milieu des hautes herbes... Ah ! vous ne me croyez pas, peut-être, et pourtant ce n'est que trop vrai !... Depuis lors mon existence ne fut plus qu'une longue agonie ; sans cesse je formais le projet de m'échapper de Moscou, où Ernano s'était établi avec les quatre-vingt mille francs soustraits à la succession de vos parents. Je voulais aller me jeter aux pieds de votre bonne aïeule, lui avouer...

— Mon aïeule ! dites-vous ? interrompit l'orphelin ; me reste-t-il donc une si proche parente ?

— Hélas ! reprit Pepita, j'ignore si M^{me} de Mirevel, demeurée en France pendant l'émigration, aura pu survivre à la douleur de votre perte. Déjà en proie au désespoir par suite de la mort de sa fille, de sa bien-aimée Clémence, elle vous attendait comme sa dernière consolation, et s'était hâtée de m'écrire de vous ramener auprès d'elle. A son heure suprême, ma chère maîtresse m'avait donné le même ordre ; et moi, misérable, j'ai abandonné leur enfant... Ah ! il faut que j'expie un pareil crime. »

En prononçant ces derniers mots, la malheureuse parut saisie d'une profonde terreur ; ses yeux devinrent hagards, une sueur froide ruissela sur son front, et elle étendit ses mains frémissantes, comme pour repousser un spectre que lui créait son imagination égarée.

Bientôt une grande faiblesse succéda à cette crise violente, et la pauvre insensée recouvra peu à peu

sa raison. Regardant alors Ernest, elle lui dit d'une voix éteinte :

« Vous avez dans les traits la bonté, la touchante expression de votre noble mère ; au nom de Dieu, devant qui je vais paraître, accordez-moi mon pardon !

— Oh ! de tout mon cœur, répondit le bon jeune homme. Pauvre Pepita ! que ne m'est-il donné de vous secourir plus efficacement, de rendre la paix à votre âme !

— Merci ! reprit-elle alors en joignant les mains sur sa poitrine, merci ! à présent je mourrai plus tranquille... Ecoutez : parmi les exilés qui se trouvent ici, il y a un prêtre de ma nation, à qui j'ai confié le secret de mon crime. Je vais le voir ; il vous remettra un papier qui constate votre naissance. Ce papier m'avait été confié par votre mère ; j'en dérobai la connaissance à Ernano, il l'eût anéanti ; je le portais toujours sur moi soigneusement caché ; et quand nous fûmes amenés dans cette prison, je le déposai entre les mains du prêtre, afin qu'il pût en faire l'usage que Dieu lui inspirerait. Maintenant, puisse le Ciel vous rendre tous les biens que je vous ai ravis par ma coupable faiblesse ! Et vous, M. de Melvan... priez un peu pour la pauvre Pepita !... »

La malheureuse femme s'éloigna en chancelant, sans qu'Ernest tentât de la retenir davantage : elle paraissait si épuisée qu'il eût craint de la voir expirer sous ses yeux. Et pourtant, que de choses lui restaient encore à demander à cette femme ! Avec quel plaisir il l'eût entendue lui donner des détails sur ses malheureux parents, sur sa mère, dont les cares-

ses avaient laissé dans sa mémoire d'ineffaçables souvenirs ! Et cette aïeule, cette seconde mère dont lui a parlé Pepita, peut-être était-elle encore vivante. A cette pensée, le cœur du pauvre orphelin tressaille d'une joie inconnue ; mais, revenant aussitôt à la triste réalité, il jette un regard désolé sur sa prison, et dit en essuyant ses larmes :

« Insensé ! tu oses sourire à l'espérance, aux douceurs de la piété filiale, et tu es captif sur la terre étrangère ; tu es condamné à ne plus revoir aucun des objets de ton affection ; et cette mère qu'il te serait si doux de connaître, de presser sur ton cœur, elle pleure sur ta mort ! »

Ainsi la découverte que le jeune de Melvan venait de faire, après l'avoir un peu soulagé, lui causa une nouvelle amertume ; et lorsqu'il parut le lendemain devant le gouverneur, celui-ci fut tellement frappé de l'altération de ses traits que, contre sa coutume, il lui témoigna un peu de sympathie.

« On m'a fait sur vous de bons rapports, lui dit-il ; je suis content de votre conduite ; mais vous portez le zèle trop loin envers vos compagnons en accomplissant une partie de leur tâche ; cela nuit à votre santé, et je veux que désormais vous ayez plus de loisir. Des travaux extérieurs vont avoir lieu, pour l'emplacement de la foire qui se tient chaque année dans notre ville. Les prisonniers valides qui sont ici doivent être employés aux terrassements et aux divers préparatifs qu'exige cette foire, la plus considérable du monde ; je vous charge de les conduire, sans vous imposer d'autre travail que de maintenir le bon ordre parmi eux. Cette occupation sera pour

vous une distraction plutôt qu'une fatigue, et je pense que vous me saurez gré de voir l'avoir offerte. »

Ernest remercia le gouverneur avec empressement, et profitant des dispositions favorables que lui témoignait le chef, il osa recommander à sa commisération la malheureuse Pepita ; mais il était trop tard, Dieu venait de mettre un terme aux souffrances de cette femme, intéressante du moins par la ferveur de son repentir.

Comme le jeune de Melvan sortait de chez le gouverneur, il rencontra le prêtre espagnol, auquel Pepita l'avait désigné ; celui-ci lui annonça la mort de sa pénitente, et lui remit en même temps l'acte de naissance qu'elle avait déposé entre ses mains. Cet acte constatait les droits d'Ernest à porter un nom que jusqu'alors il n'avait dû qu'à ses souvenirs et aux conjectures que lui avait fournies la vue du tombeau de ses parents. Aussi, dans toute autre circonstance une semblable pièce lui eût paru un véritable trésor ; dans la situation où il se trouvait, elle ne fut pour lui qu'un surcroît de regrets. En vain ce papier lui apprenait les titres de sa famille, en vain il lui disait qu'il était né Français, que M^{me} de Mirevel était à la fois son aïeule maternelle et sa marraine, à quoi désormais pouvaient lui servir toutes ces révélations, autrefois si ardemment désirées ? Son sort n'était-il pas fixé ? La guerre entre la France et la Russie pouvait durer longtemps encore, et son issue, quelle qu'elle pût être, n'assurait pas l'échange des captifs ; tout faisait craindre au contraire que le gouvernement français lui-même ne les oubliât, ou du moins qu'il ne s'en souvînt

que quand la misère et le désespoir auraient achevé de moissonner jusqu'au dernier d'entre eux.

Ce fut dans ces pensées désolantes que le malheureux Ernest vit arriver l'époque des travaux extérieurs dont lui avait parlé le gouverneur. Ces travaux étaient considérables ; cependant, s'ils offrirent de nouvelles fatigues aux pauvres exilés, ils devinrent pour eux une distraction qui les aida à supporter leurs maux avec plus de courage. Sans doute il leur était défendu de communiquer avec les habitants ; mais ils voyaient aller et venir ceux-ci autour d'eux, ils sortaient enfin de cette triste enceinte qui leur servait de prison, et cette ombre de liberté leur semblait un soulagement ; toutefois cette amélioration ne fut que passagère. Lorsque la foire de Nijni-Novgorod fut sur le point de s'ouvrir, on renferma de nouveau les pauvres prisonniers dans la citadelle, et ce fut pour eux un véritable chagrin, car ces sortes de marchés offrent dans quelques parties de l'empire russe, notamment à Nijni, un aspect des plus attrayants. Ce sont comme des congrès pacifiques où les peuples d'une grande partie de l'Europe et de l'Asie envoient leurs représentants. La diversité des costumes, des physionomies, des mœurs, du langage, l'immense quantité de marchandises qui s'y voit, tout pique la curiosité.

Les tapis de Boukharie, le thé des caravanes, les châles de l'Orient, les fourrures, les laines Cache-mire, les étoffes d'or et d'argent, des soieries de Lyon introduites en fraude, des bronzes, des pièces d'horlogerie, des pierres précieuses, des articles de mode, des métaux, des bois de construction de

toute espèce, des poissons séchés et salés venant de la mer Caspienne pour le carême des Russes, enfin des chiffons pour la fabrication du papier, et une foule d'autres objets s'achètent ou s'échangent dans ces curieux bazars. Mais celui de Nijni-Novgorod l'emporte sur tous les autres. Son étendue prodigieuse, son site pittoresque sur les bords de deux grands fleuves, la variété des marchandises dont la vente s'élève, dit-on, chaque année à plus de cent cinquante millions ; enfin cette population mouvante, qui dépasse deux cent mille individus de toutes nations, circulant pendant six semaines dans les espèces de villes formées par les divers étalages, donnent réellement à cette foire un caractère de grandeur que nulle autre ne peut offrir dans quelque pays que ce soit ; aussi passe-t-elle pour la plus considérable de l'univers.

Chose remarquable, les principaux agents du commerce de cette foire sont des paysans russes, la plupart asservis à la domination d'un seigneur pouvant à son gré les dépouiller de leurs richesses, et il leur est défendu de demander crédit au delà de quelques roubles. Ce double asservissement ne les empêche pas d'étendre leurs opérations commerciales à des sommes énormes : ils traitent sur parole et à des termes très éloignés, sans que jamais on les ait vus manquer à leurs engagements. Presque tous ignorent l'arithmétique ; leurs calculs ne reposent que sur des signes convenus ; mais ils n'en sont ni moins prompts ni moins sûrs.

Lorsque l'ordre fut donné de ne plus faire sortir les prisonniers, les arrivages commençaient à peine :

ce fut pour eux un véritable chagrin. Les nouvelles rigueurs exercées dans cette occasion ne les empêchèrent pas cependant d'apercevoir de loin l'étonnant spectacle. Des créneaux de leur prison, ils voyaient une foule immense se mouvoir dans la plaine, des troupes de chameaux parqués çà et là, des tentes variées de formes et de couleurs, des voitures de toute espèce, et l'ensemble de ce tableau les intéressait au plus haut point.

Le soir surtout cette vue avait quelque chose de fantastique; car alors, au milieu des ténèbres, ils voyaient tout à coup briller une multitude de lumières provenant des boutiques, des auberges, des cafés, et des milliers de lampes qui éclairaient les divers bivouacs environnant la foire. De là s'échappaient de sourds bourdonnements, qui contrastaient avec le silence de leur prison. Parfois aussi leurs oreilles étaient frappées par les chants qui se faisaient entendre à l'heure du repos: il n'y avait assurément aucune harmonie dans l'ensemble, mais ces chœurs n'en produisaient pas moins une vive impression sur les captifs. Aussi était-ce à regret qu'ils obéissaient à leurs gardiens, lorsqu'il fallait rentrer dans le triste dortoir où ils retrouvaient toutes leurs misères.

Comme ses compagnons, Ernest avait d'abord pris intérêt au spectacle de la foire de Nijni; mais peu à peu à sa curiosité, à son admiration même succéda un redoublement de tristesse dont il ne put se rendre maître. En voyant cette foule s'agiter devant lui, en écoutant ses chants joyeux, il songeait que tous ces hommes jouissaient de la liberté; il faisait

alors un pénible retour sur lui-même, et sa prison lui devint si insupportable que souvent il se surprénait à pleurer en jetant ses regards vers la plaine.

Au bout de quelques semaines, cependant, ce mouvement extraordinaire se changea tout à coup en un calme absolu. La ville redevint ce qu'elle était auparavant, une vaste solitude, où l'on voyait encore circuler quelques habitants, mais sans l'activité et le bruit de nos villes populeuses.

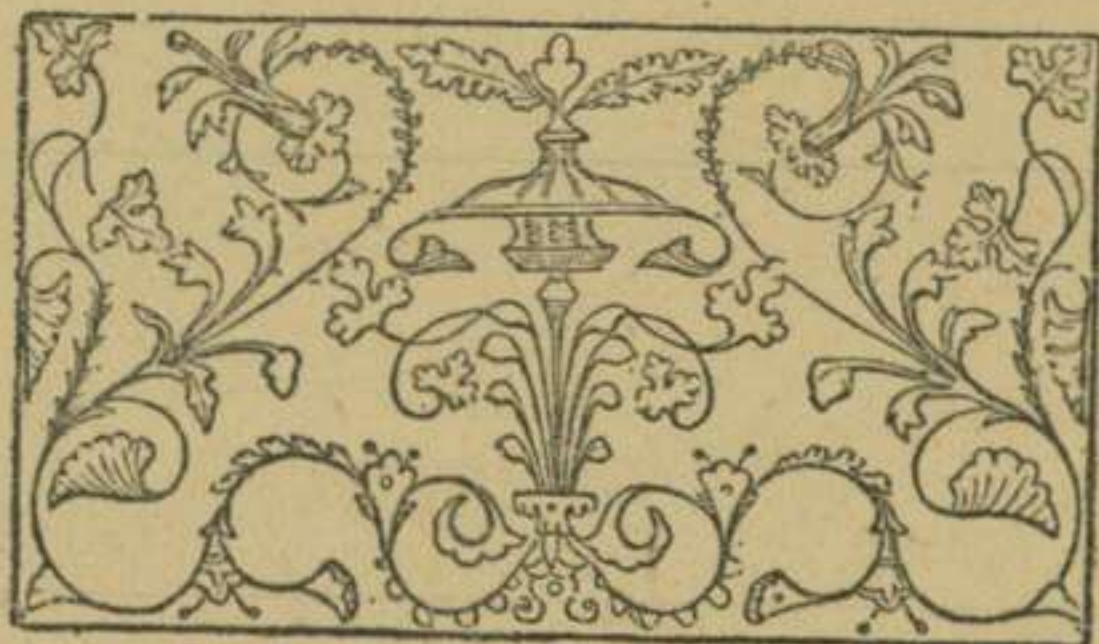
On fit reprendre alors aux prisonniers les travaux extérieurs ; et le jeune de Melvan, toujours chargé de les surveiller, se retrouva avec bonheur dans l'immense plaine.

Chaque matin, quoique entouré d'une nombreuse escorte de Cosaques, il put s'éloigner des murs de la citadelle ; aussi les deux mois qui suivirent lui parurent-ils moins pénibles.

Mais, hélas ! l'hiver, avec toutes ses rigueurs, vint le replonger bientôt dans le découragement. Les deux fleuves, dont il admirait le cours majestueux, inondèrent peu à peu les plaines environnantes ; leurs eaux limpides se transformèrent ensuite en une glace épaisse, sur laquelle s'étendit le blanc linceul dont le pays était déjà couvert ; et en présence de ce triste spectacle, en présence surtout des souffrances que le froid faisait endurer à ses camarades, le pauvre surveillant sentit encore mieux l'éloignement de la patrie...

Pour comble de misère, soit que la continuation de la guerre entre les deux nations fit redoubler de rigueur envers les captifs, soit que les vivres fussent devenus plus rares dans cette rude saison,

leur nourriture, d'abord saine et abondante, devint indigeste et insipide, et elle leur fut distribuée avec une telle parcimonie que la plupart dépérissent à vue d'œil. Le manque d'aliments n'empêchait pas en effet qu'on les astreignît à d'incessants travaux. Alors les maladies, les souffrances physiques se multiplièrent. Chaque jour quelques-uns de ces malheureux étaient transférés sur d'autres points, ou portés expirants à l'infirmerie où tout leur manquait à la fois ; et, avant la fin de la saison, c'est à peine si Ernest pouvait encore en compter une dizaine.





CHAPITRE ONZIÈME

Aux portes de la mort. — Un sauveur.

L'amitié est un baume qui adoucit les chagrins de la vie.

AU LIVRE DE LA SAGESSE.



ERNEST, dans ses épreuves les plus douloureuses, avait toujours conservé ferme et vivace la foi de son enfance, et il n'avait jamais cessé de prier et de se soumettre entièrement à la volonté divine. Sa piété, son amour de Dieu grandissaient chaque jour. Quels que fussent ses souffrances et ses regrets, jamais le murmure ne s'échappait de ses lèvres ; ses espérances n'étaient plus de ce monde, il s'était habitué à son heure suprême ; et si le pauvre captif comptait retrouver un jour ceux qu'il chérissait, c'était au ciel que dans sa pensée il leur donnait rendez-vous.

Quelquefois cependant les promesses du docteur russe revenaient à sa mémoire ; il ne doutait pas qu'il n'eût fait tous ses efforts pour que les lettres dont il s'était chargé arrivassent en France ; mais

la guerre avait dû susciter une foule d'obstacles à sa bonne volonté ; Ernest ne pouvait s'abuser sur ce point : ses amis ignoraient assurément son triste sort ; s'ils en avaient été instruits, nul doute que M. de G*** n'eût usé de tout son crédit, sinon pour obtenir sa liberté, du moins pour adoucir les rigueurs d'une si longue captivité.

Cependant la mort, qu'il croyait inévitable et à laquelle il se préparait, continuait de l'épargner. Il voyait ses compagnons disparaître un à un ; épuisé par la misère, il espérait que son tour allait arriver, mais Dieu en avait décidé autrement : il fut le seul qui vit se renouveler le printemps. La foire recommença, l'hiver revint, mais Ernest eut le bonheur de survivre à tout. Hélas ! c'était un tourment perpétuel que cette vie !

En vain s'était-il exercé à parler la langue russe, dans l'espoir que ses gardiens finiraient par lui donner quelque nouvelle de la France, il ne put même réussir à se procurer cette dernière jouissance, les hommes qui l'entouraient ne voulurent répondre à aucune de ses questions ; et cette inflexibilité fut pour lui souverainement douloureuse.

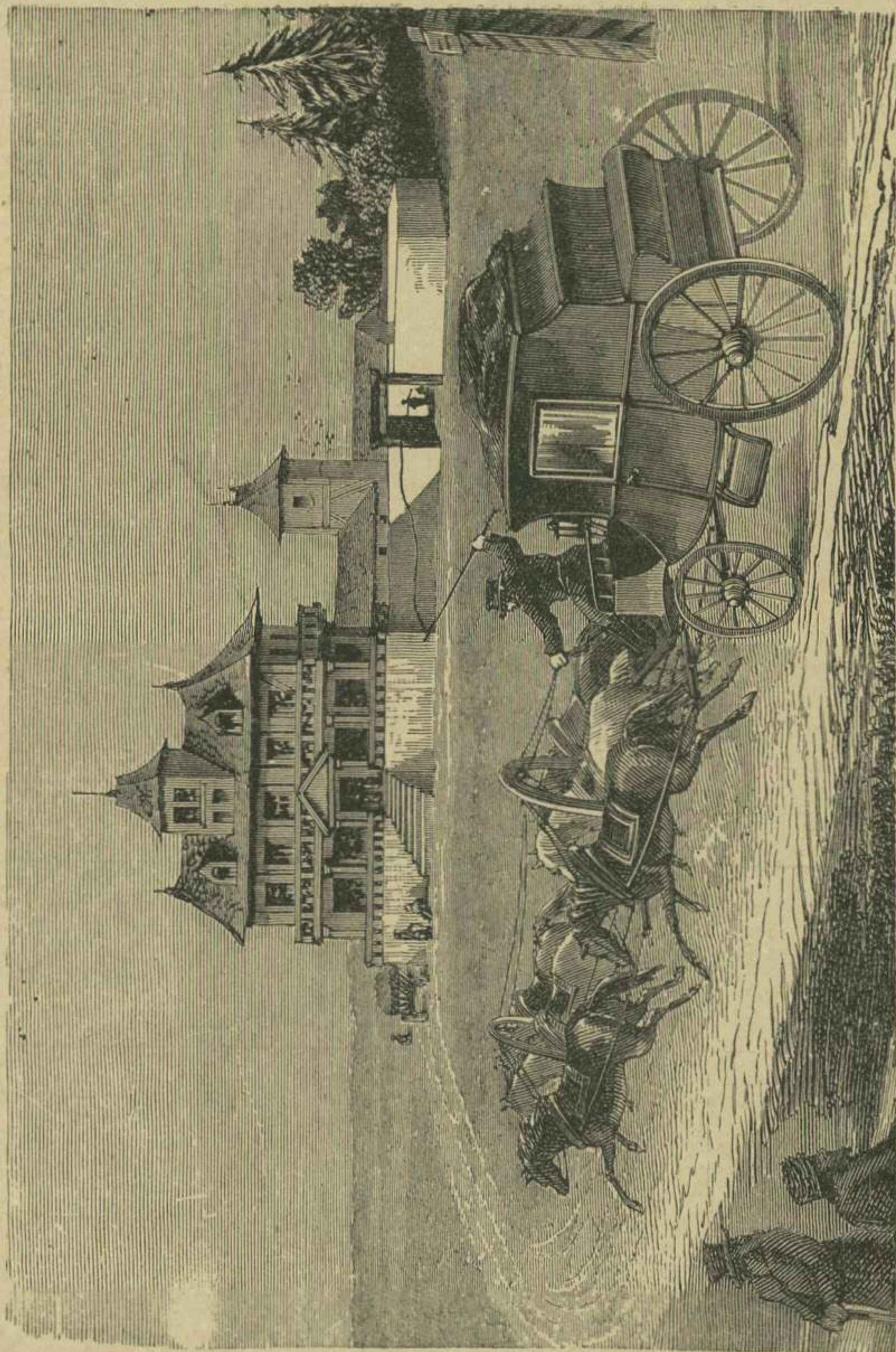
Ainsi déçu dans son attente, il ne resta plus à l'infortuné de Melvan d'autre communication qu'avec le Ciel, vers lequel se portaient tous ses vœux ; car, outre les Français qu'il avait vus mourir, il avait eu aussi le chagrin de se séparer des autres détenus qu'il connaissait. Presque tous avaient quitté Nijni-Novgorod. Parmi ces derniers se trouvait le prêtre espagnol que Pepita avait rendu dépositaire de l'acte de naissance d'Ernest ; pendant près de deux ans,

ce prêtre charitable, oubliant ses propres maux, n'avait été occupé qu'à fortifier le courage et la résignation du jeune Français, dont il plaignait sincèrement le malheur. Non seulement sa présence avait procuré à Ernest une consolation précieuse ; elle lui avait été aussi d'une grande ressource pour l'accomplissement de ses devoirs religieux ; mais cet avantage, le seul qui lui restât, lui fut ravi.

Resté ainsi seul, miné par le chagrin et la souffrance, le jeune officier ne put reprendre le dessus ; il tomba dangereusement malade, et dès le premier moment on désespéra de ses jours. Instruit de sa situation, le commandant de la citadelle ordonna que des soins particuliers lui fussent donnés : il s'intéressait à son jeune prisonnier, et il lui envoya son propre médecin ; mais soit ignorance, soit insouciance coupable, celui-ci déclara qu'il fallait un miracle pour arracher à la mort cette nouvelle victime, et les remèdes qu'il administra se bornèrent à si peu de chose que le mal fit de nouveaux et rapides progrès.

Huit jours s'étaient écoulés sans rien changer à la position du pauvre malade ni à l'indifférence de ses infirmiers, lorsque tout à coup ces mercenaires furent remplacés par un homme portant le même costume, mais si différent d'eux quant aux sentiments que le moribond, s'il eût pu en juger, se serait étonné des témoignages de compassion et de sollicitude que lui prodiguait l'étranger.

Ce ne fut pas toutefois en arrivant près du malade que le nouvel infirmier lui manifesta ce zèle charitable ; l'air méphitique qu'on respirait dans la salle où se trouvait le lit confié à sa garde, exerça



Dans la voiture qui devait les ramener à la frontière. (P. 160.)

apparemment sur lui une telle action qu'il demeura d'abord comme suffoqué. Mais bientôt il se reprit, et dès ce moment ses soins devinrent assidus. Nuit et jour il était là, épiant le moindre signe du moribond, le soutenant dans ses bras, gémissant et priant tour à tour, comme s'il eût demandé à Dieu de lui rendre un fils chéri. Et le malheureux Ernest ne voyait rien, n'entendait rien ; tant de dévouement était perdu pour son cœur, si digne de l'apprécier !

Une nuit que sa fièvre s'était un peu calmée, il reprit un moment connaissance et sentit enfin la main de son généreux gardien presser doucement la sienne. Touché d'un témoignage de bonté si extraordinaire, il chercha à reconnaître celui qui venait de lui donner cette marque de compassion ; mais l'homme portait un bonnet fourré qui lui couvrait une partie du visage ; Ernest ne put voir ses traits. Il le remercia en langue russe, et ne reçut aucune réponse ; mais l'infirmier lui fit signe de ne pas parler, et lui présenta aussitôt un breuvage qui le fit tomber dans un profond sommeil. Le lendemain et les jours suivants, la fièvre revint moins violente ; et, dans les courts intervalles lucides qu'elle lui laissait, Ernest revoyait toujours à son chevet le même gardien, lui prodiguant les soins les plus empressés, sans jamais lui adresser un seul mot.

Peu à peu, le malade se sentit renaître à la vie. Sortant de l'état de stupeur dans lequel il avait été plongé, il retrouva tout à coup ses souvenirs, et en même temps ce bien-être intérieur qui précède

d'ordinaire la convalescence. En ce moment, son gardien était debout devant lui ; il se rassit avec une certaine brusquerie, lui prit affectueusement la main, et la sienne trembla.

« Chose étrange ! pensa le prisonnier, cet homme ne m'adresse jamais une parole, et pourtant il me soigne comme un frère ; il semble partager toutes mes impressions, s'associer à mes douleurs... »

Et aussitôt il lui dit en langue russe :

« Bon frère, votre compassion pour un infortuné qui ne peut vous témoigner sa reconnaissance est sans doute une inspiration du Ciel ; le devoir seul ne saurait commander de pareils soins... Soyez en mille fois béni ! »

Le gardien se leva sans répondre, parut hésiter un moment, puis il sortit, et revint peu après avec le gouverneur.

« Eh bien ! monsieur de Melvan, dit celui-ci, on m'apprend que vous allez mieux. Le médecin va venir ; quand il aura constaté ce mieux qu'il n'attendait pas, et dont je me réjouis sincèrement, je pense que nous pourrons songer à relever vos forces par une substantielle nourriture... A propos, êtes-vous content de l'infirmier que je vous ai donné ?

— Ah ! Monsieur, c'est un de vos plus grands bienfaits, répondit Ernest avec une vive expression de reconnaissance ; je ne sais depuis quand cet homme est auprès de moi, mais je ne doute pas que ses soins ne m'aient sauvé ; l'ami le plus tendre n'eût pas montré plus de dévouement.

— Oui, reprit le gouverneur, mais il souffre de ne pouvoir causer avec vous ; étant d'un pays fort

éloigné de celui-ci, il n'entend pas du tout notre langue, que vous parlez maintenant assez bien. Du reste, si son silence forcé ne vous déplait pas trop, il continuera de vous servir avec le même zèle, et je m'engage volontiers à le laisser auprès de vous. Allons, prenez courage, vos peines finiront, j'en ai le ferme espoir.

— Ah ! monsieur le gouverneur, s'écria Ernest, auriez-vous reçu quelque bonne nouvelle de France ? Daignez me le dire ; il y a si longtemps que je n'ai entendu parler de ma chère patrie !

— Je n'entrerai dans aucun détail, mais je puis vous dire que j'entrevois un terme à cette longue captivité qui vous a paru si rigoureuse, quoique pourtant je me sois constamment efforcé de l'adoucir. »

Le gouverneur sortit, laissant son prisonnier dans une joie facile à comprendre : on lui faisait espérer la liberté !

« O mon Dieu ! serait-il vrai ? balbutia-t-il en portant les deux mains sur son cœur pour en arrêter les battements précipités ; dois-je croire à tant de bonheur ? Je serais libre ! je reverrais la France, mes amis, ma chère cabane !... »

En même temps, comme si cet espoir lui eût déjà rendu des forces, il se leva sur son séant. Le silencieux gardien se précipita pour le soutenir ; mais, dans le mouvement rapide qu'il fit, son bonnet fourré tomba ; Ernest alors vit ses traits, il poussa un cri et tous deux demeurèrent sans voix dans les bras l'un de l'autre.

« Mon cher Ernest ! s'écria enfin Etienne, car c'était lui, mon cher Ernest, reviens à toi ! Oui, c'est

ton ami... Depuis quinze jours il est là à tes côtés, tremblant pour ta vie, le cœur brisé par tes souffrances, et n'osant se faire reconnaître de peur de te donner une dangereuse émotion... Oh! je t'en supplie, réponds-moi, calme mon inquiétude!»

Ernest, muet d'émotion et de bonheur, regardait son ami avec une joie ineffable.

A ce moment le médecin entra. Il vit le saisissement du malade; mais il constata qu'il ne présentait aucun caractère dangereux; et après avoir ordonné une potion calmante, dont lui-même administra la première dose, il sortit en prédisant à Ernest un prompt rétablissement.

Quand Ernest se retrouva seul avec son ami, il lui dit :

« Ce n'est donc pas un rêve, une vaine illusion? Tu es là, près de moi; c'est bien ta main que je presse; c'est bien ton regard si affectueux qui se repose sur le mien! Cher Étienne! comment pouvais-je m'attendre à un tel bonheur? J'avais perdu tout espoir; je comptais mourir loin de toi, sur cette terre glacée où je n'ai compté mes jours que par des douleurs; et voilà que tout à coup le bon Dieu t'envoie pour me sauver; c'est un prodige de sa miséricorde; unissons-nous pour le bénir. »

Le pieux jeune homme aussitôt éleva vers le ciel ses mains tremblantes: en même temps Étienne se mit à genoux, et une ardente prière monta de leurs lèvres jusqu'au trône du Tout-Puissant.

Enfin, redevenus plus calmes, ils purent se communiquer leurs pensées. Que de demandes, que de réponses interrompues! Ce trouble, cette confusion

d'idées, cette surabondance de sentiments qui s'emparent de l'esprit et du cœur, en retrouvant une personne chère après une longue séparation, étaient d'autant plus intenses chez eux qu'ils avaient plus souffert, et que du côté d'Ernest surtout elles étaient plus imprévues. Ainsi, en regardant Étienne, en entendant sa voix il se demandait encore s'il n'était pas le jouet d'un songe ; puis il se remettait à pleurer de joie.

A cette joie si vive se mêlaient pourtant des craintes. Les noms d'Antonio, de M. Bonneval et de M. de G*** erraient à chaque instant sur ses lèvres, et il n'osait encore les prononcer... Étienne le devina.

« Tes deux amis existent, lui dit-il ; ils t'attendent, ils ne seront heureux que quand tu seras rendu à leur affection. Quant à mon pauvre père.... »

Étienne s'arrêta et reprit ensuite au milieu d'un sanglot :

« Je l'ai perdu ! Il s'est éteint sans douleur, en te bénissant. Ernest, combien je souffris lorsque je me retrouvai seul dans cette chaumière, où tout me rappelait son souvenir et le tien ! Tu as été bien malheureux durant cette affreuse captivité, mais ton ami fut aussi bien à plaindre ! Repose-toi maintenant, car tu es encore bien faible. »

Et Étienne exigea que son cher malade dormît pendant quelques heures.

Ernest, en s'éveillant, le retrouva à son chevet, et le sourire qu'ils échangèrent dissipa les inquiétudes du bon Étienne.

« A présent je n'ai plus peur, lui dit-il avec effusion ; le bonheur est un médecin habile, il n'a eu qu'à se montrer pour opérer une cure merveilleuse. »

En effet, le changement qui venait de s'opérer dans l'état du malade avait été si rapide qu'il ne restait presque plus de traces de souffrance sur ses traits ; aussi, au bout de peu de jours fut-il autorisé à se lever.

A partir de ce moment, le gouverneur le combla d'attentions. Jusque-là, il lui avait montré une bienveillance refusée aux autres détenus ; mais cette faveur avait toujours été restreinte dans les étroites limites que comporte le régime de la prison, et le jeune de Melvan ne comprit rien d'abord à l'étrange métamorphose qui se faisait remarquer si subitement dans les manières de son chef. Le changement dont il s'étonnait ne tarda pas à lui être expliqué.

Lorsqu'il se sentit un peu plus fort, Ernest fit à son ami le récit de ce qui lui était arrivé depuis leur dernière entrevue. En retour, il lui demanda des détails sur ce qui le concernait lui-même, sur son arrivée à Nijni-Novgorod, et comment il était parvenu à entrer dans sa prison.

Etienne lui répondit aussitôt : « Il y a longtemps qu'il me tarde de te raconter ce passé qui t'intéresse si vivement. Depuis l'instant où tu pris le sac et la giberne à ma place, je n'ai plus éprouvé ni joie ni repos. Le jour, errant dans nos montagnes, je te revoyais partout ; toujours il me semblait entendre ta voix, tes chants, tes cris joyeux : et quand je retournais à notre chaumière, c'était encore toi que je cherchais.

» Mon pauvre père était bien bon : devinant mon chagrin, il ne me parlait que de toi ; il me rappelait chaque trait de ton enfance ; il me vantait ton cœur. Je l'écoutais pour adoucir ma peine ; mais

quand la nuit était venue, quand mes yeux fatigués de pleurer se laissaient appesantir par le sommeil, alors je te voyais sanglant au milieu d'un champ de bataille, et je m'éveillais en sursaut, couvert de sueur... C'était affreux, et Dieu seul a pu me soutenir au milieu de pareilles tortures ; car l'idée que ton sang pouvait couler à la place du mien me poursuivait comme un remords.

» Tes lettres nous arrivèrent : je les relisais sans cesse ; elles furent ma consolation. Puis tu m'envoyas tes premières épargnes ! Oh ! sans les besoins de mon vieux père, toute ma vie j'eusse gardé cette nouvelle preuve de ton affection ! Les sommes que tu me fis passer ensuite amenèrent chez nous l'abondance, sans nous rendre le bonheur... Toi, et rien que du pain avec toi, voilà ce que chaque jour je demandais à Dieu.

» Il exauça en partie mes vœux ; je te revis tout brillant d'or, mais tu étais toujours le même, toujours aussi affectueux, et c'est là seulement ce qui me rendit heureux. Hélas ! il fallut te quitter encore. Enchaîné par la piété filiale, il fallut rester loin de toi. Pourtant, alors, un peu d'espoir était rentré dans mon cœur ; je t'avais revu ; tu étais sorti sain et sauf de cette guerre acharnée dont les désastres m'avaient fait frémir tant de fois ; j'osai croire que celle où tu te rendais ne te serait pas plus fatale... J'ai chèrement payé cette fausse espérance !

» Dans les premiers temps, joyeux de voir mon bon père au-dessus du besoin, je m'occupai activement de mettre à profit tes dons et ceux du noble ami qui

t'avait accompagné chez nous. J'augmentai notre troupeau ; j'achetai un morceau de terre, je rétablis notre chère cabane, et je me mis à l'embellir, comptant t'y revoir bientôt. C'était presque du bonheur que j'éprouvais au milieu de ces soins et de ces préparatifs. Tes lettres, que je reçus d'abord régulièrement, furent un nouveau motif d'espérer, mais tout à coup elles ne vinrent plus qu'à de longs intervalles ; elles étaient courtes, moins rassurantes, et enfin elles cessèrent d'arriver. Oh ! je ne saurais te dire ce qui se passa alors dans mon cœur désespéré. Pour comble de malheur, mon pauvre père s'éteignait ; je ne pouvais plus le quitter un instant. Le bon Pierre, pendant ce temps, devait soigner notre troupeau avec le sien.

» Un jour, me trouvant plus désolé encore que de coutume, il confia nos moutons et les siens à un autre berger, et se rendit en secret à Bayonne pour prendre des informations. Quand je le revis le lendemain, je lus dans ses traits de mauvaises nouvelles.

« — Je veux tout savoir, lui dis-je ; parle, je t'en supplie !

« — Eh bien ! me répondit-il, c'est un deuil général : notre armée a souffert d'épouvantables désastres dans les glaces de la Russie. A peine un quart de nos malheureux enfants reverront-ils le toit paternel !... »

« Je n'en entendis pas davantage ; je tombai à ses pieds et je fus plusieurs jours entre la vie et la mort.

» Cependant Dieu m'envoya un soutien. M. Bonneval avait demandé, à mon insu, à revenir dans son ancienne cure ; et quand je repris connaissance, je le vis à mes côtés. Presque aussi désolé que moi à ton sujet,

il trouva cependant des paroles, non pour me consoler, mais pour me porter à la résignation.

» M. Bonneval ne borna pas ses soins à me faire comprendre la nécessité du courage dans l'affliction ; il écrivit de tous côtés pour avoir des nouvelles plus détaillées et plus sûres. J'appris alors que dans sa modeste condition il jouissait d'un grand crédit, et tu verras bientôt de quelle importance furent pour nous les hautes relations de notre digne ami. Cependant, à l'époque dont je te parle, elles ne servirent qu'à lui confirmer les désastres de l'armée dans cette fatale campagne et, pénétré d'un vif chagrin, il ne prononça plus ton nom qu'en gémissant.

» — Cher M. Bonneval, interrompit vivement Ernest, avec quelle joie je l'étreindrai dans mes bras !

» — Oui, reprit Étienne, nous ne saurions trop le chérir, le vénérer, car il fut véritablement notre ange tutélaire. Bien des épreuves nous attendaient encore néanmoins, toi dans l'esclavage, moi dans l'horrible incertitude de ton sort, mais je reprends mon récit.

« La mort venait de m'enlever mon pauvre père, lorsqu'un soir M. Bonneval et moi, assis tristement sous le grand chêne en face de la chaumière, nous vîmes paraître un courrier : il tenait une lettre à la main, et je m'écriai : « C'est d'Ernest ! » Mais, hélas ! tant de bonheur ne m'était pas réservé encore. Cette lettre était du général de G***. Il arrivait de Moscou, dans un état déplorable, et m'exprimait le vif chagrin qu'il ressentait par rapport à ta situation. Vainement il t'avait fait chercher partout ; vainement la diplomatie française s'était intéressée en ta faveur, le

cabinet russe avait refusé tout renseignement, et le bon général exprimait tant de regrets de ta perte, ou du moins de ta captivité, que M. Bonneval lui écrivait sur l'heure qu'il le rejoindrait sous peu de jours à Paris, pour continuer avec lui les démarches.

» J'obtins d'accompagner notre vénérable curé. Nous trouvâmes le général aussi inquiet que peiné à ton sujet.

» — C'est pour me défendre, disait-il, c'est pour me sauver la vie que le généreux enfant s'est exposé. Au milieu du péril son noble cœur n'a songé qu'à moi, et je suis seul cause de son malheur !... »

» En parlant ainsi, le brave militaire versait des larmes.

» Nous restâmes quinze jours chez M. de G***, qui me traitait comme l'ami, le frère de son libérateur. Sa femme et son entourage me comblaient de soins et s'associaient à mes inquiétudes. Cependant les témoignages de bonté que me prodigua cette bonne famille ne purent alléger ma peine ; car les nouvelles démarches du général furent infructueuses ; il fallut retourner dans cette cabane solitaire, où je me croyais condamné à mourir loin de toi... Je t'épargne le détail des tourments que j'y endure pendant plus d'une année encore.

» Durant ce temps, notre belle France devint à son tour le théâtre de la guerre. Elle fut envahie ; le gouvernement impérial, comme tu as dû l'apprendre, fut renversé, l'ancienne dynastie replacée sur le trône, et chacun, selon ses sympathies particulières, se réjouit ou s'affligea de ce changement.

» Un jour, j'étais avec mon troupeau sur la mon-

tagne au pied de laquelle je t'ai trouvé ; je regardais tristement ces hautes herbes qui me rappelaient tant de souvenirs, quand soudain j'aperçus M. Bonneval gravissant la côte pour arriver jusqu'à moi. Sa noble figure rayonnait de joie ; il tenait un papier qu'il me montrait de loin. Je me précipitai vers lui, et il me cria :

» — C'est d'Ernest ! »

» Oh ! tu comprends, n'est-ce pas, ce que j'éprouvai alors ? Nous lûmes tes lettres, ou plutôt j'en écoutai la lecture, car je ne voyais plus rien ; au milieu de l'espèce de vertige dont je fus saisi, je compris pourtant que tu étais prisonnier des Russes, et mon parti fut pris sur l'heure. Me jetant à genoux à la place même où autrefois j'avais eu le bonheur de te trouver, je demandai au bon Dieu les moyens de te sauver encore, et je fis le serment de ne m'arrêter que quand tu me serais rendu.

» Nous repartîmes donc, M. Bonneval et moi. J'oubliais de t'apprendre que, depuis les derniers événements, ton général avait acheté le château de notre village, avec l'intention de s'y fixer avec sa famille ; je ne saurais te dire combien il fut heureux de savoir que tu vivais, que parmi nos ennemis tu avais rencontré une âme compatissante. Il voulait nous suivre à Paris, où se trouvait le docteur russe ; M. Bonneval l'en détourna, car il était encore très souffrant des blessures reçues dans les derniers combats. J'acceptai seulement l'argent qu'il mit généreusement à ma disposition. Dans une telle circonstance, j'aurais accepté les secours d'un ennemi !

» Nous arrivâmes à Paris ; c'est de là que le bon docteur Sarai, nommé médecin en chef d'un corps d'armée, avait fait partir les lettres, en y joignant quelques lignes adressées à M. Bonneval. Ce paquet était allé d'abord à l'ancienne résidence de notre excellent ami, d'où on le lui avait envoyé sans retard ; et notre arrivée suivit de si près ce précieux envoi que nous eûmes le bonheur de trouver encore l'obligeant docteur, qui nous donna de nouveaux détails sur toi. Il avait appris récemment de tes nouvelles, et il nous promit tous ses bons offices auprès des autorités de sa nation.

» Ce fut alors que les relations de M. Bonneval nous servirent puissamment. Elles lui obtinrent une audience de l'empereur Alexandre. Le czar écouta avec une bonté parfaite la supplique du vénérable curé, et, ne mettant aucune restriction à la faveur qu'il daigna lui accorder, il permit que je fusse porteur des ordres écrits de sa propre main, afin d'aplanir tous les obstacles.

» Tu peux juger, continua Etienne en serrant la main de son ami, qui l'écoutait avec un indicible sentiment de bonheur et de reconnaissance, tu peux juger quelle fut mon impatience tant que je suivis cette route qui me conduisait vers toi ! D'avance je jouissais en pensant à la joie, à la surprise que mon arrivée te causerait. Enfin, du fond de cette plaine immense qui l'entoure, j'aperçus Nijni-Novogorod ; je poussai un cri de joie en cet heureux moment. La voiture marchait avec une telle rapidité que dans toute autre circonstance j'en aurais frémi peut-être ; mais sa marche me parut encore trop lente ; et lors-

que aux abords de Nijni les difficultés se multiplièrent, je me désespérai en regardant sans cesse les murs de cette citadelle, où je te savais détenu.

» Hélas ! c'est ici que m'attendait la plus amère déception, la plus horrible peine.

» Tremblant d'émotion, je demandai le commandant de la forteresse. Il se passa un temps infini avant qu'il consentît à m'admettre, car je ne voulus pas me dessaisir de l'ordre de son souverain ; je déclarai seulement que j'en étais porteur, et il fallut subir avant mon introduction de minutieuses formalités.

» Je finis par être admis en présence du chef gouverneur : mon modeste costume me valut d'abord une réception presque incivile ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur la lettre de l'empereur que tout changea de face. Je lui avais remis en même temps une lettre du docteur Saraï ; il ne la lut pas à ce moment, car son attention était concentrée sur l'ordre de son souverain. Comme il se taisait, je lui dis :

« De grâce, monsieur le commandant, ne me faites pas attendre davantage le bonheur que je suis venu chercher de si loin ; je vous supplie de me remettre à l'instant même le prisonnier, ainsi que vous l'ordonne Sa Majesté l'empereur.

» — J'aurais déjà obéi à l'ordre de mon maître, me répondit-il, si celui que vous réclamez en son nom était en état de paraître ici. Malheureusement...

» — Mon Dieu ! m'écriai-je, que lui est-il donc arrivé ? Parlez, Monsieur, l'attente est pour moi un supplice.

» — M. de Melvan est malade, très malade, reprit-il avec un imperturbable sang-froid.

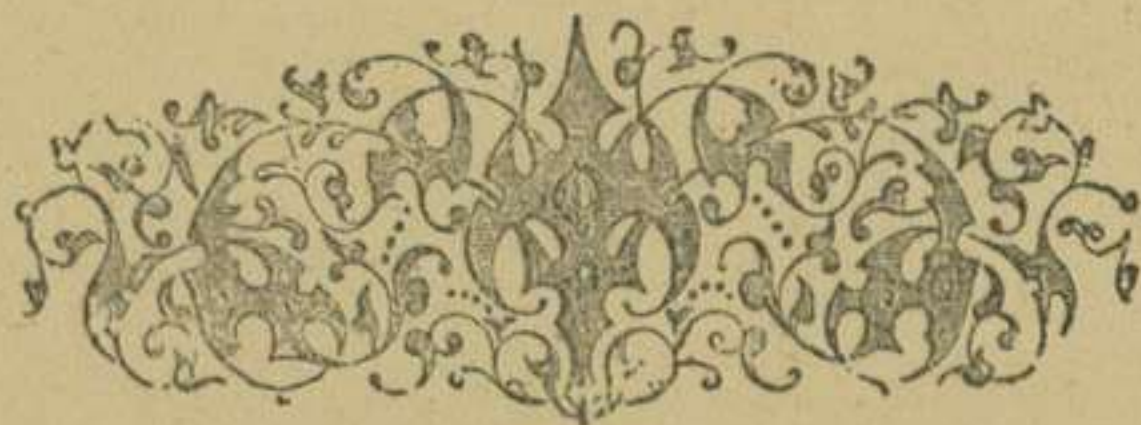
» — Je vous en conjure, quel que soit son état, souffrez que je le voie à l'instant même. Je me cacherais, s'il le faut, pour ne pas l'effrayer.

» — Cela ne sera pas nécessaire, me répondit-il toujours du même ton, il n'est plus en état de reconnaître personne. »

» Ces paroles me frappèrent de stupeur, cependant j'eus la force de suivre le gouverneur ; j'arrivai près de toi, je te vis, mais dans quel état, mon Dieu ! On était sans espoir de te sauver, et je restai d'abord comme anéanti devant cet arrêt ; cependant j'élevai bientôt ma pensée vers Dieu, je priai, et j'espérai.

» Le gouverneur, me voyant résolu à ne plus te quitter, ne s'y opposa pas et il se montra même plus obligeant que je n'osais m'y attendre. Il me fit donner l'habit russe, afin que tu ne pusses me reconnaître si tu venais à recouvrer tout à coup connaissance ; il mit ensuite à ma disposition tout ce qui était nécessaire pour te soigner et, Dieu prenant pitié de mes angoisses, j'eus enfin le bonheur de te voir renaître à la vie.

— C'est la seconde fois que je te la dois, répondit Ernest en se jetant au cou de son ami, et c'est doublement aujourd'hui que je t'appartiens. »





CHAPITRE DOUZIÈME.

Bonheur sur bonheur. — Dénouement.

Dieu se sert souvent de l'adversité comme
d'un marchepied pour nous élever.

CHATEAUBRIAND.



ROIS semaines plus tard, le jeune de Melvan était assez fort pour se mettre en route vers la France. Ce nom de France il le répétait avec une telle ivresse que l'impassible gouverneur lui-même ne put s'empêcher de prendre part à sa joie. Il fallut néanmoins retarder de quelques jours le départ parce que le guide chargé de les conduire jusqu'aux frontières n'était pas arrivé. Pour les dédommager de cette pénible attente, le gouverneur voulut leur montrer la célèbre foire, qui touchait à sa fin, mais où l'affluence des marchands était encore considérable.

La plupart de ceux qui étaient venus des extrémités de l'Orient y trafiquaient toujours avec une incroyable activité.

On y voyait des Kalmoucks, des Mongols, des

Baskirs, des Chinois, que le pâtre de l'Adour ne se lassait pas de regarder, quand ils étaient à distance toutefois ; car, malgré sa vive curiosité, ces hommes à figure simiesque excitaient chez lui une grande répulsion. En revanche, il s'approchait volontiers des Circassiens, des Persans, des Géorgiens, parce que ceux-ci lui offraient parfois dans leurs traits certain caractère de noblesse qu'il se plaisait à contempler.

Ce qui frappa surtout Étienne, ce fut l'aspect du camp établi à Nijni durant la foire. Les régiments dont il se compose sont formés par des Cosaques, chargés de maintenir une police sévère parmi tous ces trafiquants de nations diverses ; aussi jamais nul désordre ne s'y fait remarquer.

Il était presque nuit quand les deux amis furent conduits vers les tentes russes. Six cents hommes y disaient en ce moment la prière du soir. C'était une sorte de chant religieux, qui, répété par les échos d'alentour, avait quelque chose de si impressionnant que les deux Français, vivement émus, s'unirent d'intention aux pauvres soldats, et ne s'éloignèrent que quand leurs voix eurent cessé de se faire entendre.

Ils étaient encore sous l'impression produite par ces chants, lorsqu'ils retournèrent vers la citadelle. La vive clarté répandue au loin par les boutiques de la foire éclairait suffisamment leur marche, qu'ils ralentissaient pour jouir plus longtemps du pittoresque tableau étalé à leurs yeux. Quand l'homme est heureux par le cœur, tout l'intéresse, tout l'attache, tout lui sourit. Aussi ce fut avec un charme inex-

primable qu'Ernest revit ces lieux sur lesquels tant de fois ses regards s'étaient tristement arrêtés du haut des créneaux de sa prison. En montant la rampe de la forteresse, appuyé sur le bras de son ami, il se complut à lui faire admirer ces innombrables lumières se reflétant dans les eaux des deux fleuves immenses qui coulaient à leurs pieds. Autrefois toutes ces choses n'offraient qu'un faible intérêt au prisonnier : ce vaste horizon, ce site pittoresque étaient couverts pour lui d'un voile funèbre ; tout dans la nature lui semblait triste, décoloré ; mais Etienne lui est rendu, et avec lui il a recouvré la faculté de jouir ; son cœur semble agrandi pour savourer tous les biens que l'amitié lui procure.

La journée du lendemain mit le comble au bonheur d'Ernest : il sortit de la citadelle pour n'y plus rentrer. Quelle joie lorsqu'il se vit assis à côté d'Étienne dans la voiture qui devait les ramener à la frontière !

Il se retourna cependant plus d'une fois pour jeter un dernier regard sur les hautes tours de la forteresse où il avait souffert et sur le cimetière où reposaient un grand nombre de ses malheureux compatriotes ; mais après avoir payé un juste tribut de regrets à ces pauvres victimes, son cœur le ramena à la pensée des amis qu'il allait revoir. Leurs noms se mêlaient à toutes ses conversations avec Étienne ; il lui faisait répéter une foule de détails déjà redits bien des fois. Il revenait sur ce que lui avait dit Pepita au sujet de M^{me} de Mirevel ; et, à l'idée que son aïeule vénérée pouvait exister encore, une vive émotion s'emparait de lui ; il formait mille projets pour tenter de découvrir le lieu de sa résidence.

Préoccupé de ces pensées, les lieux qu'il parcourut, après avoir quitté la plaine de Nijni-Novgorod, ne l'intéressèrent que très médiocrement. Nous l'avons dit ailleurs, les campagnes de Russie ont à peu près le même aspect, et cette uniformité est peu propre à éveiller la curiosité du voyageur qui aspire à la terre natale. Or ce sentiment, ce besoin impérieux de la patrie était si puissant dans le cœur d'Ernest, que, loin de se plaindre en voyant son guide éviter les villes où il eût pu prendre quelque repos, il pressait sans cesse le conducteur.

Après bien des fatigues, bien des obstacles, multipliés par la présence des armées alliées qui entouraient encore nos frontières, les deux amis revirent le sol de la France. Ernest arrêta la kibitka à la première borne française, et là, s'agenouillant, il rendit de nouveau grâce à Dieu de sa délivrance ; puis, ayant embrassé son Étienne, il respira avec délices cet air embaumé de la patrie, qu'on cherche en vain sur la terre étrangère, et qui porte dans l'âme de si douces, de si puissantes émotions !

« Ah ! s'écria-t-il, c'est à présent que je me sens libre ! c'est à présent que je puis oublier les maux de la prison, car ils sont déjà surpassés par la joie que j'éprouve à la vue de mon pays. Cher Étienne, c'est à toi que je dois tant de bonheur ! »

Ayant ensuite congédié le conducteur qui les avait amenés, il prit le bras de son ami, et ils continuèrent leur route à pied jusqu'au premier bourg qu'ils rencontrèrent.

On était alors en plein automne ; un soleil radieux donnait encore aux feuilles jaunissantes un certain

éclat qui sembla magnifique à l'heureux Ernest. Ces arbres, ces champs dépouillés de leur richesse, c'était la France !

Ce fut avec un plaisir indicible qu'il entendit les premiers mots français, et peu s'en fallut qu'il ne sautât au cou de celui qui les lui adressa. Son premier souper dans une auberge de France lui parut le meilleur repas qu'il eût jamais fait ; tout était joie et délices depuis qu'il foulait cette terre si ardemment désirée.

Le lendemain, ce furent des émotions toujours plus variées, plus délicieuses ; on allait traverser la France, on allait rejoindre des bienfaiteurs tendrement aimés, revoir des lieux pleins de doux souvenirs ; et si quelque vœu restait encore à former, l'espérance était là ; il faut bien des douleurs pour qu'elle cesse de sourire à la jeunesse ; et l'ancien prisonnier de Nijni-Novogorod n'avait que vingt-deux ans !

La route se fit avec une grande impatience, mais aussi avec un sentiment de bonheur que rien ne troublait.

Les deux amis voyagèrent en diligence jusqu'à une certaine distance de leur chaumière ; arrivés là, ils résolurent de faire le reste du chemin à pied, et alors chaque village, chaque arbre, pour ainsi dire, redoubla leurs joyeux transports.

« Cette cabane, disait Ernest, qu'il me tarde de la revoir ! Qui l'aura soignée pendant ta longue absence ? M. Bonneval y sera venu bien souvent, j'en suis sûr, et le bon Pierre aura conduit notre troupeau avec le sien dans nos chères montagnes. »

Tout en parlant, le jeune de Melvan monte sur le

haut d'une colline, et tout à coup une vive émotion le saisit, il appelle Étienne, et s'écrie :

« La vois-tu ? c'est notre chaumière ! Je la reconnais : voilà le grand chêne sous lequel nous allions nous asseoir... Mais quelle est donc cette autre maison couverte d'ardoises toutes neuves que j'aperçois auprès ?

— Tu te trompes, répond Étienne : ce n'est pas là notre chaumière ; tu sais bien qu'elle est isolée !

— Je te dis que je la reconnais, reprend Ernest. Et puis, tiens, vois-tu là-bas, sur la droite, à travers les ormeaux et les grands marronniers qui se balancent ? C'est le clocher du village... Ecoute, la cloche tinte ; on va dire la prière du soir ; notre ami est là, il pense peut-être à nous !... »

Cependant Étienne est inquiet ; ce toit d'ardoises le préoccupe. Sans doute il reconnaît bien sa cabane, les champs qui l'entourent, le grand chêne ; mais cette habitation nouvelle ? Pressé d'éclaircir ce fait étrange, il entraîne Ernest, et ils reprennent leur route : à peine ont ils fait une centaine de pas qu'ils voient s'avancer de leur côté un militaire s'appuyant sur un bâton noueux qui paraît indispensable pour soutenir sa marche.

« C'est sans doute un *ancien* de la guerre d'Espagne, » dit le jeune de Melvan en regardant avec un vif intérêt le soldat mutilé. Puis tout à coup il s'élançe, et se jette au cou du militaire qui s'écrie à son tour :

« Oui, mon lieutenant, c'est moi, c'est Francœur ! Il est au poste, comme vous voyez. Vous lui aviez dit : « Tu viendras m'attendre là, » et il est venu... Ah ! mon lieutenant, si vous saviez ce que j'ai souff-

fert quand, sortant de l'hôpital avec ma jambe malade, je vins ici, précédé par les enfants des villages où je passais, et qu'on m'apprit que ces chiens de Cosaques... Mais, enfin, c'est fini, vous voilà. Vive la joie ! vive mon lieutenant ! »

Le bon Francœur pleurait à chaudes larmes, serrant les mains de son jeune ami, qui lui répondit avec une effusion toute filiale.

Bientôt cependant le vieux brave s'arrache à ces émotions et dit avec un sérieux comique :

« Un moment, je ne suis ici qu'en éclaireur ; il faut remplir sa consigne. »

Alors, tirant de dessous son habit un petit cor de chasse, et le portant vivement à ses lèvres, il fait retentir la plaine des sons de cet instrument.

« C'est le signal, dit-il, il faut que chacun ait son tour. Allons, en avant, marche ! »

Et, se mettant au milieu des deux amis, il s'efforce de prendre le pas de charge ; mais la jambe boiteuse n'obéit pas au mouvement qu'il veut lui donner. Enfin, il aperçoit un nuage de poussière qui lui annonce que le signal a été entendu.

« Mon lieutenant, les voici ! » s'écrie-t-il.

Et bientôt Ernest est dans les bras du bon curé et du général, qui lui prodiguent les noms les plus tendres.

Jacques le berger était là aussi avec une partie des habitants du village. Tous entourèrent les deux amis ; chacun les félicita, les combla de témoignages d'affection, et ce fut au milieu de ce cortège qu'ils arrivèrent près de leur chaumière.

Quelle émotion n'éprouva point le jeune de Melvan,

lorsque, en approchant de cette demeure de son enfance, il la vit entièrement illuminée, ainsi que l'habitation voisine ! Celle-ci était une élégante maison, élevée comme par enchantement depuis le départ d'Etienne, et où une main secrète avait su rassembler l'utile et l'agréable.

Quel que fût toutefois l'étonnement des deux amis à la vue de cette charmante retraite, leurs regards les plus empressés furent pour leur chère cabane. Ernest courut vers la porte avec le sentiment qu'on éprouve en retrouvant, après une longue absence, le toit paternel.

Rien n'avait été changé dans l'intérieur : chaque meuble y occupait la même place ; et, en présence de tous ces souvenirs de son enfance, l'heureux de Melvan se sentit si ému qu'il lui fut impossible d'articuler un mot.

« Cher enfant, lui dit alors M. Bonneval, tu as bien souffert, mais ta confiance en Dieu ne s'est pas démentie au milieu des épreuves ; tu les as courageusement surmontées, tu peux donc ouvrir ton cœur à l'espérance, car le bonheur que tu goûtes en cet instant n'est pas le seul que la Providence te réserve... »

Le bon curé fut interrompu par Francœur, qui, après avoir disparu pendant quelques minutes, se montra tout à coup, et fit un signe d'intelligence à M. de G***.

Aussitôt une voiture apparut à la porte de la chaumière et deux dames en descendirent ; le général courut au devant de la plus âgée, la fit entrer dans la cabane, et M. Bonneval dit d'une voix attendrie :

« Ernest, voilà le bonheur que je te promettais : embrasse ton aïeule. Et vous, madame, bénissez ce fils chéri ; il est digne de votre tendresse. »

Ernest s'était précipité aux genoux de M^{me} de Mirevel, qui s'écriait en l'étreignant dans ses bras :

« Oui, c'est lui ! c'est la vivante image de ma fille, de ma bien-aimée Clémence ! Cher enfant ! depuis dix-sept ans je gémissais en songeant à toi ; je te croyais à jamais perdu, et voilà que Dieu te rend à mon amour ! Je le remercie du plus profond de mon cœur ! »

Et, dans sa joie, elle ne se lassait pas d'embrasser son petit-fils.

De son côté, Ernest semblait renaître à une nouvelle vie. Enfin il pouvait dire : *Ma Mère !* et ce mot qui renferme tant de saintes affections, il le répétait avec un si profond sentiment d'amour filial qu'il redoublait encore la joie de sa bonne aïeule.

Dans la crainte que de si vives émotions ne nuisissent à M^{me} de Mirevel, dont les chagrins avaient altéré la santé, le général s'efforça de ramener au calme la grand'mère et le petit-fils en faisant approcher sa femme qui avait accompagné leur vénérable amie à la chaumière.

« Mon cher Ernest, dit-il, voici encore un cœur qui t'aime ; tu as été mon sauveur ; c'est pour m'arracher à la mort que tu as subi cette longue captivité sur la terre étrangère ; et ma famille, tu n'en saurais douter, partage mes sentiments pour toi. Aussi désormais nous ne nous quitterons plus. Avant même de t'avoir retrouvé, j'étais résolu à me fixer près des amis de ton enfance, afin de confondre mes regrets avec les leurs ;

maintenant donc nous ne formerons plus tous ensemble qu'une seule famille : nous t'entourerons de nos soins, afin de te faire oublier les maux que tu as soufferts pour moi.

— Mon cher général, repartit le jeune de Melvan, ces maux sont déjà loin de ma pensée, car c'est à peine si mon cœur peut suffire à toutes les joies que vous avez réunies ici pour lui... »

Puis, prenant par la main Etienne qui se tenait modestement à l'écart dans un coin de la chaumière, il l'amena devant M^{me} de Mirevel :

« C'est mon ami, dit-il, deux fois il m'a sauvé ; c'est à ses soins, à sa généreuse tendresse, que je dois de pouvoir aujourd'hui vous serrer dans mes bras. Adoptez-le comme votre second fils ; car nous ne formons qu'un cœur et nos existences sont à jamais liées sur la terre.

— Je le savais, répondit M^{me} de Mirevel en tendant les mains aux deux amis ; cher enfant, pouvais-je ne pas deviner tes vœux ? En apprenant ce qu'Etienne a fait pour toi, n'ai-je pas contracté envers lui une éternelle reconnaissance ? Oui, vous serez mes deux fils ; c'est désormais auprès d'une mère tendre et dévouée, à côté de votre chère cabane, de ce toit hospitalier où fut recueillie ton enfance, Ernest, que nous goûterons le bonheur dont la Providence daigne nous combler après tant d'infortunes. »

En achevant ces paroles, la bonne aïeule se leva, et, s'appuyant à la fois sur les deux amis :

« Venez, reprit-elle, vous allez voir que votre mère a tout prévu. »

En même temps Francœur, qui n'attendait que ce signal, ouvrit au fond de la cabane une porte habilement cachée ; alors Etienne et Ernest se trouvèrent dans une galerie servant de serre chaude, où s'épanouissaient les fleurs les plus variées. Cette galerie conduisait à une charmante villa dans l'intérieur de laquelle était dressée une table parfaitement servie.

« Cette maison t'appartient, dit M^{me} de Mirevel en embrassant de nouveau son petit-fils, étourdi de surprise ; j'ai voulu y célébrer ta délivrance et notre heureuse réunion. Grâce à nos bons amis, grâce à l'incroyable activité de ton brave sergent Francœur qui fait aussi partie de la famille, tout a été créé ici comme par miracle.

» Je bénis Dieu de m'avoir conservé la fortune qui devait être l'héritage de ta mère, si les malheurs de l'émigration ne l'eussent ravie à notre amour... Avant de t'avoir retrouvé je n'attachais aucun prix à ces biens ; mais aujourd'hui je suis trop heureuse de pouvoir te les offrir. Quelle mère n'aime à enrichir son enfant ? »

Quel coup de théâtre pour le jeune officier ! Assurément les richesses mises à sa disposition par sa digne aïeule n'ajoutaient rien à son affection pour elle ; mais le sentiment maternel qu'elle lui exprimait d'une manière si touchante, sa généreuse adoption d'Étienne, et le bien-être inattendu qu'elle procurait à cet ami si cher, répandaient dans son âme de délicieuses consolations.

Il n'avait pu demander encore à ses amis par quelle heureuse circonstance ils avaient découvert

M^{me} de Mirevel ; le général, pendant le souper, lui expliqua ce mystère.

« Tu sais, lui dit-il, que je t'avais promis, durant notre séjour en Espagne, de prendre des informations sur ta famille. Les détails que tu m'avais donnés sur le tombeau de tes parents, sur les noms de tes ravisseurs, et sur l'époque précise où tu avais été abandonné dans cette contrée me semblaient de nature à favoriser mes recherches. Je communiquai ces renseignements à ma femme, qui à ce moment habitait Paris ; elle savait mon ardent désir de t'être utile, et multiplia ses démarches, sans néanmoins les voir couronnées du succès que nous espérions.

» La campagne de Russie vint suspendre nos recherches. Hélas ! à cette fatale époque un profond désespoir s'était emparé de moi ; j'ignorais si tu n'avais pas perdu la vie en me défendant, et l'état dans lequel je revins en France était si affreux que je ne trouvai de soulagement qu'en venant habiter les lieux où tu avais vécu, où je devais revoir des amis qui partageaient ma douleur.

» Tu sais maintenant comment, à peine arrivé ici, j'eus enfin la joie d'apprendre que tu existais ; tu sais l'heureux résultat des démarches de notre vénérable ami. Étienne partit aussitôt, et dès lors je m'occupai de tout préparer pour te recevoir, ainsi que ma femme qui n'était pas encore réunie à moi. Elle ne tarda pas à arriver. Mais juge de mon bonheur ! elle m'amenait ta bonne aïeule, que la Providence venait de lui faire découvrir à Paris, dans la solitude d'un

cloître, où depuis bien des années elle gémissait sur la perte de tous ceux qu'elle avait aimés sur la terre. Les détails que nous lui donnâmes, M. Bonneval et moi, ne lui laissèrent aucun doute. C'était par son ordre qu'Ernano et Pepita te ramenaient en France, lorsqu'ils t'abandonnèrent dans ce pays. Depuis cette époque, M^{me} de Mirevel n'avait rien épargné pour découvrir la trace des coupables ; et ce ne fut qu'après avoir reconnu l'inutilité de ses recherches qu'elle se réfugia dans le couvent où ma famille eut le bonheur de la retrouver.

» Le reste, tu le devines aisément. Ta bonne aïeule, au comble de la joie en apprenant que son petit-fils allait lui être rendu, eut l'heureuse idée de faire construire cette charmante retraite pour y célébrer ton retour. M. Bonneval, Francœur et moi, nous réunîmes nos efforts pour accomplir ses désirs maternels ; mais cette maison ne pouvant être habitée que dans quelques mois, il fut convenu que la mienne, en attendant, vous servirait de demeure. »

Après ce récit, le jeune de Melvan raconta l'histoire de sa captivité, sans oublier sa rencontre avec Pepita ; et chacun admira avec quel soin merveilleux la Providence avait constamment veillé sur le pauvre orphelin.

Depuis leur retour au foyer, peu d'événements troublèrent la paix des deux amis. Eprouvés au creuset de l'adversité, ils ne comprenaient de joie réelle que dans l'accomplissement des nouveaux devoirs qui leur étaient imposés, et qui, selon eux, se trouvaient multipliés par le fait même de leur

prospérité inattendue. Aussi, n'oubliant pas qu'ils avaient été pauvres, ils recherchaient sans cesse les malheureux, comme d'autres se plaisent à chercher les vains plaisirs du monde; et, usant d'une sage économie dans l'administration de leurs biens, ils devinrent les bienfaiteurs du pays où autrefois ils n'étaient que de simples pâtres.

M. Bonneval voyait avec bonheur ses anciens élèves se livrer à ces œuvres de charité.

Quelquefois, le soir, après une journée remplie par les bonnes actions, tous trois allaient s'asseoir sous le grand chêne en face de la cabane, et ils se rappelaient le passé.

« Quel changement dans notre sort ! comme Dieu nous a bénis ! s'écriait Etienne ou Ernest.

— C'est que vous l'avez toujours aimé, reprenait M. Bonneval; c'est qu'au milieu des souffrances vous avez toujours suivi les voies de la vertu, et qu'elles nous conduisent infailliblement, si ce n'est à une prospérité semblable à la vôtre, du moins à la paix du cœur qui est le premier des biens, et le seul qu'il nous faille désirer pendant les années d'épreuve que nous devons passer ici-bas.

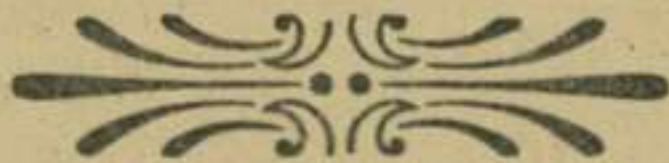




Table des Matières.



CHAPITRE PREMIER. — Une étrange découverte. — Le frère d'adoption	9
CHAPITRE DEUXIÈME. — « Va ton chemin !... » — Un sacrifice héroïque	22
CHAPITRE TROISIÈME. — Le sergent Francœur. — Les premiers galons	41
CHAPITRE QUATRIÈME. — Intrépide en face de tous les périls.	61
CHAPITRE CINQUIÈME. — La tombe révélatrice. — Joie et douleur	74
CHAPITRE SIXIÈME. — Le grade de lieutenant. — Une mission délicate	85
CHAPITRE SEPTIÈME. — Cruelle séparation. — Sous le toit paternel	98
CHAPITRE HUITIÈME. — L'année terrible. — Les désastres. — La prison	104
CHAPITRE NEUVIÈME. — L'exil. — Douleur situation.	115
CHAPITRE DIXIÈME. — Importante confiance. — Nouvelles épreuves	127
CHAPITRE ONZIÈME. — Aux portes de la mort. — Un sauveur	140
CHAPITRE DOUZIÈME. — Bonheur sur bonheur. — Dénouement	159

